



1711

13073/19

Zbiorek
Seminaryjny
historyczny

~~13073/19~~

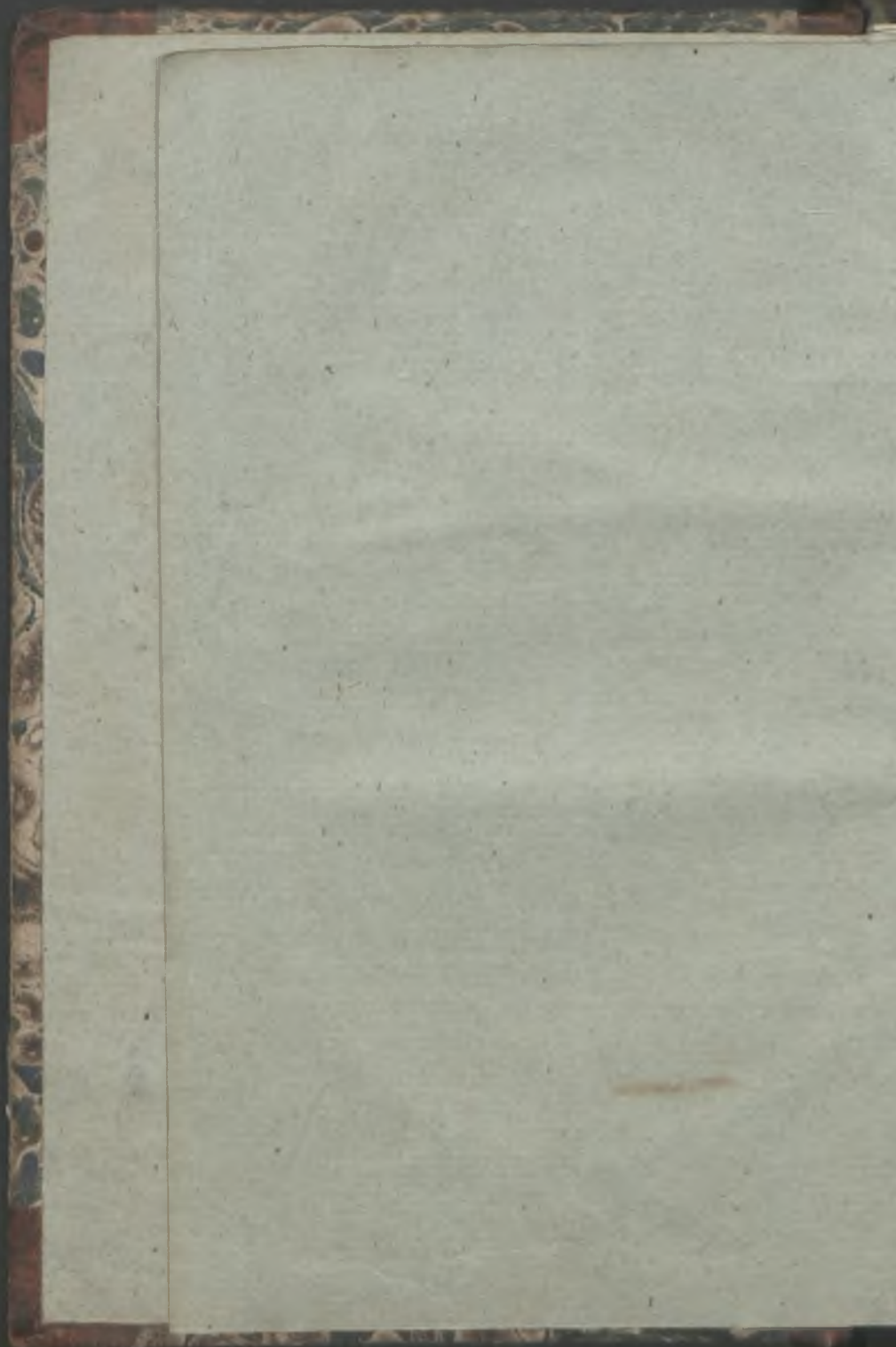


TABLEAU
HISTORIQUE.

TOME I.

Mikotay Potourj

HISTORIQUE
TABLEAU

TOME I

T A B L E A U
H I S T O R I Q U E
D E L' E S P R I T E T D U C A R A C T E R E
D E S
L I T T É R A T E U R S
F R A N Ç O I S,

Depuis la renaissance des Lettres jusqu'en 1785;
O U

RECUEIL de traits d'esprit, de bons mots
& d'anecdotes littéraires.

Par M. T**, *Avocat en Parlement, Trésorier de la
Guerre, & Subdélégué de l'Intendance de Champagne.*

T O M E P R E M I E R.

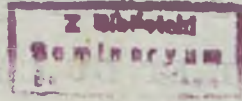


A V E R S A I L L E S,
Chez P O I N Ç O T, Libraire, rne Dauphine.

A P A R I S.
Chez N Y O N, Libraire, près le College des Quatre-Nations.

M. DCC. LXXXV.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

13078



LITTE RATURE
FRANCOISE

Depuis la révolution de France, les sciences
et les arts ont été encouragés par le
gouvernement, et ont fait de grands progrès.
C'est pourquoi on a voulu rassembler
les ouvrages qui ont paru sur ces
matières, et les mettre en ordre.

TOME PREMIER

A. VERRILLIÈRE,

Chemin de la Harpe, au Palais National,

A PARIS.

On trouve chez le Citoyen de la Harpe, au Palais National,

M. DCC. LXXXV.

Les Citoyens de la Harpe, au Palais National,

P R É F A C E.

LE Recueil que je mets au jour, n'étoit d'abord qu'un Répertoire de traits ingénieux & d'anecdotes littéraires, pour mon usage particulier. Des Personnes de goût en ayant jugé la lecture aussi instructive qu'amusante, leur suffrage m'a déterminé à le rendre public. Dès-lors je me suis attaché à le perfectionner, en y ajoutant ce qui pouvoit intéresser l'esprit & la raison, ou piquer la curiosité. Plus de mille Ouvrages ont été consultés dans cette vue : Journaux, Dictionnaires, Vies particulieres, Mémoires, Eloges Historiques ; tout a été mis à contribution pour l'enrichir. Des Gens de Lettres connus ont bien voulu nous seconder dans nos recherches, & nous communiquer sur plusieurs Ecrivains de ce siècle un grand nombre d'anecdotes qui n'avoient pas été publiées : telles sont la plupart de celles qu'on trouvera dans les articles *Helvétius, Piron, la Beaumelle, d'Alembert, Diderot, Pompignan, &c.*

Un Recueil de la nature de celui-ci exigeoit la plus parfaite impartialité dans le choix &

l'emploi des anecdotes, des faillies, des bons mots : aussi avons-nous, eu grand soin de nous garantir du défaut contraire, en rapportant indifféremment les particularités pour & contre le même personnage.

Les Gens de Lettres nous sauront gré d'avoir réuni dans un même Ouvrage une infinité de traits qui honorent leur profession ; & les Gens du monde, qui cherchent dans la lecture un délassement instructif, ne pourront s'empêcher d'applaudir à nos recherches.

Nous avons divisé cette Collection par Articles, dans chacun desquels se trouvent rassemblés les traits d'esprit, les traits de caractère, les anecdotes qui appartiennent à un même Ecrivain.

Dans la distribution des Articles, nous avons suivi l'ordre Néchronologique, c'est-à-dire, celui de la mort des Ecrivains. Par ce moyen, les Lecteurs, peu familiers avec l'Histoire littéraire de notre Nation, seront instruits du tems où vivoit chaque Littérateur, & se trouveront à portée de connoître ses différens rapports avec les autres Littérateurs contemporains.

Toutes les anecdotes que nous rapportons,

ne font pas fans doute également piquantes ; mais il n'en est aucune qui ne présente quelque objet d'utilité ou d'agrément.

Un Ouvrage principalement consacré à la gloire des Gens de Lettres, doit nécessairement offrir la réfutation des calomnies publiées contre plusieurs d'entre eux ; car, étant diffamantes, elles ne pourroient que tourner à la honte de tous, & même à celle de notre Littérature, si on les laissoit accréditer. On ne fera donc pas surpris si nous nous sommes fait un devoir de repousser les injures, & de réfuter les imputations que M. de Voltaire s'est permises à l'égard de plusieurs Littérateurs estimables ; & si nous avons terminé notre Ouvrage par une Apologie plus particulière de ces mêmes Littérateurs, & de quelques autres dont nous n'avions pas eu occasion de parler dans le corps de l'Ouvrage. Nous sommes pénétrés, plus que personne, d'admiration & de reconnoissance pour les grands talens de M. de Voltaire, & pour les bons Ouvrages dont il nous a enrichis ; mais ses plus vifs admirateurs ne sauroient disconvenir qu'un excès d'amour-propre & de sensibilité ne lui ait souvent fait oublier, à l'égard

de ses Confreres, les loix de la justice & de l'honneur. Qui pourroit honorer les Lettres, & estimer ceux qui les cultivent, s'il falloit ajouter foi à routes les horreurs qu'il a débitées contre l'Abbé Desfontaines, Maupertuis, les deux Rousseau, Fréron, la Beaumelle, Nonote, Pompignan, le Professeur Vernet, Larcher, l'Abbé Sabatier, Clément, &c. ?

Nous n'avons point envisagé la gloire, en publiant le fruit de nos loisirs : nous savons le peu d'estime qu'on a pour les Compilateurs. Mais nous pouvons du moins nous flatter d'avoir fait, par le seul desir d'honorer les Lettres, ce que tant d'autres Auteurs ont fait par vanité ou par intérêt. Un Auteur qui ne cherche qu'à se rendre utile, n'est sensible qu'au plaisir d'en trouver l'occasion.



T A B L E
D E S A R T I C L E S

Contenus dans les quatre Volumes.

T O M E I.

F RANÇOIS VILLON, dit depuis CORBEUIL, mort vers l'an 1500.	Pag. 1
Guillaume BUDÉ, mort en 1540.	4
Clément MAROT, mort en 1544.	6
Marguerite DE VALOIS, Reine de Navarre, morte en 1549.	11
François RABELAIS, mort en 1553.	14
Joachim DU BELLAY, mort en 1560.	23
Charles DUMOULIN, mort en 1566.	26
Louise CHARLY, dite LABÉ, surnommée LA BELLE CORDIERE, morte en 1566.	28
Pierre RAMUS, mort en 1573.	29
Étienne JODELLE, mort en 1573.	35
Pierre DANÈS, mort en 1577.	38
Guillaume POSTEL, mort en 1581.	40
Gui DUFAUR, Seigneur de PIBRAC, mort en 1584.	44
Pierre RONSARD, mort en 1585.	46
Marc-Antoine MURET, mort en 1585.	42
Jean DORAT, mort en 1588.	54
Jacques CUJAS, mort en 1590.	57
Michel DE MONTAGNE, mort en 1592.	59
Jacques AMYOT, mort en 1593.	64
NICOT, mort en 1600.	67

Jean PASSERAT, mort en 1602.	Pag. 68
Arnaud d'OSSAT, Évêque & Cardinal, mort en 1604.	70
Philippe DESPORTES, Abbé, mort en 1606.	73
Joseph-Juste SCALIGER, mort en 1609.	77
Mathurin REGNIER, mort en 1613.	81
Isaac CASAUBON, mort en 1614.	85
Étienne PASQUIER, mort en 1615.	86
Jean de LINGENDES, mort en 1616.	88
Jacques Auguste DE THOU, Président à Mortier, mort en 1617.	89
Jacques DAVI DUPERRON, Cardinal, mort en 1618.	96
THÉOPHILE, surnommé VIAUD, mort en 1626.	102
François DE MALHERBE, mort en 1628.	107
Théodore-Agrippa d'AUBIGNÉ, mort en 1630.	119
Paul-Hay DU CHATELLET, mort en 1630.	126
Nicolas-Claude FABRI DE PEIRESC, mort en 1637.	128
Maximilien DE BÉTHUNE, Baron DE ROSNI, Duc DE SULLY, mort en 1641.	131
Jean-Armand DU PLESSIS, Duc DE RICHELIEU, Car- dinal, mort en 1642.	137
Marie JARS DE GOURNAI, morte en 1645.	157
François MAYNARD, mort en 1646.	159
Jacques DU LORENS, Sicur d'OIRÉ, mort en 1648.	163
Claude DE MALLEVILLE, mort en 1647.	164
Vincent VOITURE, mort en 1648.	166
Pierre DE MONTMAUR, Professeur en Langue Grecque, mort en 1648.	176
Nicolas VAUQUELIN, Seigneur DES IVETEAUX, mort en 1649.	181
René DESCARTES, mort en 1650.	183

T A B L E.

vij

Jean ROTROU, mort en 1650.	Pag. 192
Claude FAVRE DE VAUGELAS, mort en 1650.	195
Jacques SIRMOND, mort en 1651.	198
Claude DE L'ÉTOILE, Sieur DU SAUSSAI, mort en 1652.	199
Jean-Pierre CAMUS, Év. de Bellay, mort en 1652.	202
Denis PÉTAU, Jésuite, mort en 1652.	206
Claude DE SAUMAISE, mort en 1653.	208
Jean-François SARRASIN, mort en 1654.	210
Jean-Louis GUEZ DE BALZAC, mort en 1654.	217
François TRISTAN, l'Hermite, mort en 1655.	225
Salvien CIRANO DE BERGERAC, mort en 1655.	228
Pierre GASSENDI, mort en 1656.	230
Pierre DU RYER, mort en 1658.	234
Guillaume COLLETET, mort en 1659.	235
Jean MORIN, Oratorien, mort en 1659.	239
Paul SCARRON, mort en 1660.	242
Guillaume DE BREBEUF, mort en 1661.	252
Marc-Antoine GÉRARD DE S. AMAND, mort en 1661.	254
Claude QUILLET, Abbé, mort en 1661.	256
Pierre DE MARCA, Évêque, mort en 1662.	259
François LE METEL DE BOIS-ROBERT, mort en 1662.	260
Maître ADAM, surnommé BILLAUT, Menuisier, mort en 1662.	269
Blaise PASCAL, mort en 1662.	272
Gautier DE COSTES DE LA CALPRENEDE, mort en 1663.	280
Nicolas PERROT, Sr. D'ABLANCOURT, mort en 1664.	282
Guillaume BAUTRU, mort en 1665.	286
Jean PUGET DE LA SERRE, mort en 1666.	295

a iv

Jean OGIER DE GOMBAUD, mort en 1666.	Pag. 297
Georges SCUDERI, mort en 1667.	299
Denis DE SALLO, Seigneur DE LA COUDRAYE, mort en 1669.	305
Samuel SORBIERE, mort en 1670.	308
Denis SANGUIN DE S. PAVIN, mort en 1670.	310
Jacques CHARPENTIER DE MARIGNY, Abbé, mort en 1670.	313
Honorat DE BEUIL, Marquis DE RACAN, mort en 1670.	320
Pierre LE MOINE, Jésuite, mort en 1672.	326
François DE LA MOTHE-LE-VAYER, mort en 1672.	329
Pierre PATRIX, mort en 1672.	332
Tannegui LEFEBVRE, mort en 1672.	337
Antoine GODEAU, Evêque, mort en 1672.	339
J. B. POCQUELIN DE MOLIERE, mort en 1673.	344
Henriette DE COLIGNY, depuis Madame DE LA SUZE, morte en 1673.	379
Jean CHAPELAIN, mort en 1674.	383
Jacques VALLÉE DESBARREAU, mort en 1674.	393
Henri DE VALLOIS, mort en 1676.	396

T O M E I I.

FRANÇOIS HEDELIN D'AUBIGNAC, Abbé, mort en 1676.	Pag. 1
Isaac DE LA PEYRERE, mort en 1676.	5
Jean DESMARETS DE S. SORLIN, mort en 1676.	8
Jean DE LAUNOY, Docteur en Sorb. mort en 1678.	13
Jean-François-Paul DE GONDI, Cardinal DE RETZ, mort en 1679.	17.

T A B L E.

ix

François, Duc DE LA ROCHEFOUCAULT, Prince DE MARSILLAC, mort en 1680.	Pag. 12
Michel DE MAROLLES, Abbé DE VILLELOIN, mort en 1681.	25
Charles LE COINTE, Oratorien, mort en 1681.	28
Olivier PATRU, mort en 1681.	30
Jean HÉNAULT, mort en 1682.	34
Charles COTIN, Abbé, mort en 1682.	39
François-Eudes DE MÉZERAI, mort en 1683.	43
Anne DE LA VIGNE, morte en 1684.	50
Pierre CORNEILLE, mort en 1684.	51
Louis MAINBOURG, Jésuite, mort en 1686.	69
François DE BEAUVILLIERS, Duc DE S. AGNAN, mort en 1687.	71
Jean-Baptiste LULLY, mort en 1687.	73
René RAPIN, Jésuite, mort en 1687.	87
Philippe QUINAULT, mort en 1688.	89
Antoine FURETIERE, Abbé, mort en 1688.	97
Charles DUFRESNE DUCANGE, mort en 1688.	100
X Claude-Emmanuel LUILLIER, surnommé CHAPELLE, mort en 1689.	103
René LE PAYS, mort en 1690.	112
Raimond POISSON, mort en 1690.	114
Isaac DE BENSERADE, mort en 1691.	117
Gilles MÉNAGE, mort en 1692.	132
Louise-Anastasie SERMENT, morte en 1692.	142
Charles DUPERRIER, mort en 1692.	144
Marie-Magdeleine PIOCHE DE LAVERGNE, Marquise DE LA FAYETTE, morte en 1693.	145
Louis PETIT, mort en 1693.	149

Paul PÉLISSON, mort en 1693.	Pag. 150
Roger DE RABUTIN, Comte DE BUSSI, mort en 1693.	154
Claude BOYER, Abbé, mort en 1693.	158
Anne-Marie-Louise D'ORLÉANS - MONTPENSIER, connue sous le nom de <i>Mademoiselle</i> , morte en 1693.	160
Jean-Louis FAUCON-DE-RIS, Sieur DE CHARLEVAL, mort en 1693.	162
Jean BARBIER D'AUCOUR, mort en 1694.	164
Antoinette DU LIGIER DE LA GARDE DESHOULIERES, morte en 1694.	167
Antoine ARNAUD, mort en 1694.	172
Pierre NICOLE, mort en 1695.	177
Jean LAFONTAINE, mort en 1695.	182
François CASSANDRE, mort en 1695.	195
Jean DE LA BRUYERE, mort en 1696.	196
Marie DE RABUTIN, Marquise de SÉVIGNÉ, morte en 1696.	200
Antoine VARILLAS, mort en 1696.	206
Jean-Baptiste SANTEUIL, Victorin, mort en 1697.	208
César-Pierre RICHELET, mort en 1698.	219
Nicolas PRADON, mort en 1698.	220
Jean RACINE, mort en 1699.	230
Armand-Jean LE BOUTILLIER DE RANCÉ, Abbé de la Trappe, mort en 1700.	252
Jean RAYNAUD SEGRAIS, mort en 1701.	256
Edme BOURSULT, mort en 1701.	259
Madeleine DE SCUDÉRY, morte en 1701.	267
Dominique BOUHOURS, Jésuite, mort en 1702.	275
Prosper-François LE COGNEUX DE BACHAUMONT, mort en 1702.	280

T A B L E.

xj

Jules MASCARON, Evêque, mort en 1703.	Pag. 282
Charles DE S. EVREMONT, mort en 1703.	285
Louis BOURDALOUE, Jésuite, mort en 1704.	294
Jacques-Bénigne BOSSUET, Evêque, mort en 1704.	300
François PAJOT DE LINIERE, mort en 1704.	303
Étienne PAVILLON, mort en 1705.	305
Claude-Franç. MÉNÉTRIER, Jésuite, mort en 1705.	309
Antoine BAILLET, mort en 1706.	310
Jean-Foy VAILLANT, mort en 1706.	313
Théodore RIEUPEROUX, mort en 1706.	315
Pierre BAYLE, mort en 1706.	317
Philippe-Julien MAZARIN-MANCINI, Duc DE NEVERS, mort en 1707.	325
Jean MABILLON, Bénédictin, mort en 1707.	326
Nicolas PÉCHANTRÉ, mort en 1708.	328
Antoine LAFOSSE, mort en 1708.	330
François MAUCROIX, Abbé, mort en 1708.	332
Thomas CORNEILLE, mort en 1709.	333
Jean-François REGNARD, mort en 1709.	336
Jean DONNEAU, Sieur DE VISÉ, mort en 1710.	339
Alexandre LAINEZ, mort en 1710.	340
Esprit FLÉCHIER, Evêque, mort en 1710.	346
Nicolas DESPRÉAUX, connu aussi sous le nom de BOILEAU, mort en 1711.	352
Catherine BERNARD, morte en 1712.	384
Richard SIMON, mort en 1712.	386
Louis DE SANLECQUE, Génovéfain, mort en 1714.	391
François SALIGNAC DE LAMOTHE-FÉNÉLON, Arche- vêque, mort en 1715.	392
Antoine GALLAND, mort en 1715.	400

T O M E I I I.

NICOLAS MALEBRANCHE, Oratorien, mort en 1715.	Pag. 1
Joseph SAUVEUR, mort en 1716.	7
Philippe-Emmanuel DE COULANGES, mort en 1716.	8
Gaspard ABEILLE, mort en 1718.	10
Antoine FERRAND, mort en 1719.	14
Guillaume AMPHRIE DE CHAULIEU, Abbé, mort en 1720.	15
Madame DU TORT, morte en 1720.	20
Anne-Marguerite PETIT, femme de M. DU NOYER, morte en 1720.	21
Eusebe RENAUDOT, mort en 1720.	23
Anne LEFEBVRE, depuis Madame DACIER, morte en 1720.	24
Philippe DE COURCILLON, Marquis DE DANGEAU, mort en 1720.	29
Jacques LELONG, Oratorien, mort en 1721.	31
Jean PALAPRAT, mort en 1721.	32
Pierre-Daniel HUET, Evêque d'Avranches, mort en 1721.	35
Guillaume MASSIEU, Abbé, mort en 1722.	38
André DACIER, mort en 1722.	39
Jacques BASNAGE, mort en 1723.	41
Jean-Guillaume DE CAMPISTRON, mort en 1723.	43
Claude DE FLEURY, Abbé, mort en 1723.	48
Charles PERRAULT, mort en 1723.	51
Charles RIVIERE DUFRESNY, mort en 1724.	55

T A B L E

xiiij

Noël ALEXANDRE, Dominicain, mort en 1724.	P. 62
François-Timoléon DE CHOISI, Abbé, mort en 1724.	63
Florent-Carton DANCOURT, mort en 1725.	66
David-Augustin BRUEYS, mort en 1725.	68
Nicolas DE MALEZIEUX, mort en 1727.	71
Claude-François FRAGUIER, Abbé, mort en 1728.	73
Bernard DE LA MONNOYE, mort en 1728.	76
Jean-Sébastien TRUCHET, Carme, mort en 1729.	82
Michel BARON, mort en 1729.	86
Simon DE LALOUBERE, mort en 1729.	95
Jean HARDOUIN, Jésuite, mort en 1729.	97
Jean-Baptiste-Henri DU TROUSSET DE VALINCOUR, mort en 1730.	100
Antoine HOUDART DE LA MOTHE, mort en 1731.	102
Jacques-Joseph DUGUET, Oratorien, mort en 1733.	114
Louis DUFOUR DE LONGUERUE, Abbé, mort en 1733.	116
René-Aubert DE VERTOT, Abbé, mort en 1735.	117
Jean-Baptiste ROUSSEAU, mort en 1741.	119
Melchior DE POLIGNAC, Cardinal, mort en 1741.	143
Charles ROLLIN, mort en 1741.	148
Jean-Baptiste MASSILLON, Evêque de Clermont, mort en 1742.	153
François-Joseph DE BEAUPOIL, Marquis DE SAINT- AULAIRE, mort en 1742.	157
Jean-Baptiste-Joseph WILLART DE GRÉCOURT, Abbé, mort en 1743.	Pag. 164
Charles-Irénée CASTEL DE SAINT-PIERRE, Abbé, mort en 1743.	166
Jean-Paul BIGNON, Abbé, mort en 1744.	170
Pierre-François GUIOT DESFONTAINES, Abbé, mort en 1745.	172

Simon-Joseph PELLEGRIN, Abbé, mort en 1745. P.	178
Alain-René LESAGE, mort en 1747.	184
Éléonore GUICHARD, morte en 1747.	187
Antoine DANCHET, mort en 1748.	189
Michel LINANT, mort en 1749.	193
Jean TERRASSON, Abbé, mort en 1750.	195
Julien-Offroi LAMÉTRIE, mort en 1751.	202
Nicolas BOINDIN, mort en 1751.	205
Henri-François d'AGUESSEAU, Chancelier, mort en 1752.	207
François OUDIN, Jésuite, mort en 1752.	211
Louis FUZELIER, mort en 1752.	213
Charles-Antoine DE LA BRUERE, mort en 1754.	215
Philippe NÉRICAUT DESTOUCHES, mort en 1754.	217
Charles DE SECONDAT, Baron DE MONTESQUIEU, mort en 1755.	226
Nicolas LENGLET DUFRESNOY, mort en 1755.	237
César CHESNEAU, Sieur DUMARSAIS, mort en 1756.	239
Michel GUYOT DE MERVILLE, mort en 1756.	245
Jean-Joseph VADÉ, mort en 1757.	247
Bernard LE BOVIER DE FONTENELLE, mort en 1757.	250
Pierre DE MORAND, Avocat, mort en 1757.	276
Louis-Bernard CASTEL, Jésuite, mort en 1757.	281
Françoise d'APPONCOURT DE GRAFFIGNI, morte en 1758.	283
Joseph DE CHANCEL DE LAGRANGE, mort en 1758.	286
Pierre-Louis MOREAU DE MAUPERTUIS, mort en 1759.	291
Louis DE CAHUSAC, mort en 1759.	294
Joseph-Edouard DE CORSEMBLEU DESMAHIS, mort en 1761.	296

T A B L E.

	<i>xv</i>
Jean SAUVÉ DE LANOUE, mort en 1761. <i>Pag.</i>	298
Prosper JOLYOT DE CRÉBILLON, mort en 1762.	300
Pierre-Charles ROY, mort en 1763.	311
Antoine-François PRÉVOT D'EXILES, mort en 1763.	315
Pierre CARLET DE MARIVAUX, mort en 1763.	317
Charles-François PANARD, mort en 1765.	322
Philippe-Claude-Anne DEZUBIERES, Comte DE CAYLUS, mort en 1765.	325
Louis MANGENOT, Abbé, mort en 1768.	330
Antoine-Alexandre-Henri POINSINET, mort en 1769.	334
• François-Augustin PARADIS DE MONCRIF, mort en 1770.	349
Jean-Antoine NOLLET, Abbé, mort en 1770.	350
Charles-Jean-François HÉNAULT, Président, mort en 1770.	351
Philippe DE CHAUVELIN, mort en 1770.	353
Claude-Adrien HELVÉTIUS, mort en 1771.	354
Paul DESFORGES-MAILLARD, mort en 1772.	377
Charles DUCLOS, mort en 1772.	379
Laurent ANGLIVIEL DE LA BEAUMELLE, mort en 1773.	385

T O M E I V.

ALEXIS PIRON, mort en 1773.	1
Charles-Marie DE LA CONDAMINE, mort en 1774.	19
Pierre-Joseph BERNARD, mort en 1775.	26
Claude-Henri DE FUSÉE DE VOISENON, Abbé, mort en 1775.	29

Pierre-Laurent BUIRETTE, connu sous le nom de BELLOY, mort en 1775.	Pag. 39
Élie-Catherine FRÉRON, mort en 1776.	49
Germain-François POUILLIN DE SAINT-FOIX, mort en 1776.	60
Claude-Prosper JOLYOT DE CRÉBILLON, mort en 1777.	65
Jean-Baptiste-Louis GRESSET, mort en 1777.	68
Jean-Jacques ROUSSEAU, mort en 1778.	71
Marie-François AROUET DE VOLTAIRE, mort en 1778.	74
Claude-Joseph DORAT, mort en 1780.	141
Jean LE ROND, surnommé D'ALEMBERT, mort en 1783.	148
Charles COLLÉ, mort en 1783.	170
Louis-Elisabeth DE LAVERGNE, Comte de TRESSAN, mort en 1783.	189
Antoine COURT DE GEBELIN, mort en 1784.	193
François BLANCHET, Abbé, mort en 1784.	208
Denis DIDEROT, mort en 1784.	215
Jean Jacq. LEFRANC DE POMPIGNAN, mort en 1784.	265
APOLOGIE de quelques Gens de Lettres, dissamés par M. de Voltaire.	334

Fin de la Table.

TABLEAU



TABLEAU HISTORIQUE

*DE l'Esprit & du Caractere des Littérateurs
François, depuis la renaissance des Lettres
jusqu'à nos jours.*

FRANÇOIS VILLON, dit depuis CORBUEIL,
né à Paris en 1431, mort en pays étranger
vers l'an 1500.

Il naquit avec un talent décidé pour la Poésie,
& fut le premier des Poètes François qui donna
à ses vers un arrangement naturel & mesuré.

La rime au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenoit lieu d'ornement, de nombre & de césure.
Villon fut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.

Villon étoit extrêmement gai & insouciant,
détestant la gêne & le travail; & n'étant rien
moins que riche, il fit mille friponneries pour

se soutenir. Il fut enfin arrêté & condamné, par Sentence du Châtelet, à être pendu.

L'ignominie d'une pareille condamnation ne lui fit point perdre sa gaîté ni l'envie de rimer. A peine lui eut-on signifié cette Sentence, qu'il fit les vers suivans pour lui servir d'építaphe :

Je suis François, dont ce me poise,
Né de Paris en près Pontoise,
Or d'une corde d'une toise,
Saura mon col que mon cul poise.

Il appella néanmoins de cette Sentence, & le Parlement, en considération de son talent poétique, commua la peine de mort en un bannissement perpétuel.

Villon parcourut différens pays, où il se fit rechercher par son esprit, & puis chasser par sa mauvaise conduite. C'est ainsi qu'après avoir été le favori d'Édouard IV, Roi d'Angleterre, il força ce Prince à le bannir de ses États.

Un Lexicographe de nos jours, connu par son acharnement contre les Philosophes, & en particulier contre M. de Voltaire, qui le lui a bien rendu, dit en parlant de Villon : « Héros de la

» Poésie Françoise de son tems, il a les plus fin-
 » gulieres conformités avec les Héros de notre
 » Poésie actuelle. Même nom de baptême, (il
 » eût pu ajouter même patrie,) nom également
 » substitué à son vrai nom de famille ; il a fait,
 » comme lui, époque dans notre littérature :
 » l'un & l'autre sont nés avec beaucoup d'esprit
 » & de talent ; l'un & l'autre ont ambitionné la
 » monarchie littéraire, & la manie de dominer
 » leur a également fuscité une foule d'ennemis :
 » tous deux ont habité successivement l'Angle-
 » terre, la Hollande, l'Allemagne & la Suisse,
 » tous deux ont été fêtés à la Cour des Rois, &
 » tous deux, par la suite des événemens, ont
 » été forcés de vivre loin de leur patrie ».

François I, qui aimoit les poésies de Villon,
 chargea Marot de les recueillir, & d'en donner
 une édition correcte. (C'est sur cette édition que
 fut faite *in-8°*. en 1723, celle du fameux Couf-
 telier). Marot y mit ces deux vers pour épi-
 graphe :

Prou de Villons en decevoir ;

Peu de Villons en bon savoir.

Ces deux vers devinrent une espece de

proverbe , pour dire qu'il y a plus de fripons
que de bons Poëtes.

GUILLAUME BUDÉ , né à Paris en 1467 ,
mort dans la même ville en 1540.

Budé a été un des hommes les plus érudits
de son tems ; on l'appelloit *le Prodige de la
France* , & à en juger par la collection de ses
ouvrages , il faut avouer que ses connoissances
littéraires étoient en effet prodigieuses. On pré-
tend qu'il n'avoit aucun goût pour les sciences
dans sa jeunesse , & qu'il se mit assez tard à
étudier. Il est le premier qui ait contribué au
renouveau des lettres en France , sous Fran-
çois I. Ce fut à sa persuasion que ce Prince
fonda le Collège Royal.

La femme de Budé , bien loin d'empêcher
que son mari n'étudiât , lui servoit de second ,
& lui cherchoit les passages & les livres néces-
saires. Ce savant homme se représente dans une
de ses lettres comme marié à deux femmes :
l'une étoit celle qui lui donnoit des fils & des

filles ; l'autre étoit la philologie , qui lui produisoit des livres. Les douze premières années , la philologie fut moins féconde que le mariage. Budé avoit moins produit de livres que d'enfans ; mais il espéroit qu'enfin il feroit plus de livres que d'enfans , parce que les livres lui coûtoient moins à faire , que les enfans à nourrir.

Un Domestique effrayé , vint le trouver un jour dans son cabinet , pour lui dire que le feu avoit pris à une cheminée de la maison : *Avertissez ma femme , répondit-il froidement ; vous savez que je ne me mêle point du ménage.*

Louis Vivès , en parlant de Budé , dit : *Felix & fecundum ingenium , quod in eo solo invenit doctorem & discipulum.*

La réputation de Budé lui attira beaucoup d'admirateurs & d'envieux. *Erasme* , tout savant qu'il étoit lui-même , ne put se défendre d'un mouvement d'envie.

François I ne laissa pas sans récompense le

mérite de Budé. Il lui donna une pension avec la titre de son Bibliothécaire ; le fit quelque tems après Maître des Requêtes , & le nomma ensuite son Ambassadeur auprès du pape Leon X.

On attribue à Melin de Saint-Gellais l'épigramme de Budé ; on s'appercevra qu'elle a été faite dans un tems où notre langue & notre versification étoient encore éloignées de la perfection où elles sont arrivées depuis.

Quel est ce corps que si grand monde suit ?

Las ! c'est Budé , au cercueil étendu.

Que ne font donc les cloches plus grand bruit ?

Son bruit , sans cloche , est assez répandu.

CLÉMENT MAROT , *Valet-de-chambre de Marguerite de Valois , Reine de Navarre , né à Cahors en 1495 , mort à Turin en 1544.*

Il vint à Paris à l'âge de dix ans. Après qu'il eut fini ses études , son pere , voulant lui donner un état , le fit entrer dans la carrière du Barreau. Marot y resta quelque tems , non pour l'amour des procès , mais pour l'amour d'une jeune personne qui eut son premier hommage. N'ayant

pu la déterminer à répondre à sa tendresse, ou du moins à ses desirs, il renonça à l'état qu'on lui avoit fait embrasser & dont il étoit ennuyé.

Marot étant entré Page chez Nicolas de la Neufville, Seigneur de Villeroi, suivit le parti des armes. Il se trouva à la fameuse bataille de Pavie, où il fut blessé & fait prisonnier. Il étoit alors amoureux de la fameuse Diane de Poitiers. Des blessures sont un titre pour un amant. A son retour en France, il se promit bien de se faire payer par l'amour des fatigues de la guerre. Il étoit aimé, mais il n'étoit pas encore amant heureux. Il pressa, il fatigua sa maîtresse qui, le trouvant plus importun que tendre, après lui avoir promis de récompenser son ardeur, finit par se promettre à elle-même de n'en rien faire. Elle chercha même l'occasion de rompre avec lui; & l'ayant trouvée, elle la faisoit avec d'autant plus d'empressement, que Henri II, alors Dauphin, lui faisoit la Cour. Marot supporta impatiemment cette disgrâce, & comme il n'étoit guere capable de sentimens modérés, il fit contre sa maîtresse autant de vers satyriques, qu'il en avoit fait pour elle de tendres

& de passionnés. Diane lui auroit peut-être pardonné ses plaintes , parce que ses reproches étoient un hommage rendu tout à la fois à ses charmes & à sa vertu ; mais jugeant que Marot abusoit du droit qu'il avoit de se plaindre , elle s'en vengea en l'accusant d'hérésie , & de n'avoir point observé , un jour maigre , l'abstinence des viandes. Le Poëte , convaincu d'avoir enfreint une des plus rigoureuses loix de l'Église , fut mis en prison. Mais il faut l'entendre lui-même conter son aventure.

Un jour j'écrivis à ma mie
 Son inconstance seulement ;
 Mais elle ne fut endormie
 A me le rendre chaudement :
 Car dès l'heure tint parlement
 A je ne fais quel Papelard ,
 Et lui a dit tout bellement :
 Prenez-le , il a mangé le lard.

Lors six pendants ne faillent mie
 A me surprendre finement ,
 Et de jour , pour plus d'infamie ,
 Firent mon emprisonnement.
 Ils vinrent à mon logement ,
 Lors se va dire un gros paillard :
 Par la morbleu ! voilà Clément ;
 Prenez-le , il a mangé le lard.

Marot , du fond de sa prison , sollicita sa

liberté auprès de ses Juges. Mais tout ce qu'il put obtenir, fut d'être transféré des prisons obscures & mal-saines du Châtelet dans celles de Chartres. Il foulagea ses ennuis en composant une satyre contre les gens de Justice, qu'il intitula *l'Enfer*. Mais il n'obtint sa grace qu'après que François I^{er}, le protecteur de tous les gens de lettres & de Marot, qu'il aimoit, fut de retour en France.

Marot eut dans son tems la plus grande réputation, & par conséquent une foule d'ennemis. Le mérite attire l'envie & la haine, comme le fer attire la rouille. Le plus acharné de ses envieux, fut un mauvais Poëte, nommé Sagon, qui n'est guere connu que par les ordures qu'il écrivit contre son illustre rival.

Il est certain que Marot fut chassé de Genève; mais on n'en fait pas la raison. Victor Cayet a écrit qu'il débaucha la femme de son Hôte; & que comme l'adultere est puni de mort à Genève, il n'auroit pas manqué d'être pendu, si le crédit de Calvin n'eût fait commuer cette peine en celle d'être fouetté par tous les

carrefours de cette ville. Cela paroît un conte fait à plaisir ; car , comment Marot , si une telle aventure lui étoit arrivée , auroit-il osé se présenter après , comme il fit , devant ceux qui commandoient en Piémont pour le Roi de France ? La chose n'est pas vraisemblable : il fixa sa demeure à Turin , où il vécut & mourut pauvre.



Quoique Marot fût Valet-de-chambre du Roi , il étoit dans une indigence extrême. Il présenta ce placet à François I^{er} pour tâcher d'en avoir quelque gratification :

Plaise au Roi me donner cent livres ,
 Pour acheter livres & vivres.
 De livres je me passerois ;
 Mais de vivres je ne saurois.



Charleval avoit mis cette épigramme à la tête de son Marot , en l'envoyant à une Dame qui l'avoit prié de le lui prêter.

Les œuvres de Maître Clément
 Ne sont point gibier à dévorer ;
 Je vous les prête seulement ,
 Gardez bien qu'on ne vous les ôte :
 Si quelqu'un vous les escamotte ,
 Je le donne au diable Astarot ;

Chacun est fou de sa marotte;
Moi je le suis de mon Marot.

M. Brossette, connu par son Commentaire sur Despreaux, écrivoit à Rousseau : « Je ne
» connois, après Marot, que trois personnes en
» France qui aient parfaitement réussi dans le
» genre épigrammatique. Ces trois personnes
» sont, Despreaux, Racine & vous. Je suis
» seulement fâché que Despreaux en ait fait
» quelques-unes de trop; que Racine n'en ait
» point fait assez, & que vous n'en fassiez
» plus ».

Épitaphe de Marot.

Quercy, la Cour, le Piémont, l'Univers,
Me fit, me tint, m'enterra, me connut.
Quercy mon los, la Cour tout mon tems eut;
Piémont mes os, & l'univers mes vers.

DE VALOIS, *filie du Duc d'ORLÉANS*;
Reine MARGUERITE DE NAVARRE, née à
Angoulême en 1492, morte dans la Bigorre en
1549.

Elle aima, protégea les lettres, & s'y distingua elle-même. Ses ouvrages, disent les Éditeurs des *Annales poétiques*, prouvent un talent

rare & pour les vers & pour la prose ; & l'histoire de sa vie annonce une ame élevée & un cœur sensible. Elle aima tendrement son frere François I^{er}, & sa tendresse ne se démentit jamais. Ce Prince étant tombé malade , « Qui-
 » conque , dit-elle , viendra à ma porte m'an-
 » noncer la guérison du Roi , tel Courier , fût-
 » il las , harassé , fangeux , mal-propre , je l'irai
 » baiser & accoler , comme le plus propre &
 » Gentilhomme de France ».

Cette Princesse étoit veuve du Duc d'Alençon lorsqu'elle épousa Henri d'Albret , Roi de Navarre , qui , par ses procédés , lui fit , dit-on , payer cher le titre de Reine , & qui l'auroit plus maltraitée , selon Brantome , sans la crainte qu'il avoit de François I^{er}. Quelques Auteurs assurent qu'elle s'en vengea par des infidélités , & que Clément Marot , son Valet-de-chambre , fut un des instrumens heureux de sa vengeance. Les vers & la conversation de ce Poëte étoient un des amusemens qu'elle oppoït à ses chagrins domestiques ; & s'il en faut croire M. l'Abbé Lenglet du Fresnoi , Marot , enhardi par la douce familiarité , peut-être par les confidences

de cette Princesse, osa lui adresser des vœux qui ne furent point rejets.



Marguerite de Valois faisoit les vers avec tant de facilité, qu'on lui donna le nom de *dixieme Muse*; & elle étoit si belle & si aimable, qu'on l'appelloit la *quatrieme Grâce*.



C'est dans les *Contes* de la Reine de Navarre que Lafontaine a pris le sujet de celui qu'il a intitulé la *Servante justifiée*, & qui est un des plus libres de son recueil.



Marguerite de Valois fut soupçonnée de favoriser le Protestantisme, & par conséquent, les troubles que cette nouvelle secte occasionna dans l'État. Un ouvrage qu'elle publia, intitulé *le miroir de l'ame péchereffe*, fut condamné par la Sorbonne. Des Théologiens ne craignirent point de prêcher publiquement contre cette Princesse; & il est fait mention d'une Farce, représentée au Collège de Navarre, dans laquelle on lui faisoit jouer le personnage d'une Euménide. Il se trouva même un Cordelier, dans ce tems de fanatisme, qui ouvrit un avis assez

extraordinaire : ce fut de la mettre dans un sac
& de la jeter dans la Seine.

Clément Marot avoit promis d'adresser dix
vers à Helene de Tournon. Il les lui envoya ;
& ils finissoient par ces deux-ci :

Que plust à Dieu que ceux à qui je dois
Fussent contens de semblable monnoie.

La Reine de Navarre, à qui Helene de Tour-
non avoit communiqué ce dixain, le trouva si
fort de son goût, qu'elle y répondit par ce-
lui-ci.

Si ceux à qui devez, comme vous dites,
Vous connoissoient, comme je vous connois,
Quitte seriez des dettes que vous fîtes
Au tems passé, tant grandes que petites.
En leur payant un dixain toute fois,
Tel que le vôtre, qui vaut mieux mille fois
Que l'argent dû par vous, en conscience;
Car estimer on peut l'argent au poids;
Mais on ne peut, (& j'en donne ma voix),
Assez priser votre belle science.

FRANÇOIS RABELAIS, né à *Chinon en*
Touraine en 1483, mort en 1553.

Le Chancelier Duprat, ayant fait abolir,

par Arrêt du Parlement, les privilèges de la Faculté de Médecine de Montpellier, Rabelais eût l'adresse de le faire révoquer; & c'est, dit-on, pour cette raison, que ceux qui sont reçus Docteurs en cette Université, portent la robe de Rabelais, qui y est en grande vénération. L'artifice dont il se servit pour avoir audience du Chancelier est assez singulier, s'il est vrai: il s'adressa au Suisse de ce Magistrat, auquel il parla latin: celui-ci ayant fait venir un homme qui favoit cette langue, Rabelais lui parla Grec: un autre qui entendoit le Grec ayant paru, il lui parla Hébreu; & l'on ajoute qu'il parla encore plusieurs autres langues: mais on se trompe au moins en y comprenant l'Arabe, dont il n'avoit aucune teinture. La capacité de Rabelais surprit tellement l'assemblée, que l'on courut en avertir le Chancelier, qui, charmé de la harangue qu'il lui fit & de la science qu'il fit paroître, rétablit, à sa considération, tous les privilèges de l'Université de Montpellier, qui avoient été abolis.

On lit dans *le moyen de parvenir*, que « le Cardinal du Bellay, dont Rabelais étoit

» Médecin , étant malade d'une humeur hypo-
 » condriatique , il fut avisé par la docte con-
 » férence des Docteurs qu'il falloit faire à Mon-
 » seigneur une décoction apéritive. Rabelais
 » sur cela fort , laisse ces Messieurs caqueter
 » pour mieux employer l'argent , & fait mettre
 » au milieu de la cour un trépied sur un grand
 » feu , un chaudron dessus plein d'eau , où il
 » mit le plus de clefs qu'il pût trouver , & en
 » pourpoint , comme ménager , remuoit les
 » clefs avec un bâton pour leur faire prendre
 » cuisson. Les Docteurs descendus voyant cet
 » appareil , & s'en enquêtant , il leur dit : Mes-
 » sieurs , j'accomplis votre ordonnance , d'au-
 » tant qu'il n'y a rien tant apéritif que les clefs ;
 » & si vous n'êtes pas contens , j'enverrai à
 » l' Arsenal quérir quelques pieces de canon ;
 » ce fera pour faire la dernière ouverture ».

Rabelais étant à Rome avec le Cardinal du
 Belay , parla si librement , qu'il fut obligé de
 se sauver en France , en assez mauvais équipage.
 Ayant gagné la ville de Lyon , il s'avisa pour
 vivre , d'un plaisant stratagème , & qui eût été
 dangereux à un homme moins connu : il alla
 demander

demander à une Hôtellerie un bon souper & un bon lit, disant, que quoiqu'il fût mal vêtu & à pied, il paieroit bien. Après son souper, il remplit plusieurs petits sacs de cendre, & demanda un jeune garçon qui sût écrire; il fit faire par cet enfant plusieurs billets, sur l'un desquels il y avoit: *poison pour faire périr le Roi*; sur le second, *poison pour faire périr la Reine*; & il appliqua ensuite ces billets sur chacun des petits sacs, & dit à l'enfant: gardez-vous bien de parler de cela à votre pere & à votre mere; il y va de votre vie & de la mienne. L'enfant, comme Rabelais l'avoit prévu, n'eut rien de plus pressé que de dire ce qu'on lui avoit recommandé de tenir secret: sa mere, toute transie de peur, courut chez le Magistrat. Rabelais est saisi avec ses petits sacs: il demande d'être traduit à la Cour, où il a d'étranges choses à dire. Pour que le chagrin ne le tue pas en route, on lui fait faire bonne chere, & on le monte sur un excellent cheval. Arrivé à la Cour, Rabelais conte son histoire: tout se termina à faire rire la Cour.

Malgré tout ce qu'on a publié contre Rabelais,
Tome I. B

il eut les mœurs assez pures , & il mourut d'une manière édifiante : il faut donc mettre au nombre des fables les circonstances ridicules qu'on rapporte de sa mort ; telle que celle du *Domino* , qu'il voulut mettre dans ses derniers momens , parce qu'il est dit dans l'Écriture : *Beati qui in Domino moriuntur* ; ce que l'on veut qu'il ait dit au Page que le Cardinal du Belay lui envoya pour favoir des nouvelles de sa santé : « Dis à Monseigneur l'état où tu me vois ; je vais chercher un grand *peut-être* ; il est au nid de la pie , dis-lui qu'il s'y tienne ; & pour toi , tu ne feras jamais qu'un fou. Tirez le rideau , la farce est jouée ». Aussi bien que son testament : « Je n'ai rien vaillant , je dois beaucoup , je donne le reste aux pauvres ». Tout cela & plusieurs traits semblables ont été imaginés long - tems après sa mort , par des gens qui ne le connoissoient que par les préjugés populaires.



Le Cardinal du Belay , pressé de retenir à dîner un homme de lettres , demanda : cet homme que vous voulez admettre à ma table , a-t-il lu *le livre* ; entendant par-là le Pantagruel ?

Non, lui répondit-on. Qu'on le fasse donc manger avec mes gens, reprit le Cardinal, ne croyant pas qu'on pût être homme de mérite & n'avoir point lu Rabelais.



Rabelais, parlant de la loi commentée & embrouillée par les Jurisconsultes, dit que c'étoit une belle robe à fond d'or, bordée de crote; on peut appliquer cette définition à l'ouvrage même de cet Auteur.



On a débité sur le compte de Rabelais une infinité de contes puérils, ridicules & grossiers; celui-ci entr'autres. Le Cardinal du Belay, arrivé à Rome avec Rabelais qu'il avoit mené avec lui, ayant baissé le pied droit du Pape & ensuite la bouche, Rabelais dit, *qu'il vouloit lui baiser le derriere, & qu'il falloit que le Saint-Pere commençât par le laver.*



Un mauvais plaisant demanda un jour à Rabelais, « D'où vient, Monsieur, que bien souvent je pete en pissant? » Rabelais lui ré-

pondit : « Cela n'est rien, tous les ânes en font
 » autant ».



Rabelais conserva son humeur bouffonne jus-
 qu'au dernier moment. Le Vicaire de Meudon
 lui portant la communion à l'article de la mort,
 il lui demanda s'il connoissoit bien Notre Sei-
 gneur qui venoit le visiter : « Oui, dit Rabelais,
 » je le reconnois à sa monture ».



Építaphe ancienne & singulière de Rabelais.

Si toute génération
 Est faite de corruption,
 Il naîtra bientôt, comme on pense,
 Un cep de vigne de la panse
 Du bon biberon que voici,
 Au sein de ce monument-ci.

Car jamais, (dit-on,) la nuit noire,
 Tant fut tard, ne l'a veu sans boire;
 Et jamais le jour ne l'a veu,
 Tant fut-il matin, qu'il n'eût bu.

Mais Tandis qu'avec trois ou quatre,
 Il beuvoir, faisant du folâtre;
 La parque, qui ne beuvoir pas,
 L'a fait aller boire là-bas.

Par Ronsard.



On prétendit, dans le siècle passé, faire faire

à Rabelais son propre portrait en vers burlesques. En voici quelques strophes :

Je pris naissance dans Chinon ;
Là fut mon lot & mon partage ,
Qui lui donne plus de renom
Que Didon n'en donne à Carthage.

Car devant que je fusse né ,
Chinon n'étoit qu'une bicoque ,
Ou plutôt un perdreau mort-né ,
Qui ne peut sortir de sa coque.

Je fus Moine, & rien ne valois ,
D'ame & d'humeur fort vagabonde ,
Durant le regne de Valois ,
Je commençai d'entrer au monde.

Preste & coureur comme le vent ,
Je changeai cinq ou six fois d'Ordre ,
De regle, d'habit, de Couvent ,
Pour trouver à frire & à mordre.

Je puis bien jurer saintement
Que jamais discipline ou haire ,
Au moins de mon consentement ,
Avec mon dos n'eurent d'affaire.

Quand mes freres, à tout de bras ,
Frappoient sur leur chair toute nue ,
Moi je songeois au Mardi-gras ,
Et mettois des chapons en nue.

Ainsi vivant en bandalier ,
Mes flammes n'étant amorties ;

Me lassant d'être Cordelier,
Je jettai le froc aux orties.

Etant libre, j'eus un desir
De parcourir toute l'Europe;
Et par-tout c'étoit mon plaisir
De gauffer à titre d'Esop.

Après avoir fait force tours,
Je fus las d'esprit; & en somme,
Rodant par-tout en menant l'ours,
Voulus voir ce qu'étoit que Rome.

Là, je fis grand nombre d'amis,
Et vis des choses fort plaisantes,
Comme font celles que j'ai mis
Au traité des isles jouantes.

Des Cardinaux, des chats fourrés,
Du Pape-gaud, de ses sonnettes,
Des Moines gaux tout embourrés,
Et autres semblables sonnettes.

Ayant là pris tous mes déduits,
En étant fou jusqu'à la gorge,
Je passai les jours & les nuits
A mettre mon livre à la forge:

En ce livre j'ai compilé
Lucien, l'Arétin & Plaute,
Et le tout si bien enfilé,
Qu'il n'y manque pas une faute.

Lucien se moque de Dieu;
L'Arétin se moque du monde :

Quant à Plaute, il tient le milieu,
Et sa rime en ris est féconde.

De ces trois archibasteleurs,
J'en ai fait de gais épitômes,
Et causé par-là des malheurs,
Plus qu'en l'air on ne voit d'atômes.

Plus riche en fornettes qu'eux trois,
Je n'épargne ni Dieu, ni homme,
Ni Papes, ni Princes, ni Rois,
Ni Paris, ni Londres, ni Rome.

JOACHIM DU BELLAY, né pres d'Angers
en 1524, mort en 1560.

La douceur & la facilité de ses vers, le firent surnommer *P'Ovide François*. François I^{er}, Henri II & la Reine de Navarre l'honorèrent de leur estime & de leurs bienfaits. Il étoit cousin d'Eustache du Bellay, Archevêque de Paris, qui le fit, en 1555, Chanoine de son Eglise. Il ne garda qu'un an son Canonat; il le quitta pour se rendre auprès d'une maîtresse qu'il avoit laissé à Angers. Il l'a célébrée sous le nom d'*Olive*, anagramme de *Viole*, qui étoit son vrai nom. Il fit pour elle cent quinze sonnets, qu'il appelloit ses *Cantiques*. Un de

ses amis lui ayant demandé si c'étoit des *Cantiques à la Vierge*; j'en ferois bien *dolent*, répondit-il, car j'aurois eu bien des douceurs de moins.

Tous les ouvrages de du Bellay furent réimprimés après sa mort & dédiés à Henri III. Voici le portrait que l'Éditeur nous a laissé de la personne de ce Poëte : « Joachim du Bellay » étoit prompt & aigu en inventions, discret » & modeste en paroles, subtil en ses discours, » doux en sa conversation, prévoyant ès choses » soupçonneuses, ouvert en celles qui étoient » assurées & entier en ses promesses; il étoit » autant difficile aux mauvais de le tromper, » comme aux bons chose facile de s'en aider ».

Les vers suivans donneront une idée de la morale & du talent de du Bellay :

Sus ma petite Colombelle,
 Ma petite belle rebelle,
 Qu'on me paie ce qu'on me doit;
 Qu'autant de baisers on me donne,
 Que le Poëte de Verone
 A sa Lesbic en demandoit.

Mais pourquoi te fais-je demande
D'aussi peu de baisers, friande,
Que ce galant Poète en veut ?
Peu vraiment Catulle en desire,
Et peu se peuvent-ils bien dire,
Puisqu'ainfi compter il les peut.

De mille fleurs, la belle Flore,
Les vertus vives ne colore ;
Cérès, de mille épis nouveaux
Ne rend la campagne fertile,
Et de mille raisins & mille,
Bacchus n'emplit pas ses tonneaux.

Autant donc que de fleurs fleurissent,
D'épis & de raisins mûrissent,
Autant de baisers donne moi ;
Autant je t'en rendrai sur l'heure,
Afin qu'ingrat je ne demeure
De tant de baisers envers toi.

Mais fais-tu quels baisers, mignonne ?
Je ne veux pas qu'on me les donne
A la Françoisse, & ne les veux
Tels que la Vierge chasseresse,
Venant de la chasse, les laisse
Prendre à son frere aux blonds cheveux.

Je les veux à l'Italienne,
Et tels que la Cidalienne
Les donne à Mars son amoureux.
Lors contente sera ma vie,
Et loin qu'aux Dicux je porte envie,
Je vais être envié par eux.

CHARLES DUMOULIN , *Avocat* , né à Paris l'an 1500 , mort en 1566.

L'assiduité de Dumoulin au travail étoit si extraordinaire , qu'il comptoit pour perdus tous les momens qu'il étoit obligé de donner aux besoins de la vie. C'étoit alors la coutume de porter la barbe ; mais quelques instances que lui fissent ses amis de se conformer à l'usage , il aima mieux se la faire raser , persuadé que cela emporteroit moins de tems que la peine qu'il auroit de la peigner & de la rajuster tous les jours.

Un jour Christophe de Thou , qui étoit alors Président au Parlement , ayant dit à l'Audience à Dumoulin quelques paroles dures & fâcheuses ; les Avocats l'allèrent trouver , & se plainquirent à lui par la bouche de François de la Porte , leur Doyen , de ce qu'il avoit offensé un de leurs Collègues , qui étoit , dirent-ils , plus savant qu'il ne le seroit jamais. M. de Thou , bien loin d'être choqué d'une plainte si hardie , la prit en

bonne part, & annonça le lendemain à l'Audience que les paroles désobligeantes qu'il avoit dites à Dumoulin, lui étoient échappées dans la chaleur du discours.

Dumoulin, en 1552, composa son Commentaire sur les petites dates. Ce livre ayant été présenté au Roi par Anne de Montmorency, alors Maréchal, depuis Connétable de France, il lui dit : « Sire, ce que votre Majesté n'a pu faire » & exécuter avec trente mille hommes, de » contraindre le Pape à lui demander la paix : ce » petit homme l'a achevé avec un petit livre ».

Dumoulin avoit une si grande opinion de son esprit, qu'il avoit coutume de mettre à la tête de ses Consultations : « Moi, qui ne cede » à personne, & à qui personne ne peut rien » apprendre ». Il faut avouer qu'une présomption aussi excessive étoit bien capable d'affoiblir l'estime qu'on faisoit de son savoir.

LOUISE CHARLY, dite LABÉ, & surnommée
LA BELLE CORDIERE, née à Lyon en
1526, morte en 1566.

La première passion de cette femme savante fut celle des armes, sous les habits d'homme & sous le nom du *Capitaine Lois*. Elle se rendit au siège de Perpignan avant sa seizième année, où elle se distingua par sa valeur. Si l'amour ne lui eût fait quitter les armes, elle eût pu s'y faire un nom.

Louise Labé savoit le François, l'Espagnol, l'Italien, le Latin & le Grec : elle écrivoit en vers & en prose ; chantoit, & jouoit du luth avec une égale facilité.

Quand on songea à la marier, les partis se présenterent en foule. Elle donna la préférence à un riche marchand de cables, nommé Ennemond Perrin. De là vint à Louise Labé le surnom de *la belle Cordiere*.

Elle étoit encore jeune lorsque son mari mourut. On prétend qu'elle mit à profit la

liberté du veuvage, pour se livrer à ses goûts, qui n'étoient pas fort chastes. Intimement liée avec Clémence de Bourges, elle abusa de sa confiance. Clémence avoit un amant; ayant fait des vers à sa louange, elle les communique à son amie. Le portrait étoit sans doute séduisant: il inspire à Louise Labé l'envie de subjuguier l'original. Dans cette vue, elle composa des vers qu'elle lui envoie. Ces vers, plus agréables apparemment que ceux de Clémence, eurent plus de succès. Celui qui en étoit l'objet, abandonna sa maîtresse pour s'attacher à Louise, qui lui prodigua ses faveurs. Clémence, justement indignée, lui voua une haine qui dura jusqu'à sa mort. Elle fit des vers satyriques contre elle; mais Louise dédaigna de répondre. Fière de lui avoir enlevé sa conquête, elle se consola peut-être du tort qu'on faisoit à sa réputation par le triomphe de son amour-propre.

PIERRE RAMUS, né en Picardie l'an 1515,
mort en 1573.

La Thèse que Ramus soutint pour se faire re-

cevoir Maître-ès-arts , révolta bien du monde ; il se propofa de foutenir cette propofition : *Que tout ce qu'Aristote avoit dit étoit faux.* Le fuccès qu'eut Ramus dans cette difpute , l'enhardit , & lui fit naître l'envie d'examiner plus à fond la doctrine d'Aristote , & de la combattre vigoureuſement. Les deux premiers livres qu'il publia fur cette matiere , cauferent de grands troubles dans l'Univerſité de Paris. On le cita devant les Juges-Criminels , comme un homme qui vouloit renverſer la religion & les ſciences. Il fallut que François I^{er} s'en mêlât. Après un examen très-partial de la doctrine de Ramus , ſes livres furent interdits dans tout le Royaume , & il fut condamné à n'enseigner plus la Philoſophie. Ses ennemis firent paroître leur joie avec un éclat ſurprenant. Les Princes les plus faſtueux n'affectent pas plus de fracas après la priſe d'une grande ville , ou après le gain d'une bataille très-importante. On repréſenta même des pieces de théâtre où Ramus fut baffoué en mille manieres , au milieu des applaudiffemens & des acclamations des Péripatéticiens.



A peine Ramus eût été nommé Profefſeur ,

qu'il eut part à une affaire singulière. Vers l'an 1550, les Professeurs-Royaux avoient commencé à corriger quelques abus qui s'étoient glissés dans la prononciation du Latin. Plusieurs Ecclésiastiques suivirent cette réforme, malgré le chagrin des Sorbonistes, qui poussèrent les choses jusqu'à dépouiller un Bénéficiaire de ses revenus, pour avoir prononcé *quisquis*, *quancquam*, suivant la nouvelle réforme; & non pas *kiskis*, *kankam*, suivant l'ancien usage. Ce Bénéficiaire s'étant pourvu au Parlement, les Professeurs-Royaux, sur-tout Ramus, craignant qu'il ne succombât sous le crédit de la Faculté, se crurent obligés de le secourir. Ils allerent donc à l'Audience, & représentèrent si vivement à la Cour l'indignité d'un tel procès, que l'accusé fut absous, & qu'on laissa la liberté de prononcer comme on voudroit.



On ne peut avoir plus de zèle qu'en avoit Ramus pour le progrès des sciences. L'histoire de Paris en fournit la preuve. L'intention du Roi François I^{er}, dit l'Auteur de cet ouvrage, en fondant le Collège-Royal, avoit été que les places de Professeurs ne fussent occupées que

par des gens capables de les remplir avec honneur. Des gens sans mérite avoient pourtant trouvé moyen, par amis & par intrigue, d'en occuper quelques-unes ; & de ce nombre étoit d'Ampestre , qui s'étoit chargé d'enseigner les Mathématiques , dont il favoit à peine les premiers élémens. Ramus l'entreprit , & l'accusant d'insuffisance , le traduisit au Parlement , où l'indigne Professeur fut condamné à subir l'examen. Ramus ne se contenta pas de cela , il fit ordonner par le Roi , que d'Ampestre & tous les autres Professeurs qui se présenteroient désormais pour être admis au Collège-Royal , seroient examinés publiquement par tous les autres Lecteurs. D'Ampestre , pour n'avoir pas l'affront d'être convaincu d'insuffisance , céda sa place à quelques conditions à Charpentier , encore moins versé que lui dans les Mathématiques , mais homme d'intrigue & artificieux. Ramus l'attaqua plus vivement que l'autre , & le fit comparoître à la Cour , où le nouveau Professeur obtint par ses larmes & par son éloquence de ne point subir l'examen. Le Parlement lui prescrivit des conditions qu'il n'exécuta point ; ce qui obligea Ramus de le traduire au Conseil ,

ou ,

ou, par les artifices de Charpentier, il se trouva lui-même dans la nécessité de faire son apologie.



Ramus avoit pour le vin une aversion extraordinaire, qui venoit d'un accident qu'il avoit eu dans sa premiere jeunesse. Etant entré dans la cave à l'insu de ses parens, il but si abondamment, qu'on le trouva près du tonneau sans connoissance & comme mort. L'état où il s'étoit mis fit sur lui tant d'impression, qu'il fut plus de vingt ans sans vouloir boire de vin.



On loue beaucoup l'éloquence de Ramus, & Brantôme en rapporte une preuve singuliere. « Ramus, dit-il, étoit un fort disert & éloquent » orateur, & peu s'en est-il vu de semblables ; » car il avoit une grace inégale à tout autre, » qui fécouroit davantage son éloquence : jus- » ques-là, au bout de quelque tems, lui s'étant » rendu Huguenot, & étant en la compagnie » de Messieurs les Princes & l'Amiral, au voyage » de Lorraine ; & leurs Reistres qu'ils avoient » fait venir, ne voulant passer vers la France » qu'ils n'eussent de l'argent, après que Ramus

» les eut harangués , ils en furent gagnés &
 » menés au cœur de la France , pour y faire
 » assez de maux ».

Il falloit qu'on reconnût à Ramus assez de talent pour gagner les esprits , puisqu'on voulut l'engager par de grandes promesses à aller en Pologne en 1572, après la mort du Roi Sigismond Auguste , pour prévenir par son éloquence les Polonois en faveur du Duc d'Anjou , qui fut élu l'année suivante ; mais il le refusa , sous prétexte que l'éloquence ne devoit point être mercenaire.

Lorsque Ramus faisoit des leçons sur Cicéron ou sur Virgile , il avoit coutume de n'en expliquer qu'une page , ni plus ni moins ; ce qui lui a fait donner le surnom de *paginarius*

Comme Ramus suivoit publiquement les opinions du Protestantisme , il fut compris dans le massacre de la Saint-Barthelemy , en 1572. Il étoit au Collège de Prèsle ; dès la première émotion , il fut se cacher dans une cave , où il demeura deux jours. Charpentier , un de ses

ennemis, l'y découvrit, & l'en fit retirer. Ramus lui demanda la vie; Charpentier consent à la lui vendre; & après avoir exigé tout son argent, il le livre aux assassins. Il fut égorgé & jetté par les fenêtres. Les Ecoliers, excités par les Professeurs jaloux, répandirent ses entrailles dans la rue, traînerent son cadavre jusqu'à la place Maubert en le frappant de verges, & le jetterent dans la riviere.

ÉTIENNE JODELLE, Poète, né à Paris en 1532, mort dans la même ville en 1573.

Jodelle est le premier en France qui ait donné des Tragédies & des Comédies. Il eut le courage de s'élever contre le spectacle, trop accredité des mysteres de la Passion; & de hasarder sa *Cléopatre captive*. Henri II, qui honora la représentation de sa présence, en fut charmé; « il donna à l'Auteur, dit Pasquier, cinq cents écus de son épargne, & lui fit tout plein d'autres graces, d'autant que c'étoit chose nouvelle & très-belle ». Ce succès engagea Jodelle à de nouveaux efforts. Il fit une

Comédie intitulée *Eugene* ou *la Remontre*, qui fut jouée à la suite de Cléopatre. Ces deux Pièces lui donnerent une réputation supérieure. La Cour & la Ville admirerent ses productions. Les Poètes célébrerent son nom & son heureuse hardiesse. Ronfard se distingua entre tous les autres.

Et lors Jodelle heureusement sonna,
 D'une voix humble & d'une voix hardie,
 La Comédie avec la Tragédie!
 Et d'un ton double ores bas, ores haut,
 Remplit premier le François échaffaud.

Jodelle étant allé à Arcueil, près de Paris, passer le carnaval, avec les autres Poètes qui composoient la *Pléiade Françoise*, si connue alors, tous s'y amusèrent à faire des vers à l'imitation des Bacchanales des anciens. Traversant un jour le village, ils rencontrèrent un bouc, qui leur donna occasion de plaisanter, tant parce que c'étoit l'animal qu'on offroit à Bacchus, que parce qu'il leur vint en pensée de le présenter à Jodelle, comme une récompense qui lui étoit due, suivant l'usage des Anciens. L'animal, orné de fleurs, fut effectivement amené à Jodelle, durant que les convives

étoient à table ; ce qui leur donna occasion de rire pendant quelque tems, après quoi on le renvoya. Mais cette action, qui n'avoit rien de criminel en elle-même, fut très-mal interprétée par les ennemis de Ronsard & de Jodelle. Ils firent courir le bruit qu'on avoit sacrifié ce bouc à Bacchus ; & que c'étoit Ronsard qui avoit été le sacrificateur. On traita d'impies tous ceux qui avoient assisté à cette cérémonie.



Nicolas Bourbon, ayant souhaité de lire les ouvrages de Jodelle, les emprunta à Colletet ; mais il les lui envoya peu d'heures après, avec ces paroles : *Minuit præsentia famam.*



La facilité de Jodelle étoit étonnante. La Piece qu'il a le plus travaillée ne lui a pas coûté plus de dix matinées : il est vrai que l'on s'aperçoit de l'incorrection de son style.



Jodelle préféroit les plaisirs de l'amour à ceux de la gloire. Trop orgueilleux, ou maladroit, il n'a point su faire sa cour ; & il mourut pauvre.



L'építaphe qu'on lui a consacré , prouve
l'état malheureux dans lequel il mourut.

Jodelle est mort de pauvreté :

La pauvreté a eu puissance

Sur la richesse de la France.

O Dieu ! quel trait de cruauté !

Le Ciel avoit mis en Jodelle

Un esprit tout autre qu'humain :

La France lui nia le pain ,

Tant elle fut mere cruelle.

PIERRE DANÈS, né à Paris l'an 1497,
mort en 1577.

Nicolas Pseume, Évêque de Verdun, se
plaignoit au Concile de Trente de certains abus
qui régnoient dans la Daterie & dans la Chan-
cellerie de la Cour de Rome, au sujet des
provisions des Bénéfices : comme l'assemblée
l'écoutoit attentivement, un Évêque Italien ne
pouvant retenir sa colere, dit en latin ces mots
équivoques : *Gallus cantat*. Danès qui étoit
Ambassadeur de France, se servant de la même
équivoque, répondit sur le champ : *Utinam ad
hujus Galli cantum Petrus resipisceret*. Pulli-
vicin, qui rapporte ce bon mot, avoue qu'il

servit comme d'aiguillon pour engager les Peres du Concile à travailler sérieusement à la réformation de la discipline ecclésiastique.



Danès ayant été élevé, par son favoir & par la place de Précepteur du Roi François second, à la dignité d'Évêque de Lavaur, fut député à Paris par le Clergé de sa province. On voulut lui assigner pour les frais de son voyage mille ou douze cents livres ; mais il les refusa, disant que le revenu de son Évêché lui suffisoit ; que c'étoit la moindre chose qu'il pût faire pour son Église & pour ses voisines, que d'entreprendre quelques voyages pour leur rendre service ; qu'elles souffroient assez par les malheurs du tems & par la vexation des Huguenots.



Il y a eu un autre Évêque du même nom. Celui-ci avoit été d'abord Président à la Chambre des Comptes de Paris & Intendant de Languedoc. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, & fut fait quelque tems après Évêque de Toulon. Ayant appris dans son diocèse la mort de son fils, qui étoit

fort riche, il se retira dans son cabinet pendant une demi-heure ; puis étant venu rejoindre la compagnie, il dit, d'un air tranquille : *Je viens de recevoir la nouvelle de la mort de mon fils ; les pauvres ont gagné leur procès, voulant faire entendre qu'il leur abandonnoit tous ses biens.*

GUILLAUME POSTEL, né à Baranton dans la basse Normandie l'an 1474, mort en 1581.

107

Postel perdit à huit ans son pere & sa mere, qui moururent de la peste. La misere le chassa de son village & de sa province : il se fit Maître d'École près de Pontoise ; & ayant gagné quelque argent, il prit la route de Paris, dans le dessein d'entrer dans un des Colléges de l'Université. Mais dans la premiere nuit de son arrivée dans cette capitale, on lui vola son argent & son habit : il se trouva réduit à une nudité, que l'entrée de l'hiver rendoit encore plus fâcheuse. Le froid qu'il endura lui causa une dysenterie qui le mit à deux doigts du tombeau, & le tint deux ans entiers dans l'Hôpital. Dès qu'il en fut forti, il quitta Paris ;

& la nécessité qui l'en chassoit, lui inspira le dessein d'aller glaner en Beauffe au tems de la moisson. Son industrie & sa diligence lui fournirent le moyen de recueillir, non-seulement de quoi se nourrir le reste de l'année, mais aussi de quoi acheter un habit & de quoi payer les frais du voyage de Paris, où il se rendit. Il s'y mit au service des Régens du Collège de Sainte-Barbe; & fit en peu de tems des progrès très-considérables dans les Sciences. François I^{er} l'envoya quelque tems après en Orient, d'où il rapporta plusieurs manuscrits précieux. Ce voyage lui mérita une chaire de Professeur au Collège Royal.



Postel croyoit avoir une raison naturelle fort supérieure à celle des autres hommes; & il espéroit par-là convertir toutes les Nations de la terre. Son dessein étoit de réduire tout l'univers au vrai usage de la raison. On croit que ce fut dans cette vue qu'en 1544 il entra dans la société des Jésuites. Il avoit eu, dit-on, le dessein d'établir un Ordre des Chevaliers de Christ, & il regardoit les Jésuites comme autant de Chevaliers de son nouvel Ordre. Ces

Peres s'étant apperçus de ses visions, le congédierent.

Après être sorti de chez les Jésuites, il écrivit un livre, intitulé *la Victoire des femmes*. Il enseignoit dans cet ouvrage que, comme les hommes avoient été rachetés par le sang de Jesus-Christ, il falloit aussi que les femmes le fussent par une certaine Religieuse appelée *la mere Jeanne*, qu'il avoit connue à Venise.

Postel soutenoit à ses amis qu'il étoit mort & ensuite ressuscité. Pour persuader ce miracle à ceux qui l'avoient vu autrefois avec un visage terni, des cheveux gris & une barbe toute blanche, il se fardoit secrètement le visage, & se peignoit la barbe & les cheveux; c'est pourquoi, dans la plupart de ses ouvrages, il s'appelloit *Postellus restitutus*.

Cet Auteur étoit regardé comme la merveille du monde. Les plus grands Seigneurs recherchoient son entretien, & lui faisoient, en quelque façon, la cour. Les plus doctes l'admiroient; & on disoit communément, en parlant de lui,

qu'il sortoit de sa bouche autant d'oracles que de paroles. On assure que quand il enseignoit à Paris dans le Collège des Lombards, il avoit une si grande foule d'Auditeurs, que la grande salle de ce Collège ne pouvoit les contenir; il les faisoit descendre à la cour, & leur parloit d'une fenêtre. On ne peut nier qu'il n'eût fait honneur aux Lettres, si à force de lire les Rabbins & de contempler les astres, il n'avoit pas troublé sa raison.



Charles IX prenoit plaisir à la conversation de Postel, qu'il appelloit son Philosophe. Ce Prince ayant reçu un jour des lettres du Roi d'Ormus, il les lui envoya pour les lui expliquer. Postel les ayant interprétées en présence de toute la Cour : *Je puis, Sire, dit-il au Roi, aller, sans truchement, depuis votre Royaume jusqu'à la Chine; les langues de tous les peuples me sont aussi connues que la vérité.*



Postel publia pendant sa vie, qui fut très-longue, une trentaine d'ouvrages plus singuliers les uns que les autres : le plus recherché a pour

titre *De ultimo Judicio*, in-16, sans nom de ville ni d'imprimeur, & sans date.

GUI DUFAUR, *Seigneur de PIBRAC*,
Poëte, né à Toulouse l'an 1528, mort à Paris
en 1584.



Monsieur de Pibrac croyoit qu'il y avoit bien peu d'hommes sages dans le monde, quand il disoit que tout le bon sens est dans les proverbes.



La Cour de France fut si contente de la maniere dont Pibrac s'étoit conduit au Concile de Trente, que Catherine de Médicis, Régente du Royaume, lui fit écrire en Languedoc de se rendre à la Cour, pour être revêtu de la dignité de Chancelier. Pibrac reçut cet ordre à Toulouse, d'où il partit sur le champ. Cependant, un jaloux de sa gloire dit à la Reine, qu'elle auroit un jour sujet de se repentir de l'élévation de ce Magistrat, qui étoit dans des principes opposés au gouvernement qu'elle avoit établi en France avec tant de soin & de peine. Médicis

faisant difficulté de croire ce qu'on lui disoit ,
on lui fit lire le cinquante-quatrième quatrain
de Pibrac.

Je hais ces mots de puissance absolue,
De plein pouvoir , de propre mouvement :
Aux saints décrets ils ont premièrement ,
Puis à nos loix , la puissance follue.

La Reine ayant fait attention à ces vers , il
ne fut plus parlé de Pibrac.

Lorsque le grand Condé se retira chez les
Espagnols , il amena avec lui le petit-fils de
Pibrac. Ce Prince lui demanda un jour quelque
quatrain de son grand-pere ; il répondit d'abord
qu'il n'en favoit point. Pressé par de nouveaux
ordres , il avoua qu'il en favoit un , mais qu'il
craignoit qu'il ne déplût. Le Prince voulant
absolument être obéi , Pibrac lui dit des vers
qui avoient été faits sur le champ , & qui signi-
fioient qu'il est plus avantageux d'obéir au
maître qu'on trouve en place , que de troubler
le repos de sa patrie , sous prétexte d'en cher-
cher un meilleur.

Épitaphe de Pibrac.

Pibrac, dont l'honneur & la gloire,
Éclatent par-tout l'univers;
Pour en conserver la mémoire,
N'a besoin de prose ni vers.

Anonyme.

PIERRE RONSARD, Poète, né dans le
Vendomois en 1524, mort en 1585.

Un Auteur d'une vie de Ronsard remarque que ce Poète naquit le jour que François I^{er} fut fait prisonnier à Pavie. Il est bien étonnant qu'un grave Historien tel que de Thou ait fait la même observation, & qu'il n'ait pas senti le ridicule d'ajouter que par la naissance de ce Poète, la France fut dédommagée d'une catastrophe qui faillit causer le renversement de la Monarchie.

Ronsard mérita le premier prix des Jeux Floreaux, qui est une églentine; comme cette fleur est en argent, & que la récompense parut au-dessous du mérite de l'ouvrage & de la réputation du Poète, la Ville de Toulouse fit

faire une Minerve d'argent massif & d'un prix considérable, qu'elle lui envoya. On accompagna ce beau présent d'un décret, par lequel Ronfard fut déclaré par excellence le *Poëte François*.

Ronfard, dit un Historien, chanta la gloire de Mademoiselle de Surgères, qui étoit une des Filles-d'honneur de la Reine; & pria Duperron de faire une préface au commencement de ses poésies galantes, dans laquelle il le conjuroit de dire qu'il avoit aimé cette fille honnêtement. Duperron lui répondit qu'au lieu de préface, il n'y avoit qu'à mettre le portrait de la Demoiselle au commencement du Livre.

Jamais personne n'a tant promis que la Reine Catherine de Médicis, aussi Ronfard lui dédia-t-il l'Hymne de la Promesse.

Ronfard, lassé de la Cour se fit Prêtre, & accepta la Cure d'Évailles, dans le Vendomois; il y prit les armés contre les Huguenots. Il s'en excusa depuis en disant agréablement que, n'ayant pu défendre ses paroissiens avec la clef de Saint Pierre, que les Calvinistes ne craignoient

ni respectoient , il avoit pris l'épée de Saint Paul , & se mettant à la tête de la noblesse voisine , avoit garanti du pillage son Eglise & sa Paroisse.

Lorsque Ronsard mourut , on lui fit un Service très-solemnel , auquel une partie du Parlement & plusieurs Seigneurs assisterent. Le Roi y envoya sa musique. Duperron , qui fut depuis Cardinal , prononça son Oraison funebre. Cette pompe fut honorée d'un concours si grand , que le Cardinal de Bourbon & plusieurs autres Princes & Seigneurs furent obligés de s'en retourner n'ayant pu fendre la presse.

Chatelard , Gentilhomme François , décapité en Écosse pour avoir aimé la Reine & avoir attenté à l'honneur de cette Princesse , n'eut point d'autre viatique ni d'autre préparation à la mort que la lecture d'un Poëme de Ronsard ; voici ce qu'en dit Brantôme : « Le jour » venu , ayant été mené sur l'échaffaud , avant » mourir , prit en ses mains les Hymnes de » M. Ronsard , & pour son éternelle consolation , se mit à lire tout entièrement l'Hymne
de

” de la mort, qui est très-bien fait, & propre
” pour ne point abhorrer la mort, ne s’aidant
” autrement d’autre livre spirituel, ni de
” Ministre, ni de Confesseur ”.

On lit dans la vie de Malherbe, écrite par Racan, qu’il avoit effacé plus de la moitié de son *Ronsard*, & qu’il en cotoit à la marge les raisons. Un jour, ajoute-t-on, Racan, Colombi, & quelques autres de ses amis, le feuillettoient sur sa table; & Racan lui demanda s’il approuvoit ce qu’il n’avoit point effacé: pas plus que le reste, répondit-il. Cela donna occasion à la compagnie de lui dire, que si l’on trouvoit ce livre après sa mort, on croiroit qu’il auroit pris pour bon ce qu’il n’auroit point effacé; sur quoi il répondit que cela étoit vrai, & il effaça le reste aussi-tôt.

Lorsque Malherbe lisoit ses vers à ses amis, & qu’il y rencontroit quelque chose de dur ou d’impropre, il s’arrêtoit tout court, & disoit: ici je *ronsardisois*.

Marie Stuart, Reine d’Écosse, aussi sensible

Tome I.

D

au mérite de Ronfard que les Touloufains, lui donna un buffet fort riche, où il y avoit un vase en forme de rosier, représentant le mont Parnasse, au haut duquel étoit un Pégase, avec cette inscription :

A Ronfard, l'Apollon de la source des Muses.



Ronfard, par son commerce avec l'antiquité, a importé dans sa patrie bien des richesses étrangères ; mais ce sont des ornemens trop souvent mal employés : c'est une riche matière qui perd de son poids par le travail ; en un mot, si l'on nous permet cette comparaison, ses acquisitions ressemblent souvent à ces habits riches, mais mal faits, qui donnent tout à la fois à ceux qui les portent un air de gaucherie & d'opulence.



Le jour de la naissance de Ronfard faillit être le jour de sa mort. Voici comment le pays rapporte cette anecdote : « Une Demoiselle qui le portoit du château de la Poissonniere, où il étoit né, à l'Église de la Paroisse, où il devoit être baptisé, le laissa tomber imprudemment ;

mais par bonheur ce fut dans un pré & sur des fleurs ; & tout le mal qu'il eut , ce fut de recevoir sur sa tête l'eau-rose qu'on portoit , selon la coutume , pour le baptême ; car la personne qui tenoit l'aiguïere , la renversa sur l'enfant en voulant le ramasser ».

De Thou , le fameux de Thou , appelle Ronfard *un génie sublime* , l'égale aux plus grands Poètes de l'antiquité , & le met au-dessus de plusieurs d'entre eux. Les deux Scaliger , Étienne Pasquier , Muret , Pithou , le Cardinal du Perron , le placent à côté d'Homere & de Virgile. Le sort de Ronfard prouve que la postérité ne juge pas du mérite d'un Auteur , par les éloges de ses contemporains les plus éclairés.



MARC-ANTOINE MURET, *Professeur au Collège du Cardinal le Moine, à Paris, né à Muret, près de Limoges, en 1526, mort à Rome en 1585.*



Muret, qui avoit l'esprit vif, favoit, quand ses Écoliers faisoient du bruit & l'interrompoient, les punir aussi-tôt par quelque mot piquant qui les tenoit ensuite dans le respect. Un jour, pendant qu'un d'entre eux parloit, une cloche vint à sonner : vraiment, dit Muret, sans s'émouvoir, j'aurois été bien surpris si dans ce tas de bêtes, il ne s'étoit trouvé un bélier avec sa cloche pour conduire le troupeau.



Lorsque Muret étoit Professeur à Paris, les lieux où il enseignoit étoient remplis d'une si grande foule de monde, qu'il ne restoit point de place où il pût passer, de sorte qu'il étoit élevé sur les épaules de ses Auditeurs, & porté ainsi jusqu'à sa chaire.



Muret fut accusé à Toulouse d'un crime hon-

teux. Un Conseiller au Parlement alla le voir, pour lui donner avis des poursuites qu'on faisoit contre lui, & ne l'ayant pas trouvé, il écrivit ce vers :

Heu fuge crudeles terras, fuge littus avarum!

Muret, averti par-là du péril qu'il couroit, sortit du Royaume & prit le chemin d'Italie, où il tomba malade dans une Hôtellerie. Comme il étoit mal vêtu & qu'il avoit mauvaise mine, les Médecins qui le traitoient, le prenant pour un malheureux, dirent entre eux, qu'il falloit faire l'essai, sur ce corps vil, d'un remede qu'ils n'avoient pas encore éprouvé : *faciamus experimentum in corpore vili*. Muret effrayé de la sentence, prit aussi-tôt le parti de se soustraire à l'expérience de ces Messieurs, & leur dit avec indignation : *vilem animam appellatis pro qua Christus mortuus est?* puis il prit la fuite ; recette pour lui plus heureuse que tous les remedes.

Muret fit de très-beaux vers latins, qu'il montra à Joseph Scaliger, comme étant de

Trabens, ancien Poëte. Scaliger le crut, & en parla comme d'une belle découverte : mais ayant su depuis que Muret l'avoit trompé, il eut honte de s'être laissé abuser ; & fit cette épigramme, qui rappelloit le supplice que Muret avoit évité par la fuite.

*Qui regida flammis vitaverunt ante Tolosa,
Muretus, fumos vendidit ille mihi.*

Le même Scaliger avoit dit auparavant, en parlant de Muret, une chose qui paroît incroyable : « Ce savant homme, considérant avec attention le coup-d'œil d'une personne qui lisoit une lettre, conjecturoit que telle ou telle chose y étoit contenue, & ne se trompoit point ».

JEAN DORAT, *Professeur Royal en langue Grecque, à Paris, né dans le Limosin en 1507, mort à Paris en 1588.*

Dorat s'acquit tant de réputation par ses vers, qu'il mérita le nom de Pindare François. Charles IX créa pour lui la place de *Poëta regius*. Cependant il ne lui donnoit qu'une

penfion fort médiocre. Brantôme nous apprend à ce fujet que ce Prince aimoit fort les vers, & récompénfoit ceux qui lui en préfentoient, non pas tout-à-coup, mais peu-à-peu, afin qu'ils fuflent contraints de continuer à bien faire, difant que les Poètes reffembloient aux chevaux, qu'il faut nourrir, mais non pas faouler & engraiſſer; car après ils ne valent plus rien.

Dorat, qui s'étoit acquis une grande gloire par ſes vers latins, la perdit en partie, parce qu'il continua à verſifier juſques dans un âge avancé. On parle, dit à cette occaſion un grand Écrivain, de certains Monarques, qui donnerent ordre à quelqu'un de leurs Domeltiques de leur venir dire chaque jour : *Souvenez-vous d'une telle affaire.* S'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes, il faudroit que les Poètes ſur le retour chargeaſſent quelque perſonnes de leur dire tous les matins : *Souvenez-vous de l'âge que vous avez.* Horace ſe félicite d'avoir eu un pareil donneur d'avis.

Dorat épouſa, dans un âge fort avancé, une jeune perſonne de dix-neuf ans. Comme ſes

amis lui reprochoient un amour qui paroïssoit hors de saison, il répondit que cela lui devoit être permis par *licence poétique*. Mais, lui répliquèrent-ils, si vous vouliez passer à un second mariage, pourquoi ne pas épouser une femme d'un âge plus mûr & plus convenable au vôtre? *C'est*, dit-il, *que j'ai mieux aimé qu'une épée nette & bien polie me perçât le cœur, qu'un fer rouillé.*

Dorat ayant fait part de son mariage à un de ses amis, la veille de ses noces; & cet ami lui témoignant de l'étonnement de cette nouvelle, à cause de son grand âge & de la jeunesse de la fille, il se contenta de lui répondre par ce bon mot de Cicéron: *Elle sera demain femme.*

Scaliger dit que Dorat composa plus de cinquante mille vers grecs ou latins: il est plus facile de le croire que de les lire. Le Poëte de nos jours, qui porte le même nom, s'honoroit d'être un de ses descendans. L'un & l'autre étoient nés riches, & sont mort pauvres pour avoir été trop généreux.

JACQUES CUJAS, *Professeur en Droit, né à Toulouse l'an 1520, mort à Bourges en 1590.*

X On remarque de Cujas deux choses assez singulieres : la premiere, qu'il étudioit étendu tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant ses livres autour de lui : la seconde, que sa sueur avoit une odeur agréable, ce qu'il disoit quelquefois à ses amis lui être commun avec Alexandre le Grand.

Cujas professoit extérieurement la Religion Catholique ; pour ce qui est de ses sentimens intérieurs, il ne vouloit jamais s'expliquer là dessus ; lorsqu'on lui demandoit ce qu'il pensoit des matieres de Religion qui s'agitoient alors, il répondoit toujours : *Nihil hoc ad edictum Prætoris.*

Les Toulousains, fâchés d'avoir refusé une Chaire de Droit à Cujas leur compatriote, lui écrivirent pour le rappeler quand ils virent la grande réputation qu'il s'étoit faite ; il répondit

fièrement : *Frustra absentem requiritis, quam præsentem neglexistis.*

Cujas avoit une fille assez jolie, fort coquette, & qui ne haïssoit pas les hommes. Les Écoliers quittoient volontiers les leçons du pere pour se rendre auprès de la fille : ils appelloient cela *commenter les œuvres de Cujas*. Cela donna occasion à l'épigramme suivante :

*Viderat immensos Cujaci nata labores
Æternum patri commeruisse decus :
Ingenio haud poterat tam magnum æquare parentem
Filia ; quod potuit corpore fecit opus.*

Cujas ordonna, par son testament, que ses livres fussent vendus en détail : il craignoit que s'ils tomboient entre les mains d'un seul, il ne ramassât tout ce qui étoit écrit sur les marges, & que des remarques qu'il y trouveroit il ne fit des livres.

On a dit de Cujas, regardé, avec raison, comme l'oracle de la Jurisprudence Romaine, qu'il ressembloit au soleil, qu'on admiroit même dans ses éclipses.

Nous lisons dans les recherches de Pasquier, que Cujas est si révééré en Allemagne, qu'ordinairement lorsque les Professeurs parlent de lui en chaire, ils mettent la main au bonnet pour marquer le respect qu'ils portent à la mémoire de ce grand homme.

Épitaphe de Cujas.

Le grand livre des Loix, jadis n'étoit qu'un corps;
 Mais Cujas en vivant mit une ame en ce livre.
 Puis voyant que la France, en ses cruels discords,
 Ne faisoit cas des Loix, il se fâcha de vivre.

Par M. de la Place.

MICHEL DE MONTAGNE, né dans le
 château de Montagne près de Bordeaux,
 l'an 1533, mort en 1592.

La première langue qu'on fit apprendre à Montagne, dès qu'il fut en état de parler, fut la latine. Son pere mit auprès de lui, dès son berceau, un Allemand qui y étoit très-habile, & qui ignoroit absolument le françois, avec deux autres personnes savantes pour le soulager. D'ailleurs, on ne laissoit approcher de lui

personne qui ne parlât le latin : ainsi il fut jusqu'à l'âge de six ans sans favoir un mot de français.

On avoit fait entendre au pere de Montagne que c'étoit gêter le cerveau , & par conséquent le jugement des enfans , que de les éveiller le matin en sursaut. Pour éviter ce danger , il faisoit éveiller son fils par le son de quelque instrument agréable.

Montagne insiste dans tout son ouvrage sur la douceur que les peres doivent avoir pour leurs enfans. Il conte à ce propos, qu'un homme de condition de ses amis, ayant perdu à l'armée son fils unique , qui étoit de grande espérance , lui disoit : « Mon plus grand chagrin est d'avoir élevé ce fils avec une si grande sévérité , qu'elle lui a toujours voilé , pour ainsi dire , la tendresse que j'avois pour lui ; & je me reproche sans cesse de ne lui avoir jamais montré à découvert la force de l'amour paternel : mon désespoir est d'autant mieux fondé , que je suis sûr qu'il est mort dans l'idée que je ne l'aimois que foiblement ».

Montagne avoit des bizarreries qui l'empêcherent de réussir dans sa Mairie de Bordeaux; sur quoi Balzac rapporte un mot de M. de la Thibaudiere, qui dit à M. de Méré, admirateur de Montagne au préjudice de Ciceron : « Vous avez beau estimer votre Montagne plus que notre Ciceron, je ne saurois m'imaginer qu'un homme qui a su gouverner toute la terre, ne valût pas pour le moins autant qu'un homme qui ne fut pas gouverner Bordeaux ».

Charron a imité Montagne le plus qu'il a pû. Cette imitation lia entre eux une amitié si étroite, que Montagne, pour lui marquer l'affection qu'il lui portoit, lui permit, par son testament, de porter les armes pleines de sa famille, parce qu'il ne laissoit aucun enfant mâle.

Montagne a inféré dans ses *Essais* quelques pensées des anciens, & particulièrement de Seneque & de Plutarque, sans les nommer; afin, disoit-il, que ses critiques vinsent à s'échauder en donnant des nazardes à Seneque & à Plutarque sur son nez.

On a dit de Montagne, qu'il connoissoit bien les petitesse des hommes, mais qu'il en ignoroit les grandeurs.



Les écarts de Montagne ont fait dire à un bel esprit, que quoique Montagne ne manque point de s'égarer dès l'entrée de chaque Chapitre, il est un des Écrivains du monde qui, sachant le moins ce qu'il va dire, fait le mieux ce qu'il dit.



Montagne dit des Littérateurs qui veulent être universels : « Un peu de tout, rien de tout à la françoise.



Montagne, en son livre de dépense mettoit : *Item*, pour mon humeur paresseuse, mille livres.



Balzac disoit de Montagne : C'est un guide qui égare, mais qui nous mene dans des pays plus agréables qu'il n'avoit promis.



Montagne dit dans un endroit, qu'il hait les savans qui ne peuvent rien faire sans livres ; & ailleurs, que la Science est un sceptre en

de certaines mains, & en d'autres une marotte.

Le Cardinal du Perron appelloit les Essais de Montagne *le Bréviaire des honnêtes gens*. M. Huet, Evêque d'Avranche, étoit plus judicieux, en le regardant comme *le Bréviaire des honnêtes paresseux & des ignorans qui veulent s'enfariner de quelque teinture des Lettres*.

Le même Evêque appelloit les Essais de Montagne un *Montaniaux* ; c'est-à-dire, un recueil de pensées, de bons mots & de remarques de Montagne, sans liaison & sans ordre.

Montagne, Philosophe aussi singulier qu'estimable, a la bonne foi de nous dire, en parlant de lui-même : « Je suis tantôt sage, tantôt » libertain ; tantôt vrai, tantôt menteur, chaste, » impudique ; puis libéral, prodigue & avare ; » & tout cela, selon que je me vire ». Quel autre, excepté J. J. Rousseau, eut le courage d'en dire autant ?

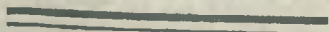
On a dit de Montagne, en le comparant aux autres Philosophes :

Plus ingénu, moins orgueilleux,
 Montagne, sans art, sans système,
 Cherchant l'homme dans l'homme même,
 Le connoît & le peint bien mieux.



Épitaphe de Michel Montagne.

Ci gît, qu'à bon titre on renomme:
 D'après lui-même, il peignit l'homme
Par M. de la Place.



JACQUES AMYOT, *Évêque d'Auxerre & Grand Aumônier de France, naquit à Melun l'an 1513, & mourut en 1593.*



Amyot dût sa fortune à son mérite. Il étoit fils d'un Corroyeur. Menacé du fouet par son pere, il sortit de la maison paternelle. Errant & vagabond, il tomba malade dans la Beauſſe, & demeura étendu au milieu du chemin : un cavalier qui passoit par-là, le mit en croupe sur son cheval, & l'emmena à Orléans, où il le fit recevoir à l'Hôpital. Dès qu'il fut guéri,
 on

on le renvoya, & on lui donna seize sols pour se conduire. Avec ce petit secours, il vint à Paris, où il fut obligé de demander l'aumône pour subsister, jusqu'à ce qu'une Dame le prit chez elle pour conduire ses enfans au Collège.

Amyot fut dans la suite chargé de l'éducation des enfans de France. On dit qu'un jour, au souper du Roi Charles IX, la conversation étant tombée sur Charles Quint, on loua cet Empereur d'avoir fait son Précepteur Pape. On exagéra cette action d'une manière qui fit impression sur l'esprit du Roi; jusques-là qu'il dit en regardant Amyot, que si l'occasion se présentoit, il en feroit bien autant pour le sien. Quelque tems après, la charge de Grand Aumônier de France ayant vaqué, le Roi la lui donna, quelque chose qu'il pût dire pour se défendre de l'accepter. Mais cette nouvelle ayant été portée à la Reine, qui avoit destiné cette charge à un autre, elle fit appeller Amyot dans son cabinet, où elle le reçut d'abord avec ces effroyables paroles: « J'ai fait bouquer, lui dit-elle, les Guises & les Châtillons; les Connétables & les Chanceliers, les Rois de

Navarre & les Princes de Condé ; & je vous ai en tête , petit prestolet ! » Amyot eut beau protester qu'il avoit refusé cette place , la Reine lui fit entendre que s'il l'acceptoit , il ne vivroit pas vingt-quatre heures. C'étoit le style de ce tems-là. Les paroles de cette Princesse étoient des arrêts , & le Roi étoit entier dans ses sentimens jusqu'à l'opiniâtreté. Entre ces deux extrémités , Amyot , pour se dérober également à la colere de la mere & aux libéralités du fils , prit le parti de se cacher ; cependant il ne paroissoit point à la table du Roi , lorsqu'au quatrieme jour ce Prince ordonna qu'on le cherchât ; mais ce fut en vain. Alors Charles IX se doutant de ce que ce pouvoit être , entra dans une telle fureur , que la Reine qui le craignoit , fit dire à Amyot qu'elle le laisseroit en repos. Ce fait , qui est rapporté de cette maniere par l'Abbé de Saint-Réal , est contredit par d'autres.

Amyot montra d'abord du désintéressement , & à la longue il parut avide. Un jour qu'il demandoit à Charles IX un Bénéfice considérable , ce Prince lui dit : Hé quoi , mon maître ,

vous disiez que si vous aviez mille écus de rente vous feriez content; je crois que vous les avez & plus : *Sire*, répondit-il, *l'appétit vient en mangeant.*



Amyot légua par son testament douze cents écus à l'Hôpital d'Orléans, en reconnaissance de la charité qu'il y avoit éprouvée.

NICOT, mort à Paris en 1600.



Nicot, fils d'un Notaire de Nîmes, est connu par un Dictionnaire intitulé, *Trésor de la Langue Françoisse, tant ancienne que moderne*; il se produisit de bonne heure à la Cour, où son mérite lui procura les bonnes grâces des Rois Henri II & François II. On l'envoya en qualité d'Ambassadeur en Portugal, d'où il rapporta en France la plante qui, de son nom, fut d'abord appelée *Nicotiane*; elle fut présentée à Catherine de Médicis : de là le nom d'*herbe à la Reine* qu'on lui donna ensuite. Elle est aujourd'hui généralement connue sous le nom de *tabac*.

Épitaphe de Nicot.

Ci gît à qui l'on doit la plante
 D'où naît cette poudre attrayante,
 Qui, par des moyens combinés,
 Quoique d'odeur peu séduisante,
 Rapporte à nos Rois étonnés
 Trois fois dix millions de rente.

Par M. de la Place.

JEAN PASSERAT, *Professeur d'Éloquence*
au Collège Royal à Paris, né à Troyes en
Champagne en 1534, mort à Paris en 1602.



Dominé par la passion de l'étude, Passerat
 lui consacroit les jours & les nuits. Il se rendit
 si habile dans l'art d'expliquer les Auteurs Grecs
 & latins, qu'on accouroit de toutes parts pour
 l'entendre. Son zele pour le progrès des Let-
 tres, ne contribua pas peu à en répandre le
 goût parmi ses contemporains. Il appelloit les
 ignorans des *moitiés d'hommes, semi-homines.*



Passerat étoit à Épernay lorsque le Prince
 de Condé s'avançoit avec son armée pour assiéger

cette ville. Les habitans connoissant le mérite de Passerat, eurent assez de confiance en lui pour le députer vers le Prince; & le Prince fit grace à la ville d'Épernay en faveur de Passerat.

Passerat n'avoit qu'un talent médiocre pour la poésie. Ses vers françois fourmillent de latinismes, & n'ont de mérite que celui de la naïveté; ils sont néanmoins purement écrits, eu égard au siècle où il vivoit. Le couplet que voici donnera une idée de son talent en ce genre & de sa morale.

Laissons, laissons regrets & pleurs

A la vieillesse :

Jeunes, il faut ceuillir les fleurs

De la tendresse.

En ce tant joli mois de Mai,

Ores que le Ciel est plus gai,

Aimons, mignonne;

Ne combattons point le desir :

En ce monde n'a de plaisir

Qui ne s'en donne.

Il composa lui-même son épitaphe, qui finit par ces vers :

Il faut que maintenant en la fosse je tombe,
 Moi qui toujours aimai la paix & le repos ;
 Afin que rien ne pese à ma cendre & mes os,
 Amis, de mauvais vers, ne chargez pas ma tombe.

ARNAUD D'OSSAT, *Évêque de Bayeux & Cardinal, né dans le Diocèse d'Auch en 1536, mort à Rome en 1604, où il étoit Ambassadeur.*

Né de parens pauvres & obscurs, d'Ossat ne dut son élévation qu'à son mérite. Il débuta par le métier de Précepteur, & fut assez heureux pour que les parens de son élève sentissent toute la noblesse de cet emploi, si avili de nos jours. Il accompagna à Paris le jeune Seigneur qu'il instruisoit, & s'en fit un ami. Ses talens lui procurerent d'autres protecteurs, & il obtint par leur crédit une Charge de Conseiller au Présidial de Melun. Ce fut alors qu'il commença à jeter les fondemens de la brillante fortune à laquelle il s'éleva. Paul de Foix, Archevêque de Toulouse, nommé par Henri III à

L'ambassade de Rome, l'emmena avec lui en qualité de Secrétaire d'ambassade; & après la mort de ce Prélat, arrivée en 1584, il fut lui-même chargé des affaires de France auprès du souverain Pontife.

La connoissance que d'Ossat avoit des hommes en général & du caractère de chaque nation en particulier, jointe à l'étude qu'il avoit fait des intérêts des différentes Puissances de l'Europe, dit l'Auteur des *Trois siècles*, le rendit un des plus habiles politiques de son tems.

Henri IV, instruit de son mérite & de son intégrité, lui fit offrir une place de Secrétaire d'Etat; mais il la refusa avec autant de modestie que de sincérité. C'est à ses soins que ce Prince dut sa réconciliation avec le Saint-Siège. *Henri IV* l'en récompensa par l'Evêché de Rennes, & ensuite par celui de Bayeux, auquel il le nomma en 1601.

Le Cardinal d'Ossat disoit un jour au Roi, dans un de ses voyages en France: *Sire, gagnez*
E iv

bien des batailles en-deçà ; & nous vous obtiendrons des absolutions en-delà.

Quoique le Cardinal d'Osât fût un très-habile homme , & qu'il écrivît aussi bien que le meilleur homme de Lettres de son tems, il ne fit imprimer durant sa vie qu'un petit ouvrage en faveur de Ramus, dont il avoit été le disciple. Ses *Lettres*, qu'on a long-tems regardées comme le Bréviaire des Ambassadeurs, n'ont été imprimées qu'après sa mort. On y voit un homme sage, profond, mesuré, qui fut allier dans un degré éminent la politique avec la probité, les grands talens avec la modestie ; & ce qui n'est pas moins rare, les grands emplois avec le désintéressement.

M. de Villeroi, Secrétaire d'État sous Henri IV, appelloit le Cardinal d'Osât, son Cardinal & son homme. *Il fait plus*, disoit-il, *avec de la raison, que les autres Ambassadeurs avec de l'argent.*

Quand le Cardinal d'Osât mourut, on fit

pour lui plusieurs épitaphes , dont voici la plus courte :

Ci gît le Cardinal d'Osar ;
Il fut savant , modeste & grand homme d'État.

PHILIPPE DESPORTES , *Abbé de Tyron* ,
né à Chartres l'an 1546 , mort en 1606.

Un Poète fit un livre intitulé *la rencontre des Muses* , dans lequel il prétendoit faire voir que Desportes avoit pris des Italiens ce qu'il y avoit de bon dans ses poésies. Desportes prit ce reproche en galant homme ; & ayant vu cet ouvrage , il dit : « En vérité , si j'eusse su que l'Auteur de ce Livre eût eu dessein d'écrire contre moi , je lui aurois donné de quoi grossir son ouvrage ; car j'ai pris des Italiens beaucoup plus de choses qu'il ne pense ».

Le plaisir que Desportes trouvoit dans son travail poétique , lui causoit quelquefois des distractions : il ne prenoit pas même souvent la peine de s'habiller décemment. Étant un jour

allé faire sa cour avec un habit mal-propre, Henri III lui demanda combien il lui donnoit de pension; Desportes lui ayant dit quelle somme il recevoit tous les ans de sa libéralité, ce généreux Monarque lui répliqua : J'augmente votre pension, afin que vous ne vous présentiez pas devant moi si mal vêtu.



La tendresse & la facilité des vers de Desportes, le firent comparer à Tibulle. Il a célébré trois de ses maîtresses, Diane, Hypolite & Cléonice. Il avoit pour cette dernière un amour si grand, qu'en lui envoyant les Œuvres de Pétrarque, il lui mandoit que sa beauté surpassoit celle de Laure, & que si Laure avoit quelque avantage sur elle, c'est que Pétrarque son amant écrivoit mieux que lui; mais, ajoutoit-il, si je n'égale point ce Poëte en talens, je le surpasse en amour :

Quand sa Laure mourut, il demeura vivant :
Si ma Laure mouroit, je mourrois avec elle.



Desportes apprit, dit-on, des Italiens, à répandre dans ses vers un noble enjouement ;

ainsi qu'on peut en juger par ce sonnet, adressé à une Dame :

Je vous entends fort bien; ces propos gracieux,
Ces regards dérobés, cet aimable sourire,
Sans me les déchiffrer, je fais qu'ils veulent dire,
C'est qu'à mes ducats, vous faites les doux yeux.

Quand je compte mes ans, Tiron n'est pas plus vieux;
Je vois déjà pour moi s'ouvrir le sombre empire;
Toutefois votre cœur de mon ame soupire,
Vous en faites la triste, & vous plaignez des Cieux.

Le peintre étoit un sot, dont l'amoureux caprice
Nous peignit Cupidon, un enfant sans malice,
Garni d'arcs & de traits, mais nul d'acoustremens.
Il falloit pour carquois une bourse lui pendre,
L'habiller de clinquant, & lui faire répandre
Rubis à pleines mains, perles & diamans.

L'Amiral de Joyeuse donna à Desportes,
pour un sonnet, l'Abbaye de Tyron, qui rap-
portoit alors trente mille livres; ce qui doit
faire penser que ce Poète vécut au siècle d'or
de la poésie. Balzac disoit, « que ses vers lui
» avoient acquis un loisir de dix mille écus de
» rente, ce qu'on peut regarder comme un
» écueil contre lequel dix mille Poètes se sont
» brisés ».

La Muse de Desportes a une naïveté & une simplicité également aimables. On en pourra juger par les vers suivans :

O sommeil ! doux repos des travaux ordinaires,
 Charmant par ta douceur les pensers ennemis !
 Charme ces yeux d'Argus qui me sont si contraires,
 Et retardent mon bien faute d'être endormis.

Je voudrois être Roi, pour faire une Ordonnance
 Que chacun dût, la nuit, au logis se tenir :
 Les amoureux, sans plus, en auroient la licence.
 Si quelque autre sortoit, je le ferois punir.



» Ce seroit s'exprimer foiblement, selon
 » M. l'Abbé Sabatier de Castres, que de dire
 » que les poésies de Desportes méritent encore
 » quelque estime : un lecteur attentif y trou-
 » vera plusieurs traits à admirer. Il est le pre-
 » mier de nos Poëtes qui ait su répandre
 » de l'agrément & de la délicatesse dans les
 » pieces érotiques ou de galanterie. On fait
 » encore par cœur plusieurs couplets de ses
 » chansons. Une chose qui contribue à aug-
 » menter la gloire de Desportes, est l'usage
 » qu'il fit de la fortune que son mérite lui avoit
 » procurée. Son caractère aimable, facile,

„ doux , bienfaifant , généreux , le porta tou-
 „ jours à répandre fes bienfaits fur les jeunes
 „ Littérateurs moins heureux que lui , afin de
 „ les encourager ; & la noblèſſe de fes senti-
 „ mens ne lui permit jamais de s'en vanter „ .



Épitaphe de Desportes.

Ci gît , pour qui , fans hyperbole ,
 L'hypocrene fut un pactole .



JOSEPH-JUSTE SCALIGER , né à Agen
 l'an 1549 , mort à Leide en 1609 .



Joseph Scaliger étant appelé par les Hol-
 landois pour être Professeur chez eux , alla
 prendre congé du Roi Henri IV , auquel il ex-
 posa en peu de mots le sujet de son voyage .
 Tout le monde s'attendoit à quelque chose
 d'important de la part du Roi ; mais on fut
 bien surpris , lorsqu'après lui avoir dit : *Eh !
 bien , Monsieur de l'Escale , les Hollandois
 vous veulent avoir & vous font une grosse pen-
 sion ; j'en suis bien aise .* Ce Prince changeant

tout-à-coup de conversation , se contenta de lui demander : *Est-il vrai que vous avez été de Paris à Dijon sans aller à selle.*

Gui Patin dit : Quand je lis la plupart des ouvrages de Scaliger , je ne les entends point ; je baïsse humblement la tête en me souvenant de ce qu'a dit Martial : *Non omnibus datum est habere nasum.*

Joseph Scaliger a avancé qu'un grand Esprit ne pouvoit pas être un grand Mathématicien , pour se venger du Jésuite Clavius , qu'on lui avoit préféré pour la réformation du Calendrier.

Casaubon trembloit en écrivant , lorsqu'il faisoit attention que ce qu'il écrivoit seroit vu de Joseph Scaliger.

Scaliger a passé une partie considérable de sa vie à éclaircir les anciens Auteurs. Bayle fait à ce propos une réflexion fort juste. « Je » ne fais , dit-il , si on ne pouvoit pas dire que » Scaliger avoit trop d'esprit & trop de science

» pour faire un bon Commentaire ; car à force
» d'avoir de l'esprit , il trouvoit dans les Au-
» teurs qu'il commentoit plus de finesse & de
» génie qu'ils n'en avoient effectivement ; & sa
» profonde littérature étoit cause qu'il voyoit
» mille rapports entre les pensées d'un Auteur
» & quelque point rare de l'antiquité , de sorte
» qu'il s'imaginait que son Auteur avoit fait
» quelque allusion à ce point d'antiquité , & sur
» ce pied là il corrigeoit un passage ».

Colomiès rapporte que Gui Patin l'avoit assuré que le pere Petau , au lit de la mort , avoit dit que s'il eût vu , avant que d'écrire contre Scaliger , *ses divines Épîtres* , ce sont ses termes , il ne l'auroit jamais attaqué.

Juste Lipsé affuroit qu'il auroit mieux aimé jouir de l'entretien de Scaliger , que de voir le triomphe d'un Consul Romain.

Chaque peuple donne au Latin la prononciation de sa langue naturelle : c'est ce qui fit dire plaisamment par Scaliger à un Gentilhomme

Ecoffois, qui lui faisoit un discours Latin dans la prononciation de son pays : Monsieur, vous me pardonnerez si je ne vous répons pas, je n'entends pas l'Ecoffois.

Scaliger étoit regardé comme le plus savant homme de l'Europe par beaucoup de Savans, & en particulier par Chevrau, qui fit ce distique :

*Nec tibi sacra parem, Scalare, priora tulerunt ;
Nec tibi sacra parem, posteriora ferent.*

Son cœur ne répondoit pas à son esprit ; il parloit avec mépris de tout ce qui a mérité le plus d'estime. Il traitoit Origène de rêveur ; Saint Justin, de simple ; Saint Jérôme, d'ignorant ; Ruffin, de vilain maraud ; Saint Jean Chrisostôme, d'orgueilleux vilain ; Saint Basile, de superbe ; Saint Epiphane, de pauvre esprit ; Saint Thomas, de pédant, &c. Il dit que Jacques Capet est un fou & un ridicule ; Saville, un sot orgueilleux ; Clavius, une bête ; Corneille Bertrand, un opiniâtre ; Maldona, un plagiaire de Calvin & de Bèze ; Albomarute, un misérable esprit ; Silbrandus-Lubertus, un rustique ;

rustique; Curion, un méchant pédant; Mercurialis, une grosse bête; Mérula, un pauvre esprit; Water, un pauvre homme. Il traite Villalpandus d'esprit misérable; le Cardinal du Perron, d'ambitieux & de bavard; Ericius-Putanus & Wouwer, de grands conteurs de sornettes; Rabertel & Meursius, de pédans; Suellius le pere, d'âne; Otman, de plagiaire; Lindenbruch, de fat; Christmannus, d'ignorant; Victorius, d'esprit commun & de peu de jugement; les Luthériens, de barbares; & généralement tous les Jésuites, d'ânes.

Les ouvrages de cet Ecrivain, si grossièrement injurieux, ne valent pas, à beaucoup près, ceux de Jules-César Scaliger son pere, à qui l'on doit un excellent traité sur la poésie.

MATHURIN REGNIER, né à Chartres l'an 1573, mort à Rouen en 1613.

Il étoit neveu de l'Abbé Desportes, & naquit comme lui avec un talent décidé pour la poésie, avec cette différence que son oncle ne chanta

que le plaisir, & que le neveu marqua dès sa première jeunesse son inclination à la satire. Les vers qu'il faisoit contre divers particuliers, obligèrent son pere à l'en châtier plus d'une fois.



Regnier obtint, par dévolut, un Canoniat de la Cathédrale de Chartres, après avoir prouvé que le résignataire de ce Bénéfice, pour avoir le tems de faire admettre sa résignation à Rome, avoit caché, pendant plus de quinze jours, la mort du dernier titulaire, dans le lit duquel on avoit mis une buche, qui fut depuis portée en terre à la place du corps qu'on avoit fait enterrer secrètement.



Regnier s'est bien caractérisé dans son épitaphe, qu'il composa huit ou dix ans avant sa mort.

J'ai vécu sans nul pensément,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle;
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort daigna songer à moi,
Qui ne songeai jamais à elle.



Boileau, après avoir donné aux talens de

Regnier les éloges qu'il mérite , à eu raison
d'ajouter :

Heureux ! si ses discours , craints du chaste Lecteur,
Ne se sentoient des lieux que fréquentoit l'Auteur ;
Et si du son hardi de ses rimes cyniques ,
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques.

Voici un couplet de Regnier :

Un regret pensif & confus
D'avoir été , & de n'être plus ,
Rend mon ame aux douleurs ouverte.
A mes dépens , las ! je vois bien ,
Qu'un bonheur comme étoit le mien ,
Ne se connoît que par la perte.

Racan , dans la vie de Malherbe , nous apprend que ce Poëte avoit été ami de Regnier , & qu'il l'estimoit en son genre à l'égal des *Latins* , mais qu'ils se brouillerent dans la suite pour la raison que voici : Etant allés dîner ensemble chez l'Abbé Desportes , ils trouverent qu'on avoit déjà servi la soupe : Desportes se leva de table , reçut Malherbe avec amitié , & lui offrit un exemplaire de l'Imitation des Pseauxmes qu'il venoit de publier. Comme il se mit

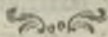
en devoir d'aller le prendre dans son cabinet ; Malherbe l'arrêta en lui disant qu'il avoit déjà vu cet ouvrage , & qu'il en faisoit moins de cas que de sa soupe. Cette impertinence déplut si fort à Regnier , qu'il ne dit pas un mot à Malherbe de tout le diner , qu'il ne voulut plus le revoir , & qu'il composa contre lui la satyre IX adressée à M. Rapin.



Boileau , dans la cinquieme réflexion sur Longin , dit « que Regnier est le Poëte François » qui , du consentement de tout le monde , a » le mieux connu , avant Moliere , les mœurs » & le caractère des hommes ».



Regnier dédia ses ouvrages à Henri IV , pour avoir occasion de lui marquer publiquement sa reconnoissance , au sujet d'une pension de deux mille livres que ce Prince venoit de lui donner , sur l'Abbaye des Vaux-de-Cernay , dans le Diocèse de Paris.



ISAAC CASAUBON, né à Genève en 1559,
mort à Londres en 1614.

Casaubon étoit un Calviniste fort modéré. Un de ses fils, nommé Augustin, ayant embrassé la Religion Catholique, se fit Capucin. Avant de faire ses vœux, il alla, par l'ordre de ses supérieurs, demander la bénédiction à son pere. Casaubon la lui donna de bon cœur, & lui dit : « Mon fils, je ne te condamne point, ne me condamne point non plus : nous paroîtrons tous deux au tribunal de J. C. »

Casaubon entreprit la critique des Annales de Baronius, à la sollicitation du Roi d'Angleterre. Mais comme il n'a examiné que les trente-quatre premières années, on a dit, avec raison, qu'il n'avoit attaqué l'édifice de Baronius que par les girouettes.

La première fois que Casaubon vint en Sorbonne, on lui dit : Voilà une salle où il y a

quatre cents ans qu'on dispute. *Qu'a-t-on décidé ?* répondit-il.

Casaubon s'étant trouvé à une thèse que l'on soutenoit en Sorbonne, il y entendit disputer fort & ferme, mais dans un langage si barbare, qu'il ne put s'empêcher de dire en sortant : *Je n'ai jamais ouï tant de Latin sans l'entendre.*

ÉTIENNE PASQUIER, né à Paris l'an 1528, mort dans la même ville en 1615.

Etienne Pasquier ayant remarqué, à l'ouverture du Parlement de l'an 1587, que le Prêtre qui disoit la Messe n'avoit pas fait baiser la croix aux Magistrats, assura que cela annonçoit quelque grand malheur à la France ; & il ajoute que sa prédiction se trouva juste, car ce fut dans le mois de Mai suivant qu'arriverent les barricades. Mais dans la disposition où étoient les esprits, cela étoit-il fort difficile à deviner ?

Le célèbre Pere Garasse fit contre Pasquier,

qui étoit mort, un ouvrage intitulé : *La recherche des recherches*. Comme ce Jésuite étoit fort plaisant & aimoit les quolibets, il adressa son Livre, *A feu Étienne Pasquier, là part où il sera* ; car, disoit-il, *n'ayant jamais su reconnoître l'air de votre Religion, je n'ai pas su la route que vous avez tenue au départ de cette vie, & par ainsi suis-je contraint de vous écrire à l'aventure, & adresser ce paquet là part où vous serez.*

Pour marquer le désintéressement de Pasquier, on l'a peint sans mains, & on a mis au bas de son portrait l'épigramme suivante :

Ici je suis sans mains, vous demandez pourquoi ?
 Avocats, c'est pour vous apprendre
 Que nul n'observe mieux que moi
 La loi, qui des Cliens, nous défend de rien prendre.

Pasquier ayant apperçu une puce sur le sein de Mademoiselle des Roches, en 1588, pendant la tenue des grands jours de Poitiers, tous les Poètes Latins & François du Royaume prirent part à cette rare découverte ; & cet

insecte fit bourdonner tous les insectes du Parnasse. Ce fut le sujet d'un recueil intitulé : *La Puce des grands jours de Poitiers.*

JEAN DE LINGENDES, né à *Moulins en Bourbonnois*, mort en 1616.

Dans un tems où l'on ne connoissoit pas encore le bon goût, Lingendes cultiva la poésie avec réputation. On jugera par ces vers du rang qu'il auroit pu occuper parmi les bons Poètes, s'il eût paru cinquante ans plus tard.

Si c'est un crime de l'aimer,
 On n'en doit justement blâmer
 Que les beautés qui font en elle.
 La faute en est aux Dieux,
 Qui la firent si belle,
 Et non pas à mes yeux.

Un Récollet, nommé le Pere Séraphique, qui devoit prêcher le lendemain d'un repas où il s'étoit trouvé avec Lingendes, invita ce Poète à l'aller entendre. Lingendes le lui promit & lui tint parole ; mais n'ayant pu se défendre du sommeil

pendant le sermon, il n'appella plus le Récollet que le Pere *Soporifique*; & ce surnom resta, dit-on, à ce Moine.

JACQUES-AUGUSTE DE THOU, *Président à Mortier, né à Paris l'an 1553, mort dans la même ville en 1617.*

M. de Thou étoit si modeste, qu'en apprenant la mort de Pierre Pithou, il fut prêt à déchirer son histoire; n'ayant plus, disoit-il, personne qui pût le diriger dans sa composition, comme avoit fait jusques-là ce grand homme.

M. de Thou vendit sa charge dans la vue d'être Chancelier ou Premier Président; mais il ne put obtenir ni l'une ni l'autre de ces deux dignités. Dans ce tems-là Robert-Etienne eut un procès contre une personne qu'il accusoit de lui avoir pris sa flûte, & le perdit. Quelque tems après, il alla voir M. de Thou, qui le railla sur son procès perdu, en lui disant: *Hors de Cour & de Procès*. Robert-Etienne lui répondit avec

beaucoup d'esprit : *Hors de Cour & de Palais.*

M. de Thou avoit maltraité un grand-oncle du Cardinal de Richelieu. Ce Ministre, trop vindicatif, fit mourir le fils de ce grand homme; il disoit à cette occasion : « M. de Thou le pere » m'a mis dans son histoire, je mettrai le fils » dans la mienne ».

Le Président de Thou avoit raison de dire, qu'il n'y a de vraies histoires que celles de ceux qui ont été assez sinceres pour parler véritablement d'eux-mêmes.

X Dans un voyage que je fis en Languedoc avec M. de Schomberg, dit M. de Thou, j'allai voir l'Evêque de Mende à sa campagne, qu'on appelle Chanac. Nous y fûmes régalez avec magnificence : nous y remarquâmes qu'on ne servoit aucune piece de gibier à laquelle il ne manquât ou la tête, ou la cuisse, ou l'aîle, ou quelque autre partie, ce qui donna occasion de faire dire agréablement au Prélat, qu'il falloit pardonner à la gourmandise de son Pourvoyeur,

qui goûtoit le premier à tout ce qu'il apportoit. Quand nous eûmes appris que ces pourvoyeurs étoient des aigles, nous souhaitâmes d'examiner les choses de plus près. Nous vîmes ce qu'on nous avoit dit, que les aigles font leurs aires dans le creux de quelque roche innaccessible. Aussi-tôt que les bergers s'en sont apperçus, ils bâtissent au pied de la roche une petite loge qui les met à couvert de la furie de ces aigles lorsqu'ils portent leur proie à leurs petits. Quand les bergers voient que le pere & la mere se font retirés pour retourner à la chasse, ils grimpent vite sur la roche, & en rapportent ce que les aigles ont laissé à leurs petits; ils laissent à la place les entrailles de quelques animaux: mais comme ils ne le peuvent faire si promptement que les peres ou l'aiglon n'en aient déjà mangé une partie, cela est cause qu'on sert le gibier mutilé, mais d'un goût supérieur à tout ce qui se vend au marché. Lorsque l'aiglon est assez fort pour s'envoler, ce qui n'arrive que tard, parce qu'on l'a privé de sa nourriture, les bergers l'enchaînent afin que le pere & la mere continuent à lui porter de leur chasse, jusqu'à ce que le pere le premier, & ensuite la mere,

Poublient entièrement : alors les bergers l'emportent chez eux ou le laissent là.

M. de Thou rapporte dans ses Mémoires, que le Cardinal de Tournon n'étoit point homme de Lettres, mais qu'il favorisoit extrêmement les Savans. Quand il suivoit la Cour, il n'étoit pas plutôt descendu de cheval qu'il visitoit les chambres des Gens de Lettres de sa suite, pour voir si les malles où étoient leurs Livres étoient en bon état, de peur qu'ils n'attendissent après. Tout étant prêt, il les exhortoit à travailler, pendant qu'il alloit trouver le Roi, dont il étoit le principal Ministre.

Rome fut consultée lorsqu'il fut question de donner un successeur au Président du Harlai; on y envoya les noms des trois prétendans, de Thou, Jambleville & Verdun. Le Pape répondit à la Reine en ces termes : *Il primo cretico ; il secundo cattivo ; il terzo non cognosco.*

Il arriva, en 1598, à de Thou, une aventure.

fort singulière à Saumur, où il finissoit l'affaire de la soumission du Duc de Mercœur. Il y avoit alors dans cette ville une folle que ce Magistrat n'avoit jamais vue & dont il n'avoit pas même entendu parler. Cette folle n'étant point gardée par sa famille, courroit çà & là, & feroit de jouet au peuple : cherchant la nuit un lieu où elle pût se retirer, elle entra par hafard dans la chambre du Président de Thou, qui dormoit alors & qui n'avoit fermé sa porte ni à clef ni aux verroux, ses domestiques couchant dans des chambres voisines de la sienne. La folle qui connoissoit la maison, entra sans faire de bruit dans la chambre du Président de Thou, & se mit à se déshabiller auprès du feu ; elle plaça ses habits sur des chaises autour de la cheminée, pour les sécher, parce qu'on lui avoit jetté de l'eau. Lorsqu'elle eut un peu séché sa chemise, elle se coucha sur les pieds du lit, qui étoit fort étroit, & commença à dormir profondément. De Thou, quelque tems après s'étant remué, sentit un poids extraordinaire sur ses pieds, & voulut le secouer ; la folle tomba, & par sa chute réveilla de Thou, qui, ne sachant ce que ce pouvoit être, douta

pendant quelque tems s'il ne révoit point. Enfin, entendant marcher dans sa chambre, il ouvrit les rideaux de son lit; & comme les volets de ses fenêtres n'étoient point fermés, & qu'il faisoit un peu clair de lune, il vit une figure blanche marchant dans sa chambre: appercevant en même tems les haillons qui étoient près de la cheminée, il s'imagina que c'étoit des gueux qui vouloient le voler. La fille s'étant alors un peu approchée du lit, il lui demanda qui elle étoit; elle lui répondit qu'elle étoit la Reine du Ciel: il connut alors à sa voix que c'étoit une femme; il se leva, & ayant appelé ses domestiques, il fit mettre cette femme dehors, & se recoucha. Le matin, il raconta ce qui lui étoit arrivé à Schomberg, qui, quoique très-courageux, lui avoua qu'en pareil cas il auroit eu beaucoup de peur. Schomberg le conta au Roi, qui dit la même chose. Quelque tems après, ce Prince étant à Vêpres le jour de Pâques, lorsqu'on vint à entonner le *Regina Cœli lætare*, il se leva, & se souvenant de l'aventure du Prévôt de Thou, il le chercha des yeux dans l'Eglise.

Les Anglois , pour prouver le cas qu'ils font de l'histoire de M. de Thou , ont déchargé le Libraire qui en a annoncé une belle édition , de tous droits , taxes , impositions qui se levent sur le papier & sur l'imprimerie : ces droits sont très-forts en Angleterre.



M. de Thou , le fils du grand Historien , ayant été nommé Ambassadeur auprès de Jacques I^{er} , Roi d'Angleterre : « Quoi ! lui dit » ce Prince , vous êtes le fils de ce pédant » qui a si mal parlé de ma mere , & vous osez » vous présenter devant moi ».



M. de Thou , qui avoit d'abord été destiné à l'Etat Ecclésiastique , ayant pris le parti de la Robe après la mort de son frere aîné , fut reçu Conseiller au Parlement , & ensuite Président à Mortier. En 1586 , après la funeste journée des barricades , il sortit de Paris & se rendit à Chartres auprès de Henri III , qui l'employa en Normandie , en Picardie , en Allemagne & à Venise , où il rendit à ce Monarque les plus grands services. Henri IV étant

parvenu à la Couronne , de Thou revint en France , où ce Prince , charmé de son savoir & de son intégrité , l'appella souvent dans son Conseil & l'employa dans plusieurs négociations importantes. Pendant la Régence de Marie de Médicis , il fut un des Directeurs-Généraux des Finances.... Nous avons de lui une histoire de son tems , dans laquelle il parle également bien de la Politique , de la Guerre , des Lettres , & où les intérêts de tous les peuples de l'Europe sont développés avec autant d'impartialité que d'intelligence.

JACQUES DAVI DU PERRON , *Cardinal* ,
né à Berne en 1556 , mort à Paris en 1618.

Un jour le Cardinal du Perron osa traiter d'ignorant l'Avocat-Général Servin. *Il est vrai, Monseigneur* , lui répondit ce Magistrat , *que je ne suis pas assez savant pour prouver qu'il n'y a point de Dieu.* Le Cardinal demeura muet & confus. Pour entendre cette réponse , il faut savoir que du Perron , entretenant Henri III durant son dîner , avoit eu l'audace de

de lui dire : *Je viens de prouver qu'il y a un Dieu, mais demain, si Votre Majesté veut m'écouter encore, je lui prouverai qu'il n'y en a point.* De quoi le Roi eut tant d'horreur, qu'il le bannit pour toujours de sa présence.



Il y eut une célèbre conférence au Louvre sur la Religion : du Perron y prouva si bien la falsification des passages, employés par Duplessis-Mornay, contre la Messe, que M. de Mornay, couvert de confusion, se retira à Saumur ; sur quoi on dit assez plaisamment qu'il avoit abandonné tous les passages de l'Écriture-Sainte pour conserver celui de Saumur.



L'Abbé du Perron ayant vaincu Duplessis-Mornay, qu'on appelloit *le Pape des Huguenots*, Henri IV dit au Duc de Sully : *Votre Pape a été terrassé. Sire, répondit Sully, vous l'appellez Pape en riant : preuve qu'il l'est, c'est qu'il fera l'Abbé du Perron Cardinal.* En effet, la victoire qu'il remporta, lui valut le Chapeau de Cardinal.



Du Perron avoit un si grand ascendant sur le Pape Paul V , que ce Pontife disoit ordinairement à ceux qui l'approchoient de plus près : *Prions Dieu qu'il inspire le Cardinal du Perron ; car il nous persuadera ce qu'il voudra.*



Le Cardinal du Perron étoit grand parleur. Quand il se mettoit sur je ne fais quel Concile , il ne finissoit pas. Lorsque son Valet-de-chambre l'entendoit enfler cette matiere , il prenoit son manteau , & disoit à ses camarades : *Andiamo ab **** , faisant entendre qu'ils auroient du tems de reste.



Le Cardinal du Perron disoit qu'il n'y avoit point d'Hérétique qu'il ne fût assuré de convaincre ; mais que pour le convertir , c'étoit un talent que Dieu avoit réservé à François de Salles.



Le Cardinal du Perron , demeurant à Paris sur la Paroisse de Saint-Paul , envoya un Gentil-homme dire au Curé de cette Paroisse de le venir trouver pour une affaire qu'il avoit à

lui communiquer. Le Curé répondit qu'il iroit, & n'en fit rien. Du Perron, après l'avoir attendu assez long-tems, l'envoya querir une seconde fois : le Curé répondit encore comme auparavant, & ne s'en remua pas davantage. Enfin, M. du Perron indigné de l'incivilité de cet homme, lui fit dire qu'il trouvoit son procédé fort mauvais, & que sans tarder il eût à venir. Le Curé répondit froidement au Gentilhomme : Allez dire à Monseigneur le Cardinal qu'il est Curé à Rome, & que je le suis à Paris; qu'il est sur ma Paroisse, & que je ne suis pas sur la sienne. M. du Perron ayant entendu cette vigoureuse réponse, dit, il a raison, je suis son Paroissien; c'est à moi de l'aller trouver, & partit aussi-tôt. Dès que le Curé l'aperçut, il courut le recevoir jusques dans la rue : le Cardinal très-content l'embrassa, & lui donna son estime & son amitié.

✻

Il est certain qu'on remarque mieux les graces & les défauts d'un ouvrage quand il est écrit d'un bon caractère, que s'il étoit d'un mauvais; & mieux aussi quand il est imprimé, que quand il est écrit à la main : aussi le Cardinal du Perron,

qui n'épargnoit ni soin ni dépense pour ses Livres , les faisoit-il toujours imprimer deux fois : la première , pour en distribuer seulement quelques copies à des amis particuliers , sur lesquelles ils pussent faire leurs remarques ; la seconde , pour les donner au public en la dernière forme où il avoit résolu de les mettre. Pour qu'ils ne fussent pas divulgués contre son gré , il n'y faisoit d'abord travailler que dans sa maison de Bagnolet , où il avoit une imprimerie exprès.



Qui croiroit que le Cardinal du Perron ait osé faire imprimer l'épithaphe suivante à la gloire de Catherine de Médicis ?

Tout l'honneur de notre âge , & tout ce que l'histoire
Des vieux siècles passés consacre à la mémoire ,
De grand , de généreux , de louable & de beau ,
Repose dans l'enclos de cet étroit tombeau !

Mais , (dit M. de la Place ,) il étoit mauvais François , Prêtre politique , Prélat ambitieux & Courtisan servile.



Mademoiselle de Surgiere , qui étoit très-

laide , pria le Cardinal du Perron de faire une Préface à la tête des œuvres de Ronsard , & d'avoir soin de la justifier du reproche qu'on lui faisoit d'avoir été la maîtresse de ce Poëte. Le Cardinal lui dit : « Mademoiselle , pour vous » justifier , il suffit de mettre votre portrait à » la place d'une Préface ».



Le Cardinal de Richelieu comparoit quatre des meilleurs Ecrivains de son tems aux quatre élémens. Le Cardinal de Berulle au feu , pour son élévation ; le Cardinal du Perron à la mer, pour son étendue ; le Pere Coeffeteau à l'air , pour sa vaste capacité ; M. Duvair à la terre , pour l'abondance & la variété de ses productions.



Le Cardinal du Perron avoit des jambes si foibles , qu'elles pouvoient à peine le porter ; ce qui fit dire un jour à Henri IV qu'il ressembloit à la statue de Nabucodonosor : il a les pieds d'Argile & la tête d'or.



Sur la mort du Cardinal du Perron.

Quoi ! ces rares vertus dont Ariste fit voir
 Des largesses des Dieux sa belle ame chargée :
 Quoi ! les justes regrets de la France affligée ,
 Ne purent à pitié les destins émouvoir ?

Ils ont mis au tombeau ce démon du savoir ,
 Dont la terre sembloit être aux cieus obligée ;
 Et sans aucun respect , la Parque s'est vengée
 De celui dont le nom méprisoit son pouvoir !

Ariste , favori des filles de mémoire ,
 Fut ici bas un Dieu , dont l'immortelle gloire
 A mérité d'avoir des vœux & des autels.

O souverains Auteurs des loix inviolables !
 Quelle foi maintenant pour vous croire immortels ,
 Puisque l'on voit la mort attaquer vos semblables ?

Par Racan.

THÉOPHILE , surnommé VIAUD , Poëte ,
 né à Clérac dans l'Agénois en 1590, mort
 à Paris en 1626.



Le Philosophe Mitard & le Poëte Théophile
 eurent un entretien de littérature fort long à
 Xaintes. Le Philosophe , ennuyé des équivo-
 ques & des méprifes du Poëte, α M. Théophile,

” lui dit-il , il me semble que vous avez beau-
 ” coup d'esprit ; c'est dommage que vous ne
 ” sachiez rien ”. J'avoue ce que vous dites ,
 Monsieur , répondit - il , & ne trouve point
 mauvais votre liberté ; mais permettez-moi de
 vous dire avec la même franchise : *Qu'il me*
semble que vous savez tout , & c'est dommage
que vous n'ayez point d'esprit.



Un jour M. le Duc d'Uzès promettoit à
 Théophile de le porter en toute occasion , c'est-
 à-dire , de l'assister de ses services : le Poëte
 répondit sur le champ de cette manière :

Monseigneur , je vous remercie ,
 Tant d'honneur je n'ai mérité ;
 Et si de vous j'étois porté ,
 On me prendroit pour le Messie.



Théophile trouva chez un grand Seigneur
 un homme qui lui dit que tous les Poëtes étoient
 fous. Théophile lui répondit sur le champ par
 cet impromptu :

Oui , je l'avoue avec vous
 Que tous les Poëtes sont fous ;

Mais sachant ce que vous êtes,
Tous les fous ne sont pas Poètes.



Les amis de Théophile ont prétendu que Jacques I^{er} l'avoit attiré en Angleterre, & qu'ensuite il avoit refusé de l'y voir, sous des prétextes peu honorables au Poète. Théophile fit sur cela l'épigramme suivante, qui ne seroit pas goûtée aujourd'hui comme elle le fut alors.

Si Jacques, le Roi du savoir,
N'a pas trouvé bon de me voir,
En voici la cause infailible :
C'est que ravi de mon écrit,
Il crut que j'étois tout esprit,
Et par conséquent invisible.



L'Abbé d'Aubignay nous a conservé une anecdote arrivée à une représentation de *Pyrame & Thisbé*. Une jeune fille, qui n'avoit jamais été à la Comédie, voyant Pyrame qui se veut tuer à cause qu'il croit sa maîtresse morte, dit à sa mere qu'il falloit avertir Pyrame que Thisbé étoit vivante.



Une Dame, priant Théophile de faire une

comparaifon d'elle avec le foleil , il fit cet impromptu :

Que me veut donc cette importune ,
 Que je la compare au foleil ?
 Il eft commun , elle eft commune ;
 Voilà ce qu'ils ont de pareil.



On rapporte que la veille de fa mort , Théophile témoigna à Boiffat , fon ami , une grande envie de manger des anchois , & le pria infamment de lui en envoyer : Boiffat , perfuadé que ce mets étoit fort contraire à un malade , refufa de le fatisfaire ; refus dont il fe repentit depuis , difant que les anchois auroient peut-être fauvé la vie à fon ami : la nature demandant quelquefois des chofes qui , toutes malfaines qu'elles paroiffent , peuvent être falutaires par la difpofition particuliere où l'on fe trouve.



Théophile ayant un jour trouvé fous fon couvert une épigramme maligne , y répondit fur le champ par cette impromptu :

Cette épigramme eft magnifique ,
 Mais défectueufe en cela ,

Que pour la bien mettre en musique ,
Il faut dire un *sol la mi la*.



La licence de ses mœurs & l'impunité de ses discours lui attirerent l'animadversion du Gouvernement , & le forcerent de se réfugier à Londres en 1619: il fut même accusé d'Athéisme. Pour obtenir la liberté de revenir en France , il fut obligé de se faire Catholique.



On a attribué à Théophile le *Parnasse Satyrique* , recueil de pieces ordurieres & impies , en deux volumes *in-16* , où l'on trouve des épigrammes de Maynard , de Racan , de Sigognes , &c. que ces Poëtes n'avoient osé admettre dans le recueil de leurs ouvrages. Quoique Théophile désavouât hautement cette collection d'impuretés , il fut emprisonné au Châtelet , & de là transféré à la Conciergerie , dans le même cachot où avoit été mis Ravailiac. Cependant , n'ayant pu être convaincu d'avoir publié cet ouvrage , il fut mis en liberté.



FRANÇOIS DE MALHERBE, né à Caen en 1556, mort à Paris en 1628.



Henri IV demandant un jour au Cardinal du Perron s'il ne faisoit plus de vers? « Non, » lui répondit-il, personne ne s'en doit plus » mêler après Malherbe, qui a porté la poésie » Françoisë à un si haut point, que personne » n'en peut plus approcher ». Sur cela, Malherbe vint à Paris, & n'en sortit plus. Il eût fait les délices de la Ville & de la Cour si sa conversation eût été moins brusque & son caractère moins dur. Il parloit peu, mais il ne disoit mot qui ne portât coup; & souvent ce mot étoit une dureté.



Un de ses neveux le venant voir au retour du Collège, il lui présenta un Ovide. Le neveu se trouvant fort embarrassé & ne faisant qu'hésiter, Malherbe lui dit plaisamment: *Croyez-moi, soyez vaillant; vous ne valez rien à autre chose.*



Le fils de Malherbe ayant été tué par Des-piles , il voulut se battre avec lui ; & sur ce que ses amis lui représentoient qu'il y auroit de la folie de se battre à l'âge de 73 ans, contre un homme qui n'en avoit pas 25 : « C'est à » cause de cela , leur répondit-il , que je veux » me battre ; ne voyez-vous pas que je ne » hafarde qu'un denier contre une pistole ? »

Un homme de robe & de condition apporta un jour à Malherbe des vers assez mauvais , qu'il avoit fait à la louange d'une Dame , & lui dit avant de les lui montrer , que des considérations particulieres l'avoient engagé à les composer. Malherbe les lut avec mépris , & lui demanda , lorsqu'il eut fini la lecture , *s'il avoit été condamné à faire ces vers ou à être pendu ?*

Un Poëte de Province , pria Malherbe de corriger une Ode au Roi qu'il avoit faite , & la lui laissa dans cette intention. Quand il vint la lui demander , Malherbe lui dit qu'il n'y avoit que quatre mots à y ajouter. Le Poëte l'ayant prié de lui faire l'honneur de les écrire

lui-même, il prit la plume, & mit au-dessous du titre *Ode au Roi* ces mots : *pour torcher, &c.* plia le papier & le rendit au Poëte, qui le remercia un million de fois, & partit sans voir ce qu'il avoit écrit.



Malherbe avoit une façon de corriger son Valet-de-chambre qui étoit plaisante : il lui donnoit dix sols par jour pour sa nourriture, ce qui étoit beaucoup en ce tems-là, & vingt écus de gages par an. Quand il n'en étoit pas content, il lui faisoit une remontrance en ces termes : « Mon ami, quand on offense son » maître, on offense Dieu, & quand on offense » Dieu, il faut avoir l'absolution de son péché, » jeûner & faire l'aumône ; c'est pourquoi je » retiendrai cinq sols de votre dépense, que » je donnerai aux pauvres en votre intention ».



Jamais homme n'a dit plus que Malherbe ce qu'il pensoit. M. l'Archevêque de Rouen l'ayant prié d'entendre un Sermon qu'il devoit faire, Malherbe s'endormit au sortir de table ; & comme le Prélat voulut l'éveiller pour le

conduire au Sermon , il le pria de l'en dispenser , disant qu'*il dormiroit bien sans cela.*



Un soir que Malherbe se retiroit fort tard, il rencontra un Gentilhomme qui vouloit l'entretenir de quelques nouvelles de peu d'importance ; il coupa court en lui disant : « Adieu ,
 » adieu , Monsieur ; vous me faites brûler ici
 » pour cinq sols de flambeau , & tout ce que
 » vous me dites ne vaut pas six blancs ».



Malherbe trouva un jour un Conseiller au Parlement qui pleuroit , il lui demanda le sujet de son affliction. Le moyen d'avoir de la joye , lui dit le Magistrat , après la perte qui vient d'arriver de deux Princes du Sang , par les mauvaises couches de Madame la Princesse :
 « Monsieur , Monsieur , lui répondit Malherbe ,
 » cela ne doit point vous affliger , vous ne
 » manquerez jamais de maître ».



On ne peut justifier Malherbe d'une certaine bassesse d'ame & d'un intérêt fordide , qui lui faisoient oublier les sentimens les plus

naturels de l'humanité ; témoin l'építaphe de
M. Dis :

Ci gît Monsieur Dis ;
Plût à Dieu qu'ils fussent dix ;
Mes trois sœurs , mon pere & ma mere ,
Le grand Eléazard mon frere ,
Mes trois tantes & Monsieur Dis ;
Vous les nommé-je pas tous dix.

Le savant M. de Méziriac , accompagné de
deux ou trois de ses amis , apportant à Malherbe
un ouvrage qu'il venoit de faire , & ses amis
louant ce Livre comme fort utile au Public ,
ce Poète leur demanda *s'il seroit diminuer le
prix du pain.*

Quand on parloit à Malherbe des affaires
d'Etat , il avoit toujours ce mot à la bouche :
*qu'il ne falloit point se mêler de la conduite
d'un vaisseau où l'on n'étoit que simple pas-
sager.*

Malherbe avoit un grand mépris pour les
hommes en général , à dater d'Abel : il auroit
pu même dater d'Adam. Après avoir parlé du
péché de Caïn & de la mort de son frere

Abel , il disoit : « Ne voilà-t-il pas un beau
 » début ! ils n'étoient que trois ou quatre au
 » monde , & l'un d'eux va tuer son frere ».



Il régnoit dans toutes les manieres de Malherbe
 une certaine bizarrerie qu'on lui passoit en
 faveur de son mérite. Il étoit assez mal logé,
 & n'avoit que sept à huit chaises de paille ;
 & comme il étoit fort visité de ceux qui
 aimoient les Belles-Lettres , quand les chaises
 étoient toutes remplies , il fermoit la porte
 par dedans ; & si quelqu'un venoit heurter, il lui
 crioit : *Attendez , il n'y a plus de chaises.*



On dit à Malherbe que M. Goulmin avoit
 rétabli la Langue Pimique , & qu'il en avoit
 déjà le *Pater*. Malherbe , qui ne croyoit pas
 ce qu'on en disoit , parla aussi-tôt d'une langue
 où il n'y avoit point de sens ; & en achevant,
 il dit , en voilà le *Credo*.



Malherbe étoit accusé de se voler souvent
 lui-même. Le Cavalier Marin disoit de lui à
 ce propos , que c'étoit l'homme le plus humide
 &

& le Poëte le plus fec qu'il eût jamais connu. Malherbe répondoit à ce reproche, qu'il pouvoit mettre une porcelaine qui lui appartenoit, tantôt sur la cheminée, tantôt sur son buffet ou au-dessus de sa porte.

Les circonstances de sa mort montrent qu'il n'avoit guere de religion : on eut beaucoup de peine à le résoudre à se confesser : il disoit pour s'en dispenser, qu'il n'avoit accoutumé de le faire qu'à Pâques. Celui qui l'y détermina, fut Ivrande, son élève. Il lui dit pour cela qu'ayant fait profession de vivre comme les autres hommes, il falloit aussi mourir comme eux. Malherbe lui dit qu'il avoit raison, & envoya chercher le Vicaire de sa Paroisse. On dit qu'une heure avant de mourir, après avoir été deux heures à l'agonie, il se réveilla comme en sursaut pour reprendre son hôtesse, qui lui servoit de garde, d'un mot qui n'étoit pas bien François ; & comme son Confesseur lui en fit des réprimandes, il lui dit, qu'il ne pouvoit s'en empêcher, & qu'il vouloit défendre jusqu'à la mort la pureté de la Langue Fran-

çoise. On ajoute que ce Confesseur, lui représentant le bonheur de l'autre vie avec des expressions basses & peu correctes, & lui demandant s'il ne sentoit pas un grand desir de jouir bientôt de cette félicité; Malherbe lui répondit : *Ne m'en parlez plus, votre mauvais style m'en dégoûte*. Il a pourtant plu à M. Racan de faire passer Malherbe pour une espece de dévot, sous prétexte qu'une fois, Madame Malherbe son épouse, étant fort malade, il avoit fait vœu d'aller d'Aix à la Sainte Beume, tête nue, pour obtenir sa guérison.

✻

Balzac disoit que Malherbe avoit dégasconné la Cour.

✻

Le Poëte Gombaut composa l'építaphe que voici :

L'Apollon de nos jours, Malherbe ici repose;
 Il a vécu long-tems, sans beaucoup de supports.
 — En quel siècle? — Passant, je n'en dis autre chose:
 Il est mort pauvre.... & moi je vis comme il est mort.

✻

Racan ayant avoué de bonne foi à Malherbe qu'il n'avoit pu juger de l'Ode que celui-ci

venoit de lui réciter , parce que dans la récitation , il avoit mangé la moitié des vers ; Malherbe entre aussitôt en fureur , & lui répond : *Ils sont à moi puisque je les ai faits ; si vous me fâchez , je les mangerai tous.*

Malherbe respectoit peu la Religion. *Les honnêtes gens* , disoit-il ordinairement , *n'en ont pas d'autre que celle de leur Prince.* Lorsque les pauvres lui demandoient l'aumône , en l'assurant qu'ils prioient Dieu pour lui , il leur répondoit : *Je ne vous crois pas en grande faveur dans le Ciel ; il vaudroit bien mieux que vous le fussiez à la Cour.*

Lorsqu'on se plaignoit à Malherbe de ce que les Versificateurs n'avoient rien , tandis que les Militaires , les Financiers , les Courtisans avoient tout , il répondoit : *Rien de plus juste que cette conduite ; faire autrement , ce seroit une sottise. La poésie ne doit pas être un métier , elle n'est faite que pour nous procurer de l'amusement , & ne mérite aucune récompense.*

On a comparé la Muse de Malherbe à une belle femme, dans les douleurs de l'enfantement.

Deux hommes jouoient au trictrac à l'Hôtel de Sens, & en disputant sur un coup, se donnoient tous les deux au diable, qu'ils avoient gagné : « Viens, diable ! (s'écria Malherbe) » tu ne saurois faillir ; l'un ou l'autre est à » toi ».

M. de Bellegarde, qui étoit Gascon, envoya demander un jour à Malherbe lequel étoit mieux dit de *dépendu* ou *dépendu* ; il répondit sur le champ, que *dépendu* étoit plus François ; mais que *pendu*, *dépendu*, *rependu*, & tous les mots composés de ce vilain mot, étoient plus propres pour les Gascons.

Malherbe étoit de bonne Maison, mais il n'en tiroit pas vanité ; il disoit, « que c'étoit » une folie de se vanter d'être d'une ancienne » noblesse, & que plus elle étoit ancienne, » plus elle étoit douteuse ; qu'il ne falloit

” qu’une femme lascive pour pervertir le sang
 ” des Césars ; & que tel qui pensoit être issu
 ” de ces grands Héros , étoit peut-être venu
 ” d’un Valet-de-chambre ou d’un Violon ”.

✻

Ce Poëte avoit un frere aîné , avec qui jamais il n’étoit en paix. Un de ses amis lui ayant demandé pourquoi il avoit toujours quelque procès contre son frere. “ Contre qui voulez-
 ” vous donc que j’en aie ? Contre les Turcs & les
 ” Moscovites , avec qui je n’ai rien à par-
 ” tager ? ”

✻

Après la mort du Maréchal d’Ancre, Malherbe étant allé faire une visite à Madame de Bellegarde , on lui dit qu’elle étoit à la Messe. *Eh !* répondit Malherbe , *qu’a-t-elle à demander à Dieu , après qu’il a délivré la France du Maréchal d’Ancre !*

✻

Le Grand Prieur, Henri d’Angoulême, l’ayant consulté sur des vers qu’il avoit faits, Malherbe lui répondit, “ qu’il falloit les supprimer, parce
 ” qu’il ne convenoit pas à un Prince de donner

„ un ouvrage , à moins qu'il ne fût bon &
 „ parfait „.

Malherbe faisoit peu de cas de Pindare , &
 ne voyoit que du galimathias dans les Odes
 de ce Poëte. Il aimoit Horace , & l'appelloit
 son *Bréviaire*. Cependant Horace loue beau-
 coup Pindare , & Horace se connoissoit en
 poésie aussi bien que Malherbe.

Malherbe fit l'építaphe suivante à sa femme :

Belle ame , qui fus mon flambeau ,
 Reçois l'honneur qu'en ce tombeau
 Le devoir m'oblige à te rendre !

Ce que je fais , te sert de peu ;
 Mais au moins tu vois en ta cendre ,
 Que j'en aime encore le feu.

Építaphe de Malherbe , par M. de Porcheres.

J'entends les Muses éplorées ,
 Se plaindre autour de ce tombeau ,
 Où gît l'ornement le plus beau
 Dont le Ciel les eût honorées.

Malherbe , à qui les doctes sœurs
 Devoient leurs aimables douceurs ,

N'est plus que poussière & que cendre ;
 Et si quelque excès de bonheur
 Ne contraint la Parque à le rendre,
 Ces Vierges ont perdu l'honneur.

A U T R E.

Les Muses dont tu fus la gloire,
 Plaindroient ta mort, ainsi que moi,
 Si ces neuf filles de mémoire
 N'étoient point mortes avec toi.

Anonyme.



« M. de Racan allant voir *Malherbe* un
 » Samedi de la Chandeleur, à huit heures
 » du matin, le trouva qui mangeoit du jam-
 » bon : *Ah ! Monsieur*, dit-il, *la Vierge n'est*
 » *plus en couche*, elle est relevée. Oh ! (dit
 » *Malherbe*) *les Dames ne se levent pas si*
 » *matin* ».



THÉODORE-AGRIPPA D'AUBIGNÉ, né à
 Saint-Maury, dans la Saintonge, l'an 1550,
 mort à Genève en 1630.



D'Aubigné, si célèbre par le *Baron de*
Fœnesté, par la confession de *Sanci* & par

ses *Histoires*, étoit fils d'un Officier qui commandoit à Orléans, pour les Calvinistes, durant les guerres de Religion. Son pere, ayant été obligé de faire un assez long voyage en Guyenne, pour les affaires de son parti, le trouva extrêmement libertin à son retour. Pour le punir & le corriger, il lui envoya un habit de Bure, & le fit conduire par toutes les boutiques de la ville, afin qu'il eût à choisir un métier: le jeune homme prit cette mortification tellement à cœur, qu'il en eut une grosse fièvre dont il pensa mourir. Dès qu'il fut guéri, il alla se jeter aux genoux de son pere pour lui demander pardon, & lui parla d'une maniere si touchante, qu'il tira les larmes des yeux de ceux qui étoient présens, & que le pere lui pardonna.

D'Aubigné ayant perdu son pere, n'étudioit plus, & vouloit embrasser le parti des armes. Son curateur irrité, le mit en prison. Averti par quelques-uns de ses amis qui parloient pour l'armée, le prisonnier, dont on emportoit tous les soirs les habits, descendit la nuit par la fenêtre de sa chambre avec ses draps, en chemise

& les pieds nus, & alla les joindre en cet état. Leur troupe ayant rencontré quelques Catholiques, les attaqua, & les défit après un léger combat. D'Aubigné y gagna une arquebuse, mais il ne voulut point prendre d'habit, & arriva au rendez-vous tout nud. Là, quelques Capitaines eurent soin de le faire habiller & de lui donner des armes; & en leur faisant une obligation pour cette avance, il mit au bas ces mots : *A la charge que je ne reprocherai point à la guerre qu'elle m'a dépouillé, n'en pouvant sortir en plus piteux état que j'y entre.*



Henri III pressant d'Aubigné d'écrire les Annales de son regne : *Je suis trop votre Serviteur, Sire*, lui répondit-il, *pour être votre Historien.*



Un jour que d'Aubigné contoit à M. Taley ses infortunes, cet homme l'interrompit, en lui disant : « Vous avez des papiers qui importent beaucoup au Chancelier de l'Hôpital, » qui est maintenant retiré en sa maison près

» d'Étampes , & qui n'est plus bon à rien :
 » si vous voulez que je lui envoie un homme
 » pour l'avertir de ce qui est entre vos mains ,
 » je me fais fort de vous faire donner dix
 » mille écus , soit par lui , soit par ceux qui
 » voudroient s'en servir pour le ruiner ». Sur
 cela d'Aubigné fut chercher tous ses papiers ,
 & les jeta dans le feu en sa présence ; & comme
 M. de Taley l'en reprochoit vivement , d'Au-
 bigné répondit : *Je les ai brûlés de peur qu'ils*
ne me brûlassent ; car j'aurois pu succomber à
la tentation. Le lendemain le bon-homme le
 prit par la main , & lui dit : « Quoique vous
 » ne m'ayiez pas ouvert vos pensées , j'ai de
 » trop bons yeux pour n'avoir pas découvert
 » votre amour pour ma fille ; vous la voyez
 » recherchée de plusieurs qui vous surpassent
 » en bien : mais ces papiers que vous brûlâtes
 » hier , de peur qu'ils ne vous brûlassent ,
 » m'ont déterminé à vous dire que je vous
 » souhaite pour mon gendre ».

✻

Henri IV ayant envoyé d'Aubigné en plu-
 sieurs Provinces, ne lui donna pour toute récom-

pense que son portrait ; d'Aubigné mit au bas ce quatrain :

Ce Prince est d'étrange nature ,
Je ne fais qui diable l'a fait ;
Car il récompense en peinture ,
Ceux qui le servent en effet.

Tout en se plaignant du Roi , il le servoit fidèlement ; & il ne lui préféra jamais que sa Religion , à laquelle il demeura toujours inviolablement attaché.



X d'Aubigné , mécontent d'Henri IV , quitta la Cour. Ce Prince , persuadé qu'il avoit perdu un fidele serviteur , le rappella auprès de lui par quatre lettres consécutives , que d'Aubigné jeta successivement dans le feu en les recevant : mais lorsqu'il eut appris que ce Prince , sur la fausse nouvelle qu'il avoit été fait prisonnier dans une entreprise sur Limoges , avoit mis à part quelques bagues de la Reine sa femme , pour payer sa rançon , il se détermina à retourner aussi-tôt à son service.



D'Aubigné s'étant retiré à Genève , y épousa ,

en secondes noces , une veuve d'une naissance distinguée. Pour éprouver son courage , dans le tems qu'il la recherchoit , il lui annonça qu'il avoit été condamné à avoir le col coupé , par un Arrêt qui avoit été rendu en France : « Je » m'estimerai fort heureuse , lui dit-elle , de » partager votre destinée : l'homme ne séparera » point ce que Dieu aura joint ».

D'Aubigné eut plusieurs fils ; mais tous ne furent pas dignes de leur pere. L'un d'eux , gagné par les Jésuites , lui avoit tendu des pièges pour le faire arrêter de la part du Gouvernement. On fut combien cette atroce perfidie dut faire saigner le cœur généreux de d'Aubigné. Nous puisons ce détail dans des Mémoires qu'il a donnés lui-même sur sa vie.

X La générosité des sentimens de d'Aubigné égaloit son courage. Henri IV lui reprochoit son amitié pour la Trimouille , exilé & disgracié. *Sire* , lui répondit d'Aubigné , *la Trimouille est assez malheureux d'avoir perdu la faveur de son maître , pourrois-je lui refuser*

mon amitié dans le tems qu'il en a le plus besoin.

X D'Aubigné rapporte dans son Histoire universelle, que couchant dans la garde-robe d'Henri IV, il dit à Laforce qui couchoit à côté de lui : « Laforce, votre maître est le » plus ingrat mortel qu'il y ait sur la face de » la terre ». Laforce qui sommeilloit, lui demandant ce qu'il disoit ? — « Sourd que tu » es, s'écria le Roi, il te dit que je suis » le plus ingrat des hommes. — Dormez, » Sire, répondit d'Aubigné, nous en avons » encore bien d'autres à dire ». Le lendemain, dit l'Historien, le Roi ne me fit pas plus mauvais visage.

X Un jour qu'Henri IV demandoit à d'Aubigné d'où il venoit, *oui, Sire*, lui répondit-il. Le Roi l'ayant encore interrogé, il lui répondit encore *oui* : & comme ses *oui*, qu'il accumuloit exprès, n'alloient nullement aux questions du Roi, celui-ci lui en demanda la raison : « Sire, » lui dit enfin d'Aubigné, je dis toujours *oui*, » parce que je me suis aperçu que c'est le

» feul mot qui plaife aux Rois; & qu'on n'en-
 » court gueres leur difgrace que pour n'avoir
 » pas fu répondre *oui* ».

PAUL-HAY DU CHATELLET, né en Bre-
 tagne l'an 1592, mort en 1630.

M. du Châtellet fut le premier qui lut un discours à l'Académie Françoise, suivant le Règlement qu'on fit alors. Quoiqu'il fût accoutumé à parler en public, il affura que jamais assemblée ne lui avoit paru plus redoutable que celle de l'Académie : il se servit de la permission que le Règlement donnoit à tous les Académiciens, de lire leurs harangues, s'ils vouloient, au lieu de les prononcer.

Lorsqu'on fit le procès à M. de Boutteville, du Châtellet composa pour lui un *Factum* qui fut trouvé également éloquent & hardi. Le Cardinal de Richelieu lui ayant reproché que c'étoit condamner la justice du Roi : « Par-
 » donnez-moi, dit-il, c'est pour justifier sa

” miséricorde, s’il a la bonté d’en user en-
 ” vers un des plus vaillans hommes de son
 ” Royaume ”.



Un jour qu’il étoit avec M. de Saint-Preuil, qui sollicitoit auprès du Roi la grace du Duc de Montmorency, & qu’il témoignoit beaucoup de chaleur pour cela, le Roi lui dit : Je pense que M. du Châtellet voudroit avoir perdu un bras pour sauver M. de Montmorency ; il répondit : “ Je voudrois, Sire, les avoir perdus
 ” tous deux, car ils sont inutiles à votre ser-
 ” vice, & en avoir sauvé un qui vous a gagné
 ” des batailles, & qui vous en gagneroit
 ” encore ”.



Du Châtellet, au sortir de la prison où il avoit été mis, pour n’avoir pas voulu être un des Commissaires du Maréchal de Marillac, alla à la Messe du Roi, qui ne le regardoit point, & affectoit de tourner la tête d’un autre côté, comme par honte de voir un homme qu’il venoit de maltraiter, il s’approcha de M. de Saint-Simon, & lui dit : “ Je vous prie, Mon-
 ” sieur, de dire au Roi que je lui pardonne de

» bon cœur , & qu'il me fasse l'honneur de
 » me regarder ». M. de Saint-Simon le dit
 au Roi , qui en rit , & le careffa ensuite.

Lorsque du Châtellet fut sorti de prison , le
 Cardinal de Richelieu , dont il avoit fait pres-
 que toutes les apologies , lui fit quelque excuse
 sur sa détention. « Je fais , lui répondit-il ,
 » grande différence entre le mal que votre
 » Eminence fait & celui qu'elle permet ; &
 » je n'en ferai pas moins attaché à son fer-
 » vice ».

NICOLAS-CLAUDE FABRI DE PEIRESE ,
 né à Aix l'an 1580 , mort en 1637.

Peirese , dinant , à Londres , avec plusieurs
 hommes de Lettres , ne put jamais obtenir dis-
 pense à l'égard d'une quantité que le Docteur
 Thorrius lui porta : le verre étoit d'une gran-
 deur extraordinaire ; c'est pourquoi Peirese
 s'excusa long-tems & alléqua mille raisons : il
 fallut le vuidier. Avant que de le faire , il stipula
 que

que Thorrius boiroit la fanté qu'il lui porteroit à son tour. Dès qu'il eut bu ce vin, il remplit d'eau le même verre, & l'avalâ, après avoir porté cette fanté au Docteur. Celui-ci, frappé comme de la foudre, pensa tomber de son haut ; & voyant qu'il n'y avoit pas moyen de s'en dédire, il jeta de profonds soupirs, porta cent fois la bouche sur les bords du verre & l'en retira autant de fois : il appella à son secours tous les bons mots des anciens Poètes Grecs & Latins, & fut une partie de la journée à vuidier ce maudit verre. Le Roi, à qui ce fait fut rapporté, voulut le tenir de Peirese lui-même.

Le savant Henri de Vallois avoit lu dans un ancien Auteur quelque chose sur le port de la ville de Smyrne, qu'il n'étoit guere possible de comprendre sans avoir vu la disposition des lieux mêmes. Il écrivit à M. de Peirese sa difficulté. Celui-ci fit aussi-tôt partir un Peintre sur un vaisseau de Marseille, qui alloit à Smyrne, pour prendre le plan & la vue du port. Il envoya tout cela à M. de Vallois, qui le remercia de ses soins ; mais qui, suivant sa

coutume de ne rien trouver de bien , lui manda qu'il n'étoit pas entièrement éclairé sur ce qu'il fouhaitoit. M. de Peirese , fâché d'avoir fait inutilement une dépense considérable , lui écrivit qu'il avoit tâché de le satisfaire , & que si cela ne suffisoit pas , il ne devoit s'en prendre ni à lui ni à son Peintre , mais à son propre esprit , qui n'étoit jamais content de rien.

Le célèbre Pierre Gassendi a composé la Vie de M. de Peirese ; elle renferme , d'une façon singuliere , l'Histoire de tous les Savans de son tems. M. Patin disoit , en parlant de cette Vie de M. de Peirese , qu'on y trouvoit tous les bons Auteurs comme on trouve tous les bons Livres à la foire de Francfort.



MAXIMILIEN DE BÉTHUNE, *Baron de ROSNI, Duc de SULLY, Premier Ministre sous Henri IV, né à Rosni en 1559, mort, en 1641, dans son château de Villebon, au pays Chartrain.*

Le Pape, après avoir loué M. de Sully, dans une lettre, sur son Ministère, & finissant par le prier d'entrer dans la bonne voie; Sully lui répondit, qu'il ne cessoit, de son côté, de prier Dieu pour la conversion de Sa Sainteté.

Henri IV demandoit un jour à Sully s'il n'étoit pas bien malheureux, après avoir essuyé durant sa jeunesse plus de malheurs lui seul que tous les Rois de France ensemble n'en avoient jamais éprouvés, de ne pouvoir jouir paisiblement d'aucun plaisir durant le cours de sa prospérité? de ne point posséder le cœur de sa femme? de se voir pour ennemis la plupart de ceux qu'il avoit comblés de ses bienfaits? &c.

« Tous ces malheurs ne seroient rien (lui dit

» Sully) si Votre Majesté n'y ajoutoit pas celui
 » d'y être trop sensible ».

—♦—

Sully , à la journée d'Yvri , eut deux che-
 vaux tués sous lui , reçut sept blessures , &
 resta pour mort. Revenu à lui , il se fit trans-
 porter à Rosni , où étoit le Roi , qui , du plus
 loin qu'il l'apperçut , courut au-devant de lui ,
 en s'écriant : « Brave soldat & vaillant Che-
 » valier ! j'avois toujours eu bonne opinion de
 » votre courage & conçu de bonnes espérances
 » de vos vertus ; mais vos actions signalées &
 » votre modestie ont surpassé mon attente!...
 » Et partant , en présence de ces Princes ,
 » Capitaines & grands Chevaliers qui sont ici
 » près de moi , je vous veux embrasser des
 » deux bras ».

—♦—

Est - il aucun François qui ne partageât
 l'attendrissement de l'Auteur des vers ci-dessous ,
 à l'aspect du château de Villebon , où ce grand
 homme , retiré depuis trente ans , finit en paix
 sa glorieuse carrière ?

Beaux lieux , je sens à votre aspect
 Que mon ame s'éleve & qu'elle est attendrie!...

Tout inspire ici le respect :
 Tout rappelle à mon cœur l'amour de la Patrie,
 Le meilleur des sujets, le plus grand des mortels,
 A qui la France auroit dû des Autels.

Hélas! l'affreuse jalousie
 Le força de venir habiter ce séjour ;
 Il y gémit des erreurs de la Cour.

Il vit avec douleur que la cruelle envie
 Y détruisoit le fruit de ses talens :
 Il regretta, pendant trente ans ,
 Le bien qu'il auroit fait le reste de sa vie.

*Par M. Chenevières ,
 ci-devant 1^{er} Commis de la Guerre.*

Péréfixe fait ainsi le portrait de Sully : « Il étoit, dit cet Historien, homme d'ordre, exact, bon ménager, gardoit sa parole, point prodigue, point fastueux, point porté à faire de folles dépenses, ni au jeu, ni en femmes, ni en aucune chose qui ne convienne pas à un homme élevé à l'emploi de Ministre d'Etat : de plus, il étoit vigilant, laborieux, expéditif; il donnoit presque tout son tems aux affaires & peu à ses plaisirs ; avec cela, il avoit le don de pénétrer ses matieres jusqu'au fond, & de développer les entortillemens & les nœuds.

dont les Financiers , quand ils ne font pas de bonne foi , s'étudient à cacher leurs friponneries ».



Après la mort tragique d'Henri IV , Sully s'étoit retiré du Ministère , & vivoit dans la retraite. Pendant trente ans que dura sa retraite, il parut très-rarement à la Cour. Louis XIII , l'ayant envoyé chercher pour lui demander son avis sur les affaires , il y vint , quoiqu'avec répugnance. Les jeunes Courtisans chercherent à le tourner en ridicule sur son ancien habillement , qu'il conserva toujours , & qui n'étoit plus de mode ; sur son maintien grave & sur ses manieres , qui paroissoient d'un autre siecle. Sully s'en apperçut , & dit au Roi : *Sire , quand le Roi votre pere , de glorieuse mémoire , me faisoit l'honneur de me consulter sur ses grandes & importantes affaires , au préalable il faisoit sortir tous les bouffons & baladins de Cour.*



Sully , après avoir passé sa jeunesse au milieu des armes , fut élevé au Ministère , & conserva toujours à la Cour l'antique frugalité des camps. Sa table n'étoit pour l'ordinaire que de dix

couverts : on n'y servoit que les mets les plus simples & les moins recherchés. On lui en fit souvent des reproches ; il répondoit toujours par ces paroles d'un ancien : *Si les convives sont sages , il y en a suffisamment pour eux ; s'ils ne le sont pas , je me passe sans peine de leur compagnie.*

Un jour Henri IV alla à l' Arsenal où demeurait Sully ; il demanda en entrant où étoit ce Ministre ; on lui répondit qu'il étoit à écrire dans son cabinet. Il se tourna vers deux de ses Courtisans , & leur dit en riant : *Ne pensiez-vous pas qu'on alloit me dire qu'il est à la chasse ou avec des Dames ?* Une autre fois , étant allé à l' Arsenal dès sept heures du matin , il trouva Sully avec ses Secrétaires occupé à travailler devant une table toute couverte de lettres & de papiers. *Et depuis quand êtes-vous là ?* lui dit le Roi. *Dès les trois heures du matin*, répondit Sully. *Eh bien , Roquelauré*, dit Henri IV, en se tournant vers lui, *pour combien voudriez-vous mener cette vie là ?*

X Henri IV étant dans sa chambre , avec une

Dame qu'il aimoit , Sully entra dans l'anti-chambre & voulut passer outre : on lui dit que cela ne se pouvoit pas. Il se douta aussitôt qu'il y avoit quelque intrigue qu'on vouloit lui cacher. L'envie de savoir ce qui se passoit , le fit appuyer sur une fenêtre qui regardoit vers le petit escalier du cabinet du Roi. Il vit sortir une Dame , vêtue d'un habit vert , qu'il ne put reconnoître. Un moment après , le Roi vint à lui , & lui dit : *Comment te portes-tu , Sully ?* Le Duc lui répondit : « Sire , je suis toujours » le très-humble serviteur de Votre Majesté : » mais , Sire , reprit le Duc , qui voyoit le Roi » un peu ému , la santé de Votre Majesté me » paroît un peu altérée ». *C'est* , dit le Roi , *que j'ai eu la fièvre pendant toute la matinée ; mais elle vient de me quitter.* « Il est vrai , Sire , » dit le Duc , je l'ai vue passer , elle étoit toute » verte ». *Ventre-saingris* , lui dit le Roi , *on ne sauroit te tromper , tu vois trop clair.*

Épitaphe de Sully.

† Souverains, adorez la cendre
De l'homme en ces lieux endormi:
Le premier il fut vous apprendre
Qu'un Roi peut avoir un ami.

JEAN-ARMAND DU PLESSIS, *Duc de RICHELIEU, Cardinal & Ministre d'État, né à Paris en 1585, mort dans la même ville en 1642.*




Richelieu avoit préparé l'abaissement de la Maison d'Autriche, en faisant marcher une armée Françoisé en Italie, pour donner à Mantoue un Duc dépendant de la France & non de l'Espagne, & en invitant le Roi de Suede, Gustave Adolphe, à descendre en Allemagne. Louis, qui avoit désigné son Ministre pour commander l'armée, fit expédier des Lettres-Patentes, par lesquelles il lui donnoit le titre de *Lieutenant-Général représentant le Roi*, & lui permettoit de recevoir les Ambassadeurs des Princes & les Députés des Villes & des Communautés, & de leur en envoyer s'il le jugeoit à propos. Lorsque Richelieu passa la Doire, à la tête de l'armée, le 19 Mars 1629, il étoit monté sur un superbe cheval, avoit l'épée au côté, une plume à son chapeau & une cuirasse de couleur d'eau, sur un habit

couleur de feuille morte , brodé d'or : il étoit précédé de deux Pages , dont l'un portoit son casque & l'autre ses gantelets ; deux autres Pages marchoient à ses côtés , & chacun d'eux tenoit par la bride un coureur de grand prix ; enfin , le Capitaine de ses Gardes marchoit derrière à la tête de sa troupe. Le Cardinal, dans cet équipage guerrier , entra dans l'eau l'épée au côté & deux pistolets à l'arçon de sa selle , & passa la rivière.




Le grand Ecuyer Cinq – Mars , favori de Louis XIII , crut quelque tems pouvoir balancer dans l'esprit du Roi la fortune de Richelieu ; mais un jour que ce favori s'abandonnoit à des discours outrageans contre ce Ministre , Louis lui imposa silence. « Je vous aime beaucoup , » lui dit ce Prince , & je n'aime point le Cardinal : cependant , si vous lui rompez en visière , n'attendez pas que je prenne votre parti contre lui ; mes affaires sont en telle situation , que je ne puis me passer de mon Ministre : je ne les gêterai jamais pour l'amour de qui que ce soit ». C'est ce même Cinq-Mars qui , quelque tems après , porta sa tête


sur un échaffaud pour avoir conspiré contre l'Etat, par haine pour Richelieu.



Le Cardinal de Richelieu venoit d'assister à une cérémonie où un Cordelier avoit prêché. Surpris de n'en avoir point assez imposé au Prédicateur pour l'intimider un peu, il lui demande comment il a pu parler devant lui avec tant d'assurance?... « Ah! Monseigneur, lui » dit le Cordelier, c'est que j'ai appris mon » Sermon devant un grand carré de choux, » au milieu duquel il y en avoit un rouge, & » cela m'a accoutumé à parler devant votre » Eminence ».



Le Cardinal de Richelieu conseilla un jour au Duc d'Epemon d'adoucir son humeur altiere & de quitter son accent Gascon, en le priant de ne pas le trouver mauvais. Le Duc, qui n'entendoit pas raillerie, lui répondit brusquement: « Eh! pourquoy le trouverai-je mauvais, puisque » j'en souffre bien autant du fou du Roi, qui me » contrefait tous les jours en votre présence ».



Louis XIII, sortant avec Richelieu d'un

Conseil où il avoit été obligé de déférer à l'avis du Ministre , & le Cardinal se rangeant pour le laisser passer. « N'êtes - vous pas maître ici , » (lui dit ce Prince en le poussant avec humeur)
 » passez , passez le premier ? Je ne le puis ,
 » (répondit l'adroit Courtisan , en prenant un flambeau des mains d'un Page ,) qu'en rem-
 » plissant auprès de Votre Majesté les fonctions
 » du plus humble de ses serviteurs ».

-<->-

Richelieu , qui se voyoit en butte à la haine des Grands du Royaume , qu'il ne cherchoit qu'à rabaisser , & qui craignoit le foible de Louis XIII pour Cinq-Mars, qu'il avoit beaucoup aimé ; sentant d'ailleurs que si ce jeune Seigneur obtenoit sa grace, il en résulteroit que le crédit du premier Ministre en souffriroit beaucoup, ne trouva d'autre moyen, pour parer à tout ceci, que d'avoir recours à ce cruel artifice :

Dès que Cinq-Mars fut arrêté, le Prince d'Orange, à la priere de Richelieu, écrivit au Roi, « qu'il alloit songer à faire son accom-
 » modement avec l'Espagne, puisque Sa Ma-
 » jesté alloit (lui disoit-on) changer de Ministre,

» & mettre ses affaires entre les mains de gens
» qui ne feroient pas aussi affectionnés à la
» cause commune que le Cardinal l'avoit tou-
» jours été ». Il ajoutoit , « que si l'attentat de
» Cinq-Mars demeureroit impuni , les Alliés de
» la France ne pouvoient plus prendre de
» liaisons avec un Ministre méprisé ».

Le Roi eut peur , fit couper le col à Cinq-
Mars , & rendit toute son autorité au Cardinal.

François d'Estampes , Marquis de Mauny ,
arriva un jour dans le cabinet de Louis XIII ,
qui donnoit audience au Cardinal de Richelieu ,
& répondit aux questions du Roi en bégayant.
Le Roi qui bégayoit aussi , crut que Mauny
le contrefaisoit ; & le prenant par le bras ,
vouloit le faire tuer par ses Gardes ; mais
le Cardinal heureusement appaisa le Roi , en lui
disant : « Sire , Votre Majesté ne fait donc pas
» que Mauny est né bégue ? De grace ! par-
» donnez-lui un défaut dont il n'est pas même
» responsable à Dieu ». Louis XIII , honteux
de sa promptitude , embrassa Mauny , & à dater
de ce moment , l'aima toujours.

Le Cardinal de Richelieu s'amusoit volontiers à de petits jeux d'exercice, pour se délasser des pénibles travaux de son cabinet. Antoine de Grammont, mort en 1678, le surprit un jour qui, tout seul en veste, s'exerçoit dans son cabinet à sauter contre un mur. Un Courtisan moins délié que lui, eût été sans doute fort embarrassé de se trouver avec un Ministre du caractère de Richelieu, témoin d'une occupation si contraire au sérieux de sa dignité; mais il s'en tira en homme d'esprit. « Je parie (dit-il au » Cardinal) que je saute aussi bien que Votre » Eminence ». Aussi-tôt, quittant son habit, il se mit à sauter avec le Ministre. Ce trait d'adresse fit sa fortune, & ne contribua pas peu à son avancement.

✕ Quelques mois après l'exécution de M. de Thou, que Richelieu fit décapiter à Toulouse pour n'avoir pas révélé le secret d'une conspiration tramée contre l'Etat, ce Cardinal mourut. La sœur de M. de Thou étant venu voir ce Ministre dans son lit de parade, lui adressa ces paroles de l'écriture : *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus.*

Le Cardinal de Richelieu envoyant faire compliment au Duc d'Epéron & favoir en quel état il étoit; le Duc, qui dans ce moment disoit ses prières, répondit au Gentilhomme qui vint de la part du Cardinal: « Va, dis à » ton maître que je fais son métier, & qu'il » fait le mien ». En effet, le Cardinal étoit celui qui dispofoit du gouvernement des armées.



Ceux qui paroiffoient être le plus avant dans la confiance du Cardinal de Richelieu, étoient quelquefois le moins instruits de fes véritables sentimens. Le Comte de Bautru étoit de ce nombre; & il n'est forti de son erreur qu'après la mort de ce grand Ministre. S'étant adressé à Bertier, Libraire, pour faire imprimer les négociations de son ambassade d'Espagne, celui-ci lui conseilla de ne point donner cet ouvrage au public: comme M. de Bautru voulut en favoir la raison; c'est, lui dit Bertier, que moi qui étois, comme vous savez, en Espagne en même tems que vous, j'avois ordre de traiter avec le Comte Duc d'Olivarez tout le contraire de ce que vous aviez négocié avec lui; & si vous en doutez, je vais vous montrer mon

instruction secrete, signée de la main de M. Desnoyers, & vous verrez par-là que si vous étiez l'homme du Roi, j'étois celui du Cardinal. M. de Bautru ayant lu cette instruction, s'écria: *Ah, le grand fourbe!* Et depuis ce jour-là, il parla mal de ce premier Ministre.



Un Ambassadeur d'Espagne eut, au sujet des affaires de la Valteline, un long entretien avec le Cardinal de Richelieu. Il lui imputa tous les désordres qui avoient eu lieu dans le pays. Le Cardinal l'écouta, & chercha à lui faire voir le contraire. L'Ambassadeur se mit si fort en colere, qu'il dit à Richelieu: « Comme auteur » de la guerre, vous laisserez le souvenir d'un » Cardinal d'enfer ».



Le Cardinal de Richelieu disoit souvent à ses amis, que Louis XIII lui coûtoit plus à gouverner que tout le Royaume.



Louis XIII s'efforçoit de tems-en-tems de fecouer le joug que le Cardinal de Richelieu lui avoit imposé. Il sentoit bien tout son pouvoir, mais

mais il sentoit en même tems son insuffisance pour gouverner , & il étoit obligé de laisser régner un Ministre qui en possédoit si bien l'art , qu'il favoit régner sur son maître. Dans une tentative qu'il fit pour se délivrer de l'empire de ce Cardinal , il consulta trois Seigneurs , qu'il favoit n'aimer pas ce Ministre , afin qu'ils lui apprissent de quelle maniere il pouvoit s'en défaire. Le Duc de Guise dit à ce Monarque , qu'il ne falloit pas tremper ses mains dans le sang d'un Cardinal , qu'il falloit l'envoyer à Rome dire son Bréviaire. Le Duc de Montmorency dit sans détour qu'il falloit lui faire son procès , & le faire mourir comme un homme coupable de péculat & de concussion. Pour le Maréchal de Bassompierre , il soutint qu'il ne falloit ni le faire mourir , par la raison que le Duc de Guise avoit dite , ni l'envoyer hors du Royaume , où il ne manqueroit pas de cabaler , mais qu'il falloit l'envoyer à la Bastille. Le secret de ce conseil , où le Roi ne se détermina point , fut éventé. Dans la suite , le Ministre pour se venger , fit éprouver à ces Seigneurs le même sort qu'ils avoient voulu lui faire subir. Le Duc de Guise fut envoyé en ambassade à

Rome, où il dépenfa des fommes immenfes qui le ruinerent. Le Duc de Montmorency, rebelle à fon Roi, eut la tête tranchée. Le Maréchal de Baffompierre, redoutable au Cardinal par fa familiarité auprès de Louis XIII, par fa liberté de parler & l'art qu'il avoit de dire de bons mots, fut envoyé à la Baftille, où il fut quatorze ans, & d'où il ne feroit jamais forti fi le Cardinal avoit pu lui furvivre.



Le Cardinal de Richelieu montant le grand degré de Fontainebleau, accompagné d'une Cour brillante, le Duc d'Epéron qui le defcendoit, fuivi de peu de perfonnes, & dont le crédit déclinoit, lui dit : *Vous montez, & je descends.* Ce Miniftre lui répondit : *Si Dieu m'avoit donné plus de fanté & de force, je monteroïs plus vite que vous ne descendez.*



Ce fut à Lyon que Richelieu reçut la nouvelle de fa promotion au Cardinalat : il partit auffi-tôt pour aller remercier le Roi & la Reine-mere ; & quelques jours après la Cour étant venue dans cette ville, il y reçut, des mains

du Roi , ce chapeau , qu'il avoit si long-tems desiré.

En 1626 , il se forma contre Richelieu une conspiration très-dangereuse. Le Duc d'Orléans , le Comte de Soissons , les Ducs de Longueville , de Vendôme & d'Epéron , le Grand-Prieur de France , la Duchesse de Chevreuse & une grande quantité de Seigneurs des plus distingués , avoient résolu de le faire arrêter à Fleuri , où il étoit alors. La perte du Cardinal étoit infaillible , si le Marquis de Chalais , l'un des conjurés , craignant d'être prévenu par le Commandeur de Valençai , à qui il avoit confié le secret de cette conjuration , sans pouvoir l'y faire entrer , n'avoit été lui-même la découvrir à Richelieu & ensuite au Roi. Dès que ce Prince fut le danger qui menaçoit son Ministre , il lui envoya trente de ses Gendarmes & autant de Chevaux-légers , auxquels il ordonna d'obéir en tout au Cardinal.

Pour consoler Richelieu des traverses qu'il essuyoit , & lui donner de nouvelles marques de sa bienveillance , le Roi prit la résolution de

lui accorder le titre de premier Ministre. Les provisions qu'il lui fit expédier à ce sujet , prouvent bien en quel degré d'estime le Cardinal étoit alors auprès de Sa Majesté. « Con-
 » sidérant vos éminentes qualités (disoit
 » Louis XIII au Cardinal) que vous avez
 » secondé nos desirs & exécuté nos desseins ;
 » que Dieu qui réservoir à notre regne l'extir-
 » pation de l'hérésie & de la rebellion, a voulu
 » que ce soit par votre soin, par votre valeur
 » & par votre magnanimité ; enfin que par
 » votre prudence, les affaires d'Italie ont eu
 » d'heureux succès, dont Dieu a béni nos
 » armes : nous n'avons pas dû choisir aucune
 » personne pour être admise à la participation
 » de nos plus importantes affaires, que préa-
 » lablement nous vous y eussions donné le
 » rang & la place que votre condition & vos
 » vertus méritent ».



Richelieu (dit l'Abbé de Choisi) né pour commander aux hommes , ami généreux , cruel ennemi , avoit sur la même table son Bréviaire & Machiavel. Il contribua, par son argent & par ses conseils, au soulèvement

du Portugal ; il fomenta les guerres civiles d'Angleterre , moins par politique d'État que par animosité particuliere ; il abaisſa la Maifon d'Autriche , & la mit hors d'état d'aspirer à la Monarchie univerſelle ; il triompha des Huguenots par la priſe de la Rochelle ; & au milieu de tant d'affaires , il eut moins à craindre les ennemis du dehors que ceux du dedans. Toujours en garde contre les favoris qui révoltoient l'eſprit du Roi contre lui : « Le petit coucher » du Roi , diſoit-il , me fait plus de peine que » l'Europe entiere ». Il humilia les Seigneurs , il fit obéir les Parlemens , il emprifonna les Princes , il fit exiler le frere du Roi , héritier préſomptif de la Couronne ; il vit mourir la Reine-mere , ſon ennemie , en pays étranger ; il traita la Reine régnante avec dureté , & preſque en criminelle. Enfin , il domina l'eſprit de ſon maître , qui l'eſtimoit , qui le craignoit , & qui ne l'aimeoit pas , par la terreur qu'il lui inſpiroit : juſques-là qu'il fut le premier à chanter , avec ſes valets-de-chambre , les Vaudevilles que le peuple fit ſur la mort de ce grand Miniſtre.



Le célèbre Pere Joſeph , fut chargé des

affaires de France à la Diète de Ratisbonne ; conjointement avec l'Ambassadeur Charles Brulart de Léon. Le Cardinal de Richelieu disoit souvent : « Je ne connois aucun Ministre ni » Plénipotentiaire en Europe capable de faire » la barbe à ce Capucin, quoiqu'il y ait belle » prise ».



Richelieu donnoit dans son Palais des Pieces de Théâtre, auxquelles il travailloit quelquefois. La premiere Piece qu'il fit représenter, fut la Tragédie de *Mirame* de Desmarets. Il avoit pour cette Piece une tendresse qui marquoit assez qu'il pouvoit en être le pere : mais l'énorme dépense qu'il fit pour ce spectacle & tout son pouvoir, ne purent empêcher que ce Drame ne tombât. Après la premiere représentation, le Cardinal s'étoit retiré à Ruel. Desmarets & Petit coururent l'y joindre ; il leur dit en les voyant entrer : « Eh bien, les François n'au- » ront jamais du goût pour les belles choses ; » ils n'ont point été charmés de *Mirame* ».



La Comédie des *Thuilleries*, attribuée aux cinq Auteurs qui travailloient sous les ordres

du Cardinal, fut représentée, en 1635, dans le Palais de ce Ministre. Il en avoit arrangé lui-même toutes les scènes. Corneille, un des cinq Auteurs, plus docile à son génie que souple aux volontés du premier Ministre, crut devoir changer quelque chose dans le troisieme acte, qui lui fut confié. Cette liberté estimable déplut beaucoup au Cardinal, qui lui dit, *qu'il falloit avoir un esprit de suite*. Il entendoit par esprit de suite, la soumission qui suit aveuglément les ordres d'un supérieur.

Le Roi, disoit le Duc d'Epéron en raillant, *ne s'est réservé de la royauté que le don de guérir les écrouelles*. Mais si le Cardinal de Richelieu fut le maître de son Roi, on peut dire que par lui son Roi fut le maître des autres Monarques. Les plus grands Princes devinrent les pensionnaires de Louis XIII. Le Roi d'Angleterre, le confrere de ce Monarque, & le Prince d'Orange, ne dirigerent leurs mouvemens que par les conseils de Richelieu. La Maison d'Autriche fut abaissée; le Roi d'Espagne se vit enlever, par les intrigues du Cardinal, un Royaume uni à ses Etats. Dans le tems que

ce Prince se croyoit le plus tranquille & le plus absolu, il vit le Portugal se soustraire à son obéissance.



Richelieu passa les derniers jours de sa vie dans les souffrances & les douleurs d'une maladie aiguë. Lorsqu'enfin il vit son dernier moment arrivé, il parut attendre la mort avec beaucoup de fermeté & de courage. Il pressa ses Médecins de lui dire sincèrement ce qu'ils pensoient de son état, & combien il avoit encore à vivre. Tous lui répondirent qu'une vie si précieuse & si nécessaire au monde intéressoit le ciel, & que Dieu feroit un miracle pour le guérir. Peu satisfait de ce galimathias, Richelieu appella Chicot, Médecin du Roi, & le conjure de lui dire en ami s'il doit espérer de vivre ou se préparer à la mort. *Dans vingt-quatre heures*, lui répondit ce Médecin en homme d'esprit, *vous serez mort ou guéri*. Le Cardinal parut très-satisfait de cette sincérité; il remercia Chicot, & lui dit, sans se montrer ému, qu'il entendoit bien ce que cela vouloit dire. Dès ce moment, Richelieu ne s'occupaque de sa fin prochaine. Il reçut le saint viatique

avec les sentimens de la piété la plus vive.
O, mon Juge! dit le Prélat en regardant le
 faint-ciboire, *condamnez-moi si j'ai eu d'autre
 intention que de bien servir le Roi & l'État.*
 Lorsqu'il eut rendu les derniers soupirs, on
 s'emprefsa d'aller porter cette nouvelle au Roi.
Voilà, dit-il froidement, *un grand politique
 mort.*



Lorsque la Vrilliere, Secrétaire d'État, vint
 apporter au Cardinal de Richelieu la nouvelle
 du combat de Castelnau & de la prise de
 Montmorency, le premier mouvement de ce
 Ministre fut de se passer la main sur le cou,
 comme voulant désigner le sort qu'il préparoit
 au prisonnier. Mais s'étant apperçu que la
 Vrilliere avoit pu le remarquer, il lui dit en
 riant : « M. de Montmorency est de mes amis;
 » je lui laverai bien la tête ».



Louis XIII, paroissant fâché de perdre Ri-
 chelieu qui étoit au lit de la mort : « Je vous
 » laisse de bons Ministres, dit le Cardinal;
 » vous n'avez rien à redouter de vos ennemis
 » de dehors, si vous suivez les conseils de ceux

» que j'ai mis dans les affaires ; mais c'est votre
 » petit coucher que vous avez à craindre , &
 » qui m'a donné plus de peine que tous les
 » étrangers ensemble ».



Richelieu a laissé mourir de faim de bons Historiens , tandis qu'il donnoit à pleines mains à de mauvais Poëtes. C'est qu'il avoit la manie des vers & du théâtre , & non de l'histoire , qui devoit cependant consacrer à jamais la gloire de son ministere. Voilà comment les hommes entendent mal l'intérêt de leur vanité. Les histoires , quelles qu'elles soient , restent toujours ; & d'un millier de vers , il n'y en a pas vingt qui passent à la postérité.



Le Cardinal de Richelieu , qui désiroit d'affermir de plus en plus sa faveur & d'illustrer sa Maison , entreprit de marier Madame de Combalet , sa niece , avec le Comte de Soissons. Le Gentilhomme chargé de proposer ce mariage reçut pour récompense un soufflet , & pensa s'attirer un traitement encore plus désagréable. Le Comte de Soissons déclara qu'il

n'épouferoit jamais les reftes de ce galeux de Combalet. Le Cardinal voulut prouver au Prince que la jeune veuve étoit encore vierge. Le principal argument dont il fe fervit , fut l'anagramme tirée du nom de fa niece , qui s'appelloit *Marie de Vignerots* , où l'on trouve ces mots : *Vierge de fon mari*. Le Prince ne fe laiffa point perfuader par des anagrammes.



Le Cardinal de Richelieu , tourmenté de la colique, & fon Apothicaire étant malade , celui-ci envoya fon premier garçon pour adminiftrer au Cardinal le remede dont il avoit befoin , en lui recommandant fur-tout de ne pas oublier de parler toujours d'Eminence. Ce Compagnon, trouvant de la difficulté à introduire la canule :
 « S'il plaifoit à votre Eminence (dit-il au Mi-
 » niftre) de l'introduire elle-même , je rifque-
 » rois moins de la bleffer , attendu que votre
 » Eminence a deux éminentiffimes éminences
 » qui empêchent l'entrée du canon dans fon
 » lieu. — Allez , mon ami (dit le Cardinal en
 » éclatant de rire) allez affurer votre maître
 » que vous êtes auffi mauvais orateur que mau-
 » vais opérateur ».



Épitaphe du Cardinal de Richelieu.

Impuissantes grandeurs, foibles dieux de la terre!
 N'élevez plus au ciel vos triomphes divers :
 La vertu des lauriers dont vous êtes couverts,
 Ne peut vous garantir des coups de son tonnerre.

Le Ministre fameux que cette tombe enferme,
 Ne témoigne que trop, aux yeux de l'univers,
 Que la Pourpre est sujette à l'injure des vers,
 Et que l'éclat du monde est un éclat de verre.

Tous les astres veilloient au soin de sa grandeur,
 Augmentoient chaque jour sa pompe & sa splendeur,
 Et rendoient, en tous lieux, sa puissance célèbre.

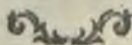
Cependant sa puissance a trouvé son écueil ;
 Sa pompe n'est plus rien qu'une pompe funebre,
 Et sa grandeur se borne à celle d'un cercueil.

Malleville.


A U T R E.

Redoutable au petit, mais bien moins qu'au plus grand ;
 Dans ce tombeau repose Armand.


Anonyme.




MARIE-JARS DE GOURNAI, née en 1565,
morte à Paris en 1645.



Après la mort de son pere, Mademoiselle de Gournai en prit un autre par alliance; ce fut le célèbre Montagne qu'elle adopta, & pour qui elle ne témoignoit pas moins de respect & de zele que pour son véritable pere. Montagne l'estima, & reconnut son espece d'adoption. Elle a fait réimprimer les ouvrages de ce Philosophe.



C'est dans la Préface des *Essais de Montagne*, par Mademoiselle de Gournai, que Pascal a pris cette image ingénieuse, lorsqu'il dit, en parlant de la Divinité: *C'est un cercle dont la circonférence est par-tout & le centre nulle part.*



C'est à Mademoiselle de Gournai qu'on doit la premiere traduction des passages Grecs, Latins & Italiens qu'on trouve dans les *Essais de Montagne*. Elle employoit beaucoup de mots

surannés dans son style & sa conversation. Le Cardinal de Richelieu ne pouvoit s'empêcher de rire quand il lui entendoit prononcer : *Tant-mieux*, lui dit-elle un jour, *je fais grand bien à la France*. Voulant faire entendre qu'elle contribuoit par-là à la santé de son Éminence.

Un plaisant, à qui on demandoit le portrait de Mademoiselle de Gournai, répondit par ces vers :

Pucelle de quatre-vingts ans,
 Muse de Latin famélique,
 Elle est savante jusqu'aux dents;
 Et par son babil emphatique
 Elle assomme les plus patiens.

Épitaphe de Mademoiselle de Gournai.

Si l'on a tant chanté les vertus des Sibylles,
 Et fait de leurs beaux jours de beaux siècles tranquilles
 Pour montrer leur mérite & l'heur qu'elles ont eu,
 Tu remportes, *Gournai*, cet heureux avantage,
 D'égalier, en mourant, les Sibylles en âge,
 Et d'avoir, en vivant, surpassé leur vertu.

Par Colletet.

FRANÇOIS MAYNARD, né à *Saint-Céré*,
dans le *Quercy*, en 1582, mort en 1646.

✻

Comme le genre de poésie où Maynard a le mieux réussi est l'épigramme, un illustre Président du Parlement de Toulouse, appelé Caminade, lui donnoit tous les ans pour étrennes un Martial.

✻

Maynard prit un ton fin & flatteur pour obtenir quelque chose du Cardinal de Richelieu, & pour se plaindre honnêtement de sa fortune.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte;
Je verrai bientôt mes yeux
Sur le rivage du Cocite.

Je serai bientôt des suivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le pere des Savans
En un siècle plein d'ignorance.

Lorsque j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son desir ;
 Et par le récit de la vie,
 Je calmerai le déplaisir
 Qu'il reçut au camp de Pavie.

Mais s'il demande à quel emploi
 Tu m'as occupé dans le monde,
 Et quel bien j'ai reçu de toi,
 Que veux-tu que je lui réponde ?

Rien, répondit le Cardinal de Richelieu. Cela paroît incroyable de la part d'un Ministre qui aima extrêmement les Lettres, & qui fit du bien à des Poètes qui le méritoient infiniment moins que Maynard. On prétend que ce Grand homme ne fit jamais rien pour cet Ecrivain, parce qu'il aimoit qu'on ne lui demandât rien, & qu'on lui laissât la gloire de donner de son propre mouvement.



Maynard se vengea du mépris du Cardinal Ministre par ce sonnet épigrammatique, qu'il eut, dit-on, le courage de lui envoyer, du fond de sa Province où il s'étoit retiré. :

Par vos humeurs le monde est gouverné ;
 Vos volontés font le calme & l'orage ;
 Et vous riez de me voir confiné,
 Loin de la Cour, dans mon petit-village.

Cléomédon,

Cléomédon, mes desirs sont contens ;
 Je trouve beau le désert où j'habite,
 Et connois bien qu'il faut céder au tems,
 Fuir l'éclat, & devenir Hermite.

Je suis heureux de vieillir sans emploi,
 De me cacher, de vivre tout à moi,
 D'avoir dompté la crainte & l'espérance.

Et si le ciel, qui me traite si bien,
 Avoit pitié de vous & de la France,
 Votre bonheur feroit égal au mien.

Maynard, qui s'étoit retiré en Province,
 vint à Paris un peu avant sa mort. Dans les
 conversations qu'il avoit avec ses amis, dès
 qu'il vouloit parler, on lui disoit : *Ce mot là
 n'est plus d'usage.* Cela lui arriva tant de fois,
 qu'à la fin il fit ces quatre vers :

En cheveux blancs il me faut donc aller,
 Comme un enfant, tous les jours à l'école ?
 Que je suis fou d'apprendre à bien parler,
 Lorsque la mort vient m'ôter la parole !

Maynard observe dans tous ses vers une
 construction simple, naturelle, où il n'y a ni
 transposition ni contrainte. Il me souvient, dit
 Pelisson, qu'un jour que j'allai le voir, je le

trouvai qui écoutoit des vers de son fils , qui lui en faisoit la lecture. Il vint à un endroit où il y avoit je ne fais quel mot hors de sa place naturelle , qui faisoit une espece d'équivoque , se pouvant également rapporter à ce qui précédoit & à ce qui suivoit. La force du sens étoit cependant la difficulté , & le passage étoit assez clair. Il se le fit lire trois fois , feignant de ne le pouvoir entendre ; & enfin , s'adressant à son fils : Ah , mon fils , dit-il , à cette fois là , vous n'êtes pas Maynard ! car ils n'ont pas accoutumé de ranger leurs paroles de cette sorte.

Maynard avoit fait mettre sur la porte de son cabinet cette inscription , qui témoignoit le dégoût qu'il avoit de la Cour & de son siècle :

Las d'espérer & de me plaindre
Des Muses , des Grands & du sort ;
C'est ici que j'attends la mort ,
Sans la desirer ni la craindre.

Maynard réussissoit merveilleusement d'après les originaux , mais il ne faisoit rien de bon

lorsqu'il travailloit de lui-même; c'est pour cela qu'on a porté de lui le même jugement que Jules-César Scaliger avoit porté d'Érasme, dans sa poétique: *Homo ex alieno ingenio poeta, ex suo versificator.*

JACQUES DU LORENS, *Sieur D'OIRÉ*, né à Châteauneuf dans le Thimerais, mort en 1648, ou, selon quelques-uns, en 1658.

X Du Lorens avoit une femme acariâtre, qui ne lui laissoit point de repos, & excitoit incessamment sa Muse satyrique. Après l'avoir souvent célébrée dans ses satyres, il lui fit cette épitaphe, simple, mais heureuse :

Ci gît ma femme : oh ! qu'elle est bien,
Pour son repos & pour le mien.

In leij mia ionajohi iakie iazgilium,

le sear novnie iak ra spocynilla uizyvan.

Cet Auteur, d'abord Avocat au Parlement de Paris, puis Président au Bailliage de Châteauneuf, étoit fort processif; &, suivant une attestation des habitans de son Bailliage, « d'une » humeur si peu accommodante, que jamais il

» n'y put vivre en paix & fans avoir des dif-
 » férends avec quelqu'un , n'ayant laiffé un feul
 » des Officiers & des principaux habitans
 » exempts de fes offenses ordinaires ». Il avoit
 eu auffi des querelles avec les Magiftrats du
 Préfidial de Chartres , où il avoit fait quelque
 tems la fonction d'Avocat. On l'avoit con-
 damné *en de groffes amendes & de grands dé-
 pens , pour excès , injures & libelles diffama-
 toires*. Cependant , dit-il , dans la cinquieme
 de fes fatyres :

Jamais dans mes procès je ne fuis demandeur ;
 La malice du fiecle en veut à ma candeur.

CLAUDE DE MALLEVILLE , né à Paris
 en 1596 , mort dans la même ville en 1647.

Il étoit fils d'un Officier de la Maison de
 Retz. Son goût pour les Lettres le détourna
 de la route des Finances , où fa famille vouloit
 le faire entrer. Parmi nos anciens Poëtes , il
 eft un des plus ingénieux : il avoit un efprit
 aimable & galant , des graces & du ftyle. Il

est renommé par le sonnet, & n'a pas moins réuſſi dans le rondeau. Il fut Secrétaire de M. de Baſſompierre, & pendant la détention de ce Seigneur à la Baſtille, il lui fit aſſidument compagnie, & lui fut très-utile par ſes conſeils & par ſa converſation. Il fut payé de ſon zele, car M. de Baſſompierre ayant été rétabli dans ſa charge de Colonel des Suiffes, donna à Malleville la place de Secrétaire qui y eſt attachée, & qui valut au Poëte de quoi acheter une charge de Secrétaire du Roi.

Malleville remporta le prix ſur les beaux-efprits, & ſur Voiture même, qui travaillerent au ſonnet propoſé ſur la *belle matineuſe*. Cette victoire lui donna beaucoup de célébrité. « On » ne parleroit pas aujourd'hui d'un pareil ouvrage, dit Voltaire; mais le bon en tout » genre étoit alors auſſi rare, qu'il eſt devenu » commun depuis ».

Malleville, fatigué d'entendre un homme appeller ſa femme ſa *moitié*, & qu'il ſavoit

être C... , fit contre lui l'épigramme que voici :

Quand Jean, si rempli d'amitié,
Nomme sa femme sa moitié,
Je trouve qu'il a bonne grace ;
Car si, dès qu'il est endormi,
Un autre succede à sa place,
Elle n'est à lui qu'à demi.

VINCENT VOITURE, né à Amiens l'an
1598, mort à Paris en 1648.



Voiture étoit fils d'un Marchand de Vin, & ne buvoit que de l'eau. Sa naissance donna souvent occasion à des railleries & à des bons mots. Un jour qu'il entra par hasard dans une chambre, où quelques Officiers étoient en débauche, il y en eut un qui lui fit ce couplet, le verre à la main :

Quoi, Voiture, tu dégénère !
Hors d'ici, magrebi de toi ;
Tu ne vaudras jamais ton pere,
Tu ne vends du vin, ni n'en bois.



Une autre fois on fit cette épigramme, sur

ce qu'on croyoit qu'il recherchoit la fille d'un Pourvoyeur de chez le Roi, & qu'on parloit de le marier :

O que ce beau couple d'amans
Va goûter de contentemens !
Que leurs délices seront grandes !
Ils feront toujours en festin ;
Car si la Prou fournit les viandes ,
Voiture fournira le vin.

Madame Desloges , jouant au jeu des proverbes avec lui , & voulant en rejeter un des siens : *Cela ne vaut rien* , dit-elle , *percez-nous-en d'un autre*. Le Maréchal de Bassompierre disoit : *Le vin qui fait revenir le cœur aux autres , fait pâmer Voiture* ; parce qu'il appréhendoit d'être raillé à ce sujet.

X Voiture ayant offensé un Seigneur de la Cour par un trait malin ; celui-ci , qui cherchoit l'occasion de se venger , voulut lui faire mettre l'épée à la main. La partie n'est pas égale , dit Voiture ; vous êtes grand , je suis petit ; vous êtes brave , je suis poltron ; vous

me voulez tuer , eh bien , je me tiens pour mort. Il fit rire son ennemi , & le désarma.



Les sonnets de Job & d'Uranie firent tant de bruit en leur tems , qu'on fera bien aisé de les trouver ici :

Sonnet de Voiture.

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie ,
L'absence ni le tems ne m'en sauroient guérir ;
Et je ne vois plus rien qui pût me secourir ,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès long-tems je connois sa rigueur infinie ;
Mais , pensant aux beautés pour qui je dois périr ,
Je bénis mon martyre , & , content de mourir ,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison , par de foibles discours ,
M'invite à la révolte , & me promet secours ;
Mais lorsqu'à mon besoin je veux me servir d'elle .

Après beaucoup de peine & d'efforts impuissans ,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable & belle ,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens .

Sonnet de Benferade.

Job , de mille tourmens atteint ,
Vous rendra sa douleur connue ,

Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyiez point émue.

Vous verrez sa misere nue,
Il s'est lui-même ici dépeint :
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre & se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

S'il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla :
J'en connois de plus misérables.

La Cour & la Ville se partagerent sur le mérite de ces deux Pieces. Il se forma deux factions qui disputerent beaucoup & ne déciderent rien. Les uns, sous le nom de *Jobelins*, suivoient l'étendard de M. le Prince de Conti; & les autres, sous le nom d'*Uranins*, avoient à leur tête Madame de Longueville; ce qui fit dire à une personne très-spirituelle :

Le destin de Job est étrange,
D'être toujours persécuté,
Tantôt par un démon, & tantôt par un ange.

Voiture étoit de complexion fort amoureuse,

& se vanroit d'en avoir conté à toutes sortes de personnes, depuis la plus haute condition jusqu'à la plus basse ; ou, comme on a dit de lui, depuis le sceptre jusqu'à la houlette, & depuis la couronne jusqu'à la cale.



X Voiture étoit joueur, & sans consulter sa bourse, il hasardoit des sommes considérables. Il perdit sur sa parole, chez MONSIEUR, quatorze cents louis : il promit de payer le lendemain, & ne put rassembler que douze cents louis. Comme il se piquoit d'une exactitude scrupuleuse, & qu'il y attachoit son honneur, il écrivit en ces termes à Costar, son meilleur ami :

« Envoyez-moi, je vous prie, promptement
 » deux cents louis dont j'ai besoin, pour achever
 » la somme de quatorze cents que je perdis
 » hier au jeu : vous savez que je ne joue pas
 » moins sur votre parole que sur la mienne.
 » Si vous ne les avez pas, empruntez-les : si
 » vous ne trouvez personne qui veuille vous
 » les prêter, vendez tout ce que vous avez,
 » jusqu'à votre bon ami M. Paucquel ; car
 » absolument je veux deux cents pistoles. Voyez
 » avec quel empire parle mon amitié, c'est

» qu'elle est forte ; la vôtre , qui est encore
 » foible , diroit : Je vous supplie de me prêter
 » deux cents louis , si vous le pouvez fans vous
 » incommoder. Je vous demande pardon si j'en
 » use si librement ».

Costar lui fit tenir ce qu'il demandoit , & lui renvoya sa promesse avec cette réponse :

« Je n'aurois jamais cru avoir tant de plaisir
 » pour si peu d'argent : puisque vous jouez sur
 » ma parole, je garderai toujours un fonds pour
 » la dégager. Je vous assure de plus qu'un de
 » mes parens a toujours mille louis , dont je
 » puis disposer comme s'ils étoient dans votre
 » cassette. Je ne voudrois pourtant pas vous
 » exposer par-là à quelque perte considérable.
 » Un de mes amis me disoit hier , que feu son
 » bien avoit été le meilleur ami qu'il eût eu
 » au monde. Je vous conseille de garder le
 » vôtre : je vous renvoie votre promesse. Je
 » suis surpris que vous en usiez ainsi avec moi,
 » après ce que je vous vis faire l'autre jour
 » pour M. Balzac ». Il faut avouer que cette
 maniere d'emprunter & de prêter n'est pas com-
 mune , sur-tout parmi les beaux-esprits.

Voici un trait bien marqué de la générosité de Voiture. Balzac lui envoya demander quatre cents écus à emprunter : Voiture prêta galamment la somme ; & prenant la promesse de Balzac, que lui remit le valet qui faisoit la commission, il mit au bas de l'acte : « Je souf-
 » signé confesse devoir à M. Balzac la somme
 » de huit cents écus, pour le plaisir qu'il m'a
 » fait de m'en emprunter quatre cents ; » & donna ce billet au valet. Ce trait fait plus d'honneur à Voiture que ses plus belles Epîtres.

Voiture, étant interprete de la Reine-mere, fit dire à un Ambassadeur étranger de belles choses qui n'étoient point dans son discours ; on le fit remarquer à Voiture, qui répondit brusquement : *S'il ne le dit pas, il doit le dire.*

La Reine, pour lors Régente, étant à Ruel, appercevant Voiture qui se promenoit seul, lui demanda à quoi il révoit ? il répondit par ce couplet :

« Je pensois (car nous autres Poètes,
 » Nous pensons extravagamment)

- » Ce que, dans l'humeur où vous êtes,
- » Vous feriez si, dans ce moment,
- » Vous aviez en cette place,
- » Venir le Duc de Buckingham;
- » Et lequel seroit en disgrâce,
- » De lui ou du pere Vincent ? (1)»

—♦—

On fait jusqu'à quel point Buckingham poussa la folie pour prouver sa passion à la Reine, qui ne fit jamais un mystere de cette conquête. Prêt de s'embarquer à Calais pour conduire au Roi son maître, Henriette de France, il revint à la Cour sous le prétexte le plus frivole, pour avoir encore l'occasion de voir la Reine. Arrivé en Angleterre, il chercha les moyens de revenir encore en France; mais Louis XIII ayant refusé d'y consentir, ce favori fit tant qu'il brouilla les deux Couronnes, afin d'y revenir pour traiter de la paix.

Si la Reine eût aimé sincèrement Buckingham, ainsi que bien des gens l'ont cru, croit-on que Voiture eût hasardé cette plaisanterie ?

(1) Confesseur de la Reine.

Voiture a dit des Princes :

Heureux qui ne les connoît guere!
Plus heureux qui n'en a que faire!



Voiture étoit encore plus agréable dans la conversation que dans ses Lettres, & favoit si bien mêler le sérieux avec l'enjoué, & passer d'une narration à une autre, qu'il n'étoit pas possible de s'ennuyer.



Il avoit vécu dans une grande familiarité avec Madame de Sablé. Cette Dame avoit coutume de lui reprocher, en riant, qu'il avoit une vanité de femme. Il rioit de ce reproche, & ne croyoit pas que dans la profession qu'il faisoit d'aimer le monde & toutes ses affectations, ce petit défaut lui fût désavantageux.



On connoît ces vers de Boileau, adressés à l'équivoque :

Le lecteur ne fait plus admirer dans Voiture,
De ton froid jeu de mots l'insipide figure ;
C'est à regret qu'on voit cet Auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits, vanté si justement,

Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
 Présenter au lecteur sa pensée ambiguë ;
 Et souvent d'un faux sens d'un proverbe affecté,
 Faire de son discours la piquante beauté.



On trouve dans Voiture quelques poésies de très-bon goût ; entre autre , une Epître pleine de grace , adressée au grand Condé. On y remarque sur-tout avec plaisir , dit Boileau , cette familiarité décente & noble qu'un homme de Lettres , qui a de l'usage , peut prendre même avec un grand Prince.

Épitaphe de Voiture.

Ci gît le célèbre Voiture,
 L'amour de tous les beaux esprits ;
 S'il est caché pour toi dans cette sépulture,
 Tu le peux voir dans ses écrits.

Anonyme.



PIERRE DE MONTMAUR, *Professeur-Royal en Langue Greque au Collège de Cambrai à Paris, né dans le Limousin en 1576, mort à Paris en 1684.*

Montmaur étoit riche, mais avare; il disoit à ses amis : *Fournissez les viandes & le vin, je fournirai le sel* : il le répandoit en effet à pleines mains aux bonnes tables où il se trouvoit.

L'humeur satyrique de Montmaur n'avoit point de bornes; il étoit Lucien par-tout. Il en vouloit particulièrement aux mauvais Poètes. Un jour, à la table de M. de Mesmes, un Poète de la basse classe faisoit sonner bien haut des vers qu'il avoit composés à la louange du lapin; Montmaur, fatigué de son discours, lui dit brusquement : *Ce lapin là n'est point de garenne, servez-en d'un autre.*

Un Poète, qu'on appelloit le Pégase, à cause
de

à cause de la vitesse qu'il affectoit dans ses compositions , fit une satyre contre Montmaur , qu'il dédia à MM. Pithou. La piece étant tombée entre les mains de Montmaur , il la renvoya à ces Messieurs , avec ce vers de Virgile : *Equo ne credite teneri* ; replique d'autant plus juste , que Messieurs Pithou étoient originaires de Troyes.



Le Perroquet de Ménage est la meilleure de toutes les satyres qui aient été faites contre Montmaur. Ce Savant se contenta d'en rire , & dit : « Bon , je ne manquerai ni de vin pour » me réjouir , ni de bec pour me défendre ; » & parce qu'on louoit beaucoup cette métramorphose , il ajouta : « Ce n'est pas merveille » qu'un grand parleur comme Ménage , ait » fait un bon Perroquet ».



Un jour que Montmaur devoit dîner dans une maison , on convint que tout le monde lui romproit en visiere , quelque sujet qu'il traitât. Un Avocat célèbre , fils d'un Huissier , étant à la tête du parti , dès que Montmaur parut ,

L'Avocat lui cria : *Guerre , guerre ;* Montmaur lui répondit : *Monfieur , vous dégénérez bien ; votre pere s'enrouoit à crier paix , paix.*



M. de Vion d'Alibray a décrit , dans les vers fuivans , ce qui lui étoit arrivé avec un Confesseur , à l'occasion de quelques vers qu'il avoit faits contre Montmaur , qu'il appelloit *Gomor.*

Révérend Pere Confesseur ,
 J'ai fait des vers de médisance. —
 Contre qui ? — Contre un Professeur. —
 La personne est de conséquence.
 Quel est son nom ? — Il se nomme Gomor. —
 Achevez le *Confiteor.*



X Montmaur étant un jour à table , avec un grand nombre de ses amis , qui parloient , chantoient & rioient tout à-la-fois. Ah ! Messieurs , dit-il , un peu de silence , on ne fait ce qu'on mange. Cela donna lieu à M. d'Alibray de faire l'épigramme suivante :

Gomor étant à table avec certains pédants ,
 Qui crioient & prêchoient trop haut sur la vengeance ;
 Lui qui ne songe alors qu'à ce que font ses dents :
 Paix-là , paix-là , dit-il , on ne fait ce qu'on mange.



Linieré reprochoit à Montmaur qu'il dînoit souvent chez les autres : comment voulez-vous que je fasse, dit le parasite ? on m'en presse. *Je le crois bien*, reprit Linieré ; *il n'y a rien de plus pressant que la gourmandise.*

Montmaur dînoit un jour chez le Chancelier Segulier ; en desservant, on laissa tomber un plat de potage sur lui. Il vit bien que cela étoit fait exprès ; il dit, en regardant le Chancelier, qu'il soupçonnoit lui avoir fait cette piece : *Summum jus, summa injuria* ; allusion ingénieuse qui roule sur ce que M. le Chancelier est le chef de la Justice, & que *jus* signifie en latin deux choses, la Justice & du bouillon.

Comme Montmaur paroïssoit insensible aux épigrammes que ses contemporains faisoient contre lui, on fit pour lui une devise dont le corps est un âne qui est dans les chardons jusqu'au ventre, avec ces paroles : *Pinguant dum saturent.*

Épigramme de Furetiere , contre Montmaur :

Montmaur ne trouve dans la Bible
 Rien d'incroyable ou d'impossible,
 Sinon quand il voit que cinq pains
 Rassaierent tant d'humains,
 Et que, pour comble de merveilles,
 Il en resta douze corbeilles.
 Bon Dieu, dit-il, pardonnez-moi !
 Le miracle excède ma foi :
 Sans doute le texte en ajoute ;
 Que n'étois-je là pour le voir ?
 Je ne crois pas que ton pouvoir
 En eût fait rester une croûte.



De toutes les plaisanteries qu'on fit dans le tems, contre le parasite Montmaur, sous le nom de Mormon, les plus agréables sont celles qui composent le catalogue de ses œuvres.

« Catalogue des œuvres de M. de Mormon,
 » Conseiller du Roi, Gentilhomme de sa cui-
 » fine, & Contrôleur-général des festins de
 » France, imprimées à Paris chez Martin Man-
 » geart, rue de la Huchette, à l'Aloyau ».

Le catalogue étant trop long, nous nous sommes bornés à rapporter seulement le titre.



Montmaur devint si odieux aux Savans, que,

non contens de le diffamer dans leurs écrits , ils l'accuserent d'avoir assassiné le Portier du Collège de Boncourt. Il fut mis en prison ; & à peine lavé de ce crime imaginaire , ils lui en imputerent d'autres aussi infâmes. Ménage publia une vie de Montmaur sous le nom de *Gargilius Mamurra*.

NICOLAS VAUQUELIN , *Seigneur des IVETEAUX , né à la Fresnaye , château près de Falaise , mort dans une maison de campagne , en Brie , près de Germiny , en 1649.*

~~—~~

L'Abbé des Iveteaux , renvoyé de la Cour , où il étoit Précepteur du Dauphin , depuis Louis XIII , à cause de la dissolution de ses mœurs , se retira à Paris , dans une belle maison du fauxbourg Saint-Germain , où il vécut en Epicurien. Comme il s'imaginait que la vie champêtre est la plus heureuse de toutes , il s'habilloit en berger , & se promenant avec une joueuse de harpe , érigée en bergere , la houlette à la main , la pannetière au côté , le chapeau

de paille sur la tête, il conduisoit paisiblement, le long des allées de son jardin, ses troupeaux imaginaires, leur disoit des chansons & les gardoit du loup. Sa maîtresse jouoit de la harpe; des rossignols, dressés à ce manège, fortoient de leur voliere & venoient se pâmer sur l'instrument. Ce Poète voluptueux raffina tous les jours les plaisirs. Ce goût ne le quitta pas même à la mort; car, sur le point d'expirer, il se fit, dit-on, jouer une sarabande, afin que son ame passât plus doucement de ce monde à l'autre.



Un jour, comme il fortoit de chez lui, il trouva près de sa porte une jeune personne évanouie. Il appella, & la fit secourir. Elle étoit jolie, & des Iveteaux s'en aperçut dès qu'elle eut repris connoissance. Cette vue le rendit curieux; il lui fit des questions, & s'étant informé de son nom & de sa fortune, il apprit qu'elle s'appelloit Dupuis, & qu'elle étoit femme d'un de ces joueurs de violon qui vendent de la musique aux passans. Elle jouoit fort bien de la harpe & avoit une belle voix; c'en étoit trop pour le tendre des Iveteaux, qui aimoit passionnément la musique. Il engagea la belle

musicienne à vivre avec lui ; & bientôt elle fit les honneurs de la maison & les plaisirs du maître. C'est cette même personne qui lui joua la farabande lorsqu'il mourut.



On assure que des Iveteaux détourna Mézerai de la poésie, à laquelle il se croyoit appelé par son talent. C'est un double service qu'il a rendu aux Lettres : il nous a sauvé d'un Poète médiocre, & nous a procuré un bon Historien.

RÉNÉ DESCARTES, né à la Haye, petite ville de Touraine, en 1596, mort à Stockholm en 1650.



SH

On songeoit tout de bon à donner un Arrêt contre la Philosophie de Descartes, lorsque Despréaux fit paroître le sien : cette bagatelle empêcha le Parlement d'en rendre un véritable. M. Boileau le Greffier présenta cet Arrêt à signer au Président Lamoignon, avec beaucoup d'autres. Ce Magistrat exact les examina successivement : quand il vit celui de Despréaux,

il dit à Boileau : *Ah ! voilà un tour de ton oncle.*



On disoit ordinairement à Paris il y a quelque tems , que de tous les hommes , Descartes est celui qui a le mieux rêvé.



Saint-Evremond écrivoit à un de ses amis :
« On m'a dit que Descartes n'étoit pas l'in-
» venteur des automates , & qu'un Espagnol
» l'avoit prévenu. Je le crois sans preuve ; &
» je ne connois que les Espagnols qui puissent
» bâtir un pareil château ».



Un Curé de Village avoit élevé quatre dogues : il appelloit l'un Aristote , l'autre Descartes. Il avoit donné à chacun un disciple , & avoit entretenu les deux partis dans une grande animosité. Aristote ne voyoit point Descartes , qu'il ne fût prêt à s'élaner sur lui pour le dévorer ; & Descartes lui gardoit une haine pareille. Quand le Curé vouloit se divertir , il appelloit Aristote & Descartes : chacun se rangeoit à sa place ; Aristote à la droite , & Des-

cartes à la gauche, & chaque disciple se tenoit à côté de son maître. Le Curé parloit ensuite à Aristote, pour l'inviter à s'accommoder avec Descartes : Aristote, par ses aboiemens & ses yeux étincelans, disoit qu'il ne vouloit entendre à aucun accommodement. Il se tournoit ensuite du côté de Descartes, auprès de qui il ne réussissoit pas mieux. Essayons, disoit-il ensuite, si, en vous faisant conférer ensemble, vos esprits pourront se réunir : il les faisoit approcher ; ils se parloient d'abord en aboyant tout doucement ; ils sembloient se répondre mutuellement ; peu à peu ils aboyoient plus fort, & se battoient enfin deux à deux. Ils se seroient étranglés, si le Curé, par l'autorité qu'il s'étoit conservée, ne les avoit séparés. Le bon Curé prétendoit que c'étoit une image fidelle des disputes des Philosophes.



Descartes a porté le flambeau des sciences, & il a été parmi nous ce que Socrate disoit qu'il étoit à Athènes, l'accoucheur des esprits.

L'Abbé Dezalleurs disoit que la raison avoit servi de microscope à Descartes.



X Descartes avoit fait, avec beaucoup d'industrie, une machine automate, pour prouver démonstrativement que les bêtes n'ont point d'ame, & que ce ne sont que des machines fort composées, qui se remuent à l'occasion des corps qui les frappent, & leur communiquent une partie de leur mouvement. Ce Philosophe ayant mis cette machine sur un vaisseau, le Capitaine eut la curiosité d'ouvrir la caisse dans laquelle elle étoit enfermée. Surpris des mouvemens qu'il remarqua dans cette machine, qui se remuoit comme si elle eût été animée, il la jeta dans la mer, croyant que c'étoit le diable.

История о том, как Декарт изобрел автомата, и как капитан открыл его, и как он бросил его в море, считая, что это дьявол.

Le Chevalier Digby, fameux Philosophe Anglois, ayant lu les écrits de Descartes, résolut de passer en Hollande pour le voir. Il alla le trouver dans sa solitude d'Egmond; &, après avoir raisonné long-tems devant lui, sans se faire connoître, Descartes, qui avoit lu quelques-uns de ses ouvrages, lui dit, qu'il ne doutoit point qu'il ne fût le célèbre M. Digby: & vous, Monsieur, repliqua Digby, si vous n'étiez pas l'illustre Descartes, vous ne me verriez pas

venir exprès d'Angleterre pour avoir le plaisir de vous voir. M. Digby dit ensuite à ce Philosophe, qu'il feroit mieux de s'appliquer à chercher les moyens de prolonger la vie, que de s'attacher aux simples spéculations de la Philosophie. Descartes l'assura qu'il avoit médité sur cette matiere, qu'il n'osoit se promettre de rendre l'homme immortel, mais qu'il étoit bien sûr de pouvoir rendre sa vie égale à celle des Patriarches. On n'ignoroit pas en Hollande que Descartes se flattoit d'avoir fait cette découverte. L'Abbé Picot, son disciple & son martyr, persuadé qu'il avoit trouvé ce grand secret, ne vouloit point croire la nouvelle de sa mort. Lorsqu'il ne lui fut plus possible d'en douter, il s'écria: C'en est fait, la fin du genre humain va arriver.

X Un grand Seigneur ignorant, voyant un jour Descartes qui faisoit bonne chere, lui dit: Eh quoi! les Philosophes usent-ils de ces friandises? Et pourquoi non, lui répondit-il? Vous imaginez-vous que la nature n'ait produit les bonnes choses que pour les ignorans?

Descartes étant allé en Suede, où la Reine Christine l'avoit appellé, fut attaqué d'une fièvre continue, avec une inflammation de poumon. M. Chanut, Ambassadeur de France, qui souffroit d'une maladie semblable, voulut le faire traiter comme lui; mais la tête étoit si embarrassée, qu'on ne put lui faire entendre raison, & qu'il refusa opiniâtrément la saignée, disant : *Messieurs, épargnez le sang Français.* Il consentit à la fin qu'elle se fit, mais il étoit trop tard; il mourut dans sa cinquante-quatrième année. La Reine avoit dessein de le faire enterrer auprès des Rois de Suede, avec une pompe convenable, & de lui dresser un mausolée de marbre; mais M. Chanut obtint d'elle qu'il fût enterré avec plus de simplicité & suivant l'usage des Catholiques. Son corps demeura à Stockholm jusqu'en 1666, qu'il en fut enlevé par les soins de M. d'Alibert, Trésorier de France, pour être porté à Paris, où il arriva l'année suivante. Il fut enseveli de nouveau, avec beaucoup de pompe, dans l'Eglise de Sainte-Genevieve-du-Mont.



Dans un Café de Paris, un Carthésien & un

Newtonien poufferent la dispute jusqu'à se battre. Comme, après qu'on les eut séparés, le Newtonien se plaignoit beaucoup des coups qu'il avoit reçus : Vous devez les pardonner à votre adverfaire, lui dit un plaisant, il a été déterminé par une force supérieure; l'attraction a agi sur vous & sur lui, & malheureusement la force repoussante venant à manquer, vous l'avez attiré avec tant de violence, qu'il est venu vous heurter, & a enfilé une ligne droite vers le centre, au lieu de décrire habilement un cercle, comme il auroit dû faire, si la seconde direction ne lui eût pas malheureusement manqué.

*To dow cinnamalowanil pi sm
obtdwach astordw i systematow.*

Descartes disoit comme Ovide : Vivre caché, c'est vivre heureux. Il pensoit, avec Sénèque le tragique, qu'il est malheureux de mourir trop connu des autres, sans s'être connu soi-même.

✱ Descartes a dit : *Je mets ma liberté à si haut prix, que tous les Rois de la terre ne pourroient me l'acheter.* Il écrivoit à M. Chanut, Ambassadeur de France en Suede : « Un

» homme né dans les jardins de la Touraine,
 » retiré dans une terre où il y a moins de
 » miel à la vérité, mais peut-être plus de lait
 » que dans la terre promise aux Israélites, ne
 » peut pas aisément se résoudre à la quitter,
 » pour aller vivre au pays des ours, entre des
 » rochers & des glaces ».

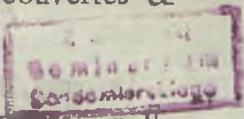
*a jednak tego
 niemożliw; niemożliw filozof za eto
 niemożliw; niemożliw*

Leibnitz disoit de Descartes, qui s'est quel-
 quefois égaré dans ses spéculations : « La Phi-
 » losophie de l'Auteur des *Tourbillons*, est l'an-
 » tichambre de la vérité ».

*w bawias to by to
 dobre, ale dżid nas z zechowski obdawo dż
 rozu mnie do elektryczności sprawa 20*

On permettoit au jeune Descartes, à cause
 de la foiblesse de sa santé, de passer une partie
 des matinées au lit. Il employoit ce tems à
 réfléchir profondément sur les objets de ses
 études, & il en contracta l'habitude pour le
 reste de sa vie. Ce tems, où le sommeil a ré-
 paré les forces, où les sens sont calmes, où
 l'ombre & le demi-jour favorisent la rêverie,
 & où l'ame ne s'est point encore répandue sur
 les objets qui sont hors d'elle, lui paroissoit le
 plus propre à la pensée. C'est dans ces matinées

qu'il a fait la plupart de ses découvertes & arrangé ses Mondes.



Descartes, après tous ses voyages, passa quelques années à observer tous les états, & finit par n'en choisir aucun. Il résolut de garder son indépendance, & de s'occuper tout entier de la recherche de la vérité. Il se forma une retraite en Hollande; mais, au milieu de ses occupations philosophiques, il eut souvent à se reprocher d'avoir perdu son repos. Il fut principalement persécuté par Woëlius, Théologien Protestant & Ministre d'Utrecht, qui avoit associé à ses fureurs un nommé Schoockius.

La famille de Descartes fut la dernière à sentir l'honneur que ce Philosophe lui faisoit. Son frere aîné avoit pour lui très-peu de considération. « Ses parens, dit l'Historien de sa vie, sembloient le compter pour peu de chose dans sa famille; &, ne le regardant plus que sous le titre odieux de Philosophe, tâchoient de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de leur race ».

To tak było z wszystkimi wielkimi ludźmi! — nic diwnego! bo nie każdy zdolny geniusz odcenić — a więcej szpaw, którzy go mają w pogardzie —

Épitaphe de Descartes.

Descartes, dont tu vois ici la sépulture,
 A desfilé les yeux des aveugles mortels;
 Et, gardant le respect que l'on doit aux Autels,
 Leur a du monde entier démontré la structure.

Son nom, par mille écrits, se rendit glorieux;
 Son esprit, mesurant & la terre & les cieux,
 En pénétra l'abîme, en perça les nuages.

Cependant, comme un autre, il cede aux loix du fort;
 Lui qui vivoit autant que ses divins ouvrages,
 Si le sage pouvoit s'affranchir de la mort.

JEAN ROTROU, né à Dreux en 1609,
 mort dans la même ville en 1650.

Rotrou étoit joueur, & pour s'empêcher de perdre tout son argent à-la-fois, & en conserver pour les besoins de la vie, il avoit coutume, lorsque les Comédiens lui apportoient l'argent de quelqu'une de ses Pièces, de le jeter sur un tas de fagots qu'il tenoit renfermés. Il étoit obligé, quand il avoit besoin d'argent, de secouer ses fagots : la peine que cela lui donnoit, l'empêchoit de prendre tout à-la-fois,
 &

& faisoit qu'il restoit toujours quelque chose en réserve.

X Rotrou se préparoit à donner son *Vincéslas*, lorsqu'il fut arrêté & conduit en prison pour une dette qu'il n'avoit pu acquitter. La somme n'étoit pas considérable ; mais un joueur est le plus souvent vis-à-vis de rien. Il envoya chercher les Comédiens, & leur offrit pour vingt pistoles sa Tragédie. Le marché fut bientôt conclu. Rotrou sortit de prison : sa Tragédie fut jouée avec un tel succès, que les Comédiens crurent devoir joindre au prix convenu & payé, un présent honnête. On ignore si Rotrou l'accepta.

Tous les Poètes se liguerent contre le Cid ; il n'y eut que Rotrou qui refusa de se prêter à la jalousie du Cardinal de Richelieu : aussi le grand Corneille l'appelloit-il son pere.

Le Grand Corneille disoit : « M. Rotrou & moi ferions subsister des Saltimbanques ; » pour marquer qu'on n'auroit pas manqué de

venir à leurs Pièces, quand bien même elles auroient été mal représentées.

Ce qui fait plus d'honneur au caractère de Rotrou, que ses Pièces n'en font à son génie, c'est la fermeté qu'il montra pendant le cours d'une maladie contagieuse qui régnoit dans sa patrie, où il étoit Lieutenant-Civil; il résista aux sollicitations de ses amis, qui le pressoient de se soustraire au danger & de revenir à Paris. La fermeté de son ame ne lui permit pas d'écouter de semblables avis. Il ne cessa point de veiller au bon ordre & de secourir ses concitoyens. *Ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit grand, répondit-il, puisqu'au moment où je vous écris, on sonne pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui: ce sera pour moi, quand il plaira à Dieu. Il mourut en effet de la contagion.*

On lui a fait cette épitaphe :

Ci gît celui dont les accens,
Dans une carrière pareille,
Semblent le moins discordans
Après de ceux du Grand Corneille.

CLAUDE FAVRE DE VAUGELAS, de
l'Académie Française, né à Bourg-en-Bresse
en 1545, mort en 1650.

Voltaire dit que Vaugelas est un des premiers qui ont épuré & réglé la langue, & de ceux qui pouvoient faire des vers italiens sans en pouvoir faire de François. X

Le Cardinal de Richelieu ayant souhaité que l'Académie Française travaillât tout de bon à un Dictionnaire; on lui témoigna que l'unique moyen d'avancer ce travail, étoit d'en charger principalement M. de Vaugelas, & de lui faire rétablir à cet effet, par le Roi, une pension de deux mille livres, dont il n'étoit plus payé. Le Cardinal ayant goûté cet expédient, Vaugelas l'alla aussi-tôt remercier. Le Ministre le voyant entrer dans sa chambre, s'avança vers lui, & lui dit: « Eh bien, Monsieur, vous n'oublierez pas du moins dans votre Dictionnaire le mot *pension* ». Non, Monseigneur,

N ij

Handwritten notes in the left margin, written vertically in cursive script.

Handwritten notes in the right margin, written vertically in cursive script.

195

répondit Vaugelas , encore moins celui de *re-connoissance*.

X Vaugelas disoit qu'une mauvaise raison fait ordinairement moins de tort qu'un mauvais mot , parce qu'il n'y a que les gens à reflexion qui connoissent la fausseté d'un raisonnement ; au lieu qu'un mauvais mot est remarqué de tout le monde.

Vaugelas se forma sur l'Histoire Romaine de Coeffeteau , & ne vouloit presque point employer d'autres phrases que les siennes. Balzac dit à ce sujet , qu'au jugement de M. de Vaugelas , il n'y avoit pas plus de salut dans l'Histoire que hors l'Eglise Romaine. Il lut , dans la suite , les traductions de M. d'Ablancourt , & les prit pour modeles.

Madame
X Voiture , qui étoit fort ami de Vaugelas , le railloit quelquefois sur le trop de soin qu'il employoit à sa traduction de Quinte-Curce. Il lui disoit qu'il n'auroit jamais achevé ; que pendant qu'il en poliroit une partie , notre langue venant à changer , l'obligeroit à refaire toutes

les autres ; à quoi il appliquoit plaisamment ce qui est dit dans Martial , de ce Barbier qui étoit si long-tems à faire la barbe , que pendant qu'il achevoit d'un côté , elle repouffoit de l'autre.

*Eutrapelus tonsor , dum circuit ora Luperci ,
Expungit que genas , altera barba subit.*

Ainsi disoit-il : *Altera lingua subit.*

Au reste , cette traduction reçut de très-grands applaudissemens ; & c'est à son sujet que Balzac dit , que l'Alexandre de Quinte-Curce étoit invincible ; celui de Vaugelas , inimitable.

Vaugelas s'étant trouvé mal , envoya un domestique appeller du secours. Avant le retour de celui-là , un autre étant survenu , trouva son maître qui rendoit un abcès par la bouche , & lui demanda , tout étonné , ce que c'étoit ; à quoi Vaugelas répondit froidement & sans émotion : « Vous voyez , mon ami , le peu que c'est » que l'homme ». Après ces paroles , il n'en prononça plus , & n'eut que quelques momens de vie.

JACQUES SIRMOND, Jésuite, Confesseur de Louis XIII, né à Riom en Auvergne en 1559, mort à Paris en 1651.

92.

L'Auteur du Siecle de Louis XIV dit que le Pere Sirmond fut un des plus savans & des plus aimables hommes de son tems. On fait à peine qu'il fut Confesseur du Roi, parce qu'il fit peu parler de lui dans ce poste délicat.

X Quand on demandoit devant le Pere Sirmond, quoique fort sobre, combien il falloit boire de coups dans un repas, il répondoit toujours :

Si bene commemini, causa sunt quinque bibendi :

Hospitis adventus, presens sitis atque futura,

Et vini bonitas, & qualibet altera causa.

Le Pere Sirmond étoit oncle de l'Académicien du même nom, qui publia une vie du Cardinal d'Amboise, qu'il ne composa que pour mettre ce bon Ministre au-dessous du Cardinal de Richelieu, son protecteur.

*mon, le legat Papieki do Poloki to powiez
dział i jako waceł monaco dan... Polak*

CLAUDE DE L'ÉTOILE, *seur* DU SAUS-
SAI, né à Paris l'an 1596, mort dans la
même ville en 1652.

— 56 —

L'Étoile étoit fils de l'Auteur de ce même
nom, à qui nous devons le *Journal du regne*
de Henri III, & des *Mémoires pour servir à*
l'Histoire de France. Il fut un des cinq Au-
teurs chargés de travailler aux Pièces de Théâtre
du Cardinal de Richelieu.

Un jour que Gombaut & Ménage étoient
chez lui, il s'y trouva un Provincial qui louoit
extrêmement les vers d'un homme de sa Pro-
vince; à l'en croire, c'étoit le meilleur Poète
de France. L'Étoile qui ne connoissoit point ce
Poète, demanda à ces Messieurs s'ils le con-
noissoient; ils répondirent que non; alors il
prononça cet arrêt: *Malheur à tout homme*
qui fait des vers, & qui n'est pas connu de
M. Gombault, de Ménage & de moi.

— 57 —
głupia zarozumiałosc i obia
i bezwstydna

L'Étoile reprenoit hardiment & brusquement, avec une sévérité outrée, ce qui ne lui plaisoit pas dans les choses qu'on exposoit à son jugement. On l'accusa d'avoir fait mourir de douleur un jeune homme qui étoit venu du Languedoc, avec une Comédie qu'il croyoit un chef-d'œuvre, & où il fit remarquer clairement mille défauts. Une autre personne étant allée le consulter sur une Tragédie, il en écouta la première & la seconde scène sans rien dire; mais à la troisième, où il y avoit un Roi qui ne parloit pas à son gré: *Ce Roi est ivre,* (dit-il, en se levant) *car autrement il ne tiendrait pas ce discours.*

On prétend que l'Étoile ne travailloit jamais qu'au flambeau, & que quand il se mettoit au travail pendant le jour, il faisoit fermer les fenêtres de son cabinet & apporter de la lumière. On a dit la même chose de Pierre Corneille.

L'Étoile avoit, ainsi que Molière & Malherbe, l'habitude de lire ses vers à sa servante. M. Pelisson, qui raconte ce détail dans son

Histoire de l'Académie Française, ajoute :
 " Croyant que les vers n'avoient pas leur en-
 " tière perfection, s'ils n'étoient remplis d'une
 " certaine beauté qui se fait sentir à tout le
 " monde "

L'Étoile, dominé par la passion de l'amour,
 & ayant épousé une femme aimable, mais sans
 bien, fut forcé de passer une partie de ses
 jours à la campagne, à cause de la médiocrité
 de sa fortune. Il avoit tenu long-tems son ma-
 riage caché : quand il fut publié, il ne fatigua
 personne par des plaintes importunes ou des
 demandes indiscrettes ; & , s'il est vrai qu'il se
 fût engagé dans le mariage en homme impru-
 dent, il fut au moins y vivre en sage.

Voici le portrait qu'on nous a laissé de ce
 Poète : " Il étoit de taille médiocre & fort
 grêle ; il avoit les cheveux & les yeux noirs,
 le visage fort pâle & fort maigre, gâté & sans
 barbe en quelques endroits, parce qu'étant jeune,
 il s'étoit laissé tomber dans le feu : au reste,
 il étoit plein d'honneur & de probité, & il

Handwritten notes in Polish:
 Molièreowi to uszło jedne mu
 co pisat komedye, jeli se kuz
 glazki rozimieszly to mial
 ...
 ...

vécut aussi estimé pour ses qualités personnelles
que pour son mérite littéraire ».

JEAN-PIERRE CAMUS, *Évêque de Bellay,*
né à Paris l'an 1582, mort dans la même
ville en 1652.

Il n'avoit que vingt-six ans lorsqu'il fut nommé
à l'Évêché de Bellay. Il fut sacré par Saint
François de Sales, & se rendit digne de l'amitié
de ce Prélat vertueux, par l'usage de ses talens
& l'ardeur de son zele.

M. Camus voyant que plusieurs Abbés avoient
cessé de prêcher dès qu'on les avoit fait Evê-
ques, dit qu'un *Évêché étoit un bâillon.*

L'Évêque de Bellay disoit d'un homme qui
étoit Musicien, Poète, Peintre & Astrologue :
Il est fou à quatre parties.

M. de Bellay, prêchant la Passion à Saint-
Jean-en-Greve, devant M. le Duc d'Orléans-

Gaston, s'aperçut que ce Prince étoit placé entre M. de Mercy & M. Bullion, Intendant des Finances ; il prit de-là occasion de faire cette exclamation équivoque : Ah ! Monseigneur, s'écria-t-il, quand je vous vois entre deux larrons, &c. Cela fut remarqué par une bonne partie de l'Assemblée, qui ne put s'empêcher d'en rire. Monsieur qui dormoit, se réveilla en sursaut, & demanda ce que c'étoit : ne vous inquiétez pas, lui répondit M. de Bullion, en lui montrant M. de Mercy ; c'est à nous deux qu'on parle.

M. de Bellay, prêchant dans l'Assemblée des Trois-Etats du Royaume, un Sermon qu'il a fait imprimer, parla ainsi : « Qu'eussent dit nos » peres, de voir passer les Offices de Judica- » ture à des femmes & à des enfans au ber- » ceau ? Que reste-t-il plus, finon, comme cet » Empereur ancien, d'admettre des chevaux » au Sénat ? Et pourquoi non ? puisque tant » d'ânes y ont entré ».

M. Camus n'aimoit point les Saints nouveaux

& disoit un jour en chaire, à ce sujet: Je don-
nerois cent de nos Saints nouveaux pour un
ancien; il n'est chaste que de vieux Saints.

M. Camus refusa deux Evêchés considéra-
bles, qui lui furent offerts par le Cardinal de
Richelieu, Arras & Amiens: la petite femme
que j'ai épousée, disoit-il, est assez belle pour
un Camus.

Ce que Camus dit un jour à Notre-Dame,
avant de commencer son Sermon, est spirituel:
« Messieurs, on recommande à vos charités
» une jeune Demoiselle qui n'a pas assez de
» bien pour faire vœu de pauvreté ».

Saint François de Sales s'étant plaint un jour
à M. Camus de son peu de mémoire, il lui ré-
pondit: Vous n'avez pas à vous plaindre de
votre partage, puisque vous avez la très-bonne
part, qui est le jugement, dont je vous assure
que je suis fort court; à ce mot, Saint François
de Sales se mit à rire, & l'embrassant tendrement,
lui dit: « Je connois maintenant que vous y allez

” tout à la bonne-foi ; je n’ai jamais trouvé
 ” qu’un homme avec vous qui m’ait dit qu’il
 ” n’avoit guere de jugement. Ayez bon cou-
 ” rage, l’âge vous en apportera assez : c’est un
 ” des fruits de l’expérience & de la vieillesse.”

M. de Bellay définissoit la politique, *ars,*
non tam regendi, quàm fallendi homines.

M. le Camus disoit de certains Moines gour-
 mands, fort révérencieux : *Que c’étoit des*
cruches qui ne se baïssioient que pour se remplir.

On avoit beaucoup de goût pour les lectures
 frivoles & romanesques du tems de M. de Bellay.
 Il crut que pour guérir les malades, il falloit
 déguiser les remedes : c’est ce qui le détermina
 à composer une infinité d’historiettes, où le
 Lecteur trouvoit à s’amuser sans se pervertir.
 Ce fut, dit-on, Saint François de Sales qui lui
 donna l’idée de composer ces Romans pieux,
 où les leçons de la vertu étoient ornées des
 charmes de la fable.

DENIS PÉTAU, *Jésuite, né à Orléans en 1583, mort à Paris l'an 1652.*



Le Pere Pétau ayant été attaqué par le Ministre Oroi, ne voulut point repliquer, parce que, disoit-il, quand on écrit contre les Ministres, on est cause que leurs pensions sont augmentées.



Le Pape Urbain VIII appella le Pere Pétau à Rome pour le faire Cardinal. Ce Jésuite, qui avoit autant de simplicité que d'érudition, fut si effrayé de cette résolution, qu'il en tomba très-dangereusement malade. Ses amis, touchés de l'état où il étoit réduit, eurent recours à l'autorité royale. Louis XIII, à qui le nom du Pere Pétau n'étoit pas inconnu, déclara qu'il ne vouloit pas qu'un homme qui faisoit tant d'honneur à son Royaume, en fût retiré. Cette nouvelle fit ce que les remedes n'avoient pu faire pour le guérir. Peu après le Nonce travailla à faire lever la défense; mais les Médecins du Roi, de M. le Duc d'Orléans, de

M. le Prince de Condé , certifierent que s'il entreprenoit le voyage , il mourroit en chemin ; alors les instances cessèrent.



M. Thomart disoit du Pere Pétau , qu'il étoit capable de remplir le monde de livres originaux dans toutes les sciences.



Il ne se passoit point d'année que le Pere Pétau ne relût le Despautere d'un bout à l'autre , afin qu'il ne lui échappât rien dans ses livres contre les règles & contre la Grammaire.



✓ Le Pere Pétau fut visité , la veille de sa mort , par Gui-Patin. Celui-ci lui ayant dit qu'il n'avoit que quelques heures à vivre , la joie que cela causa au malade , sembla le ranimer ; il se leva sur son séant , se fit apporter un exemplaire du *Rationarium temporum* , demanda une plume , écrivit sur la premiere page : *Guidoni Patino Medico clarissimo* , & le pria de recevoir son livre , en lui disant : *Je vous dois un présent pour la bonne nouvelle que vous venez de m'apprendre.*

CLAUDE DE SAUMAISE, né à Semur en Auxois l'an 1588, mort à Spa l'an 1653.

Ce Savant se retira en Hollande pour être libre. Il avoit une érudition immense, & plusieurs de ses Ouvrages latins jouissoient de la plus grande réputation parmi les Savans étrangers. Ils sont cités dans la plupart des Dictionnaires historiques latins.

La Reine de Suede disoit, en parlant de Saumaïse : *J'admire encore plus sa patience que son érudition* ; parce qu'il avoit beaucoup à souffrir de l'humeur impérieuse de sa femme, Anne Mercier.

Malgré l'emportement qui regne dans les Ouvrages de Saumaïse, c'étoit un homme facile, communicatif, & tout-à-fait doux dans le commerce. Il se laissoit dominer par une femme hautaine & chagrine, qui se vantoit d'avoir pour mari, non pas pour maître, *le plus savant*
de

de tous les Nobles, & le plus noble de tous les Savans.



Gaulmin, Saumaïse & Mauffac, trois Savans fameux, s'étant rencontrés dans la Bibliothèque du Roi, Gaulmin dit : Nous tiendrions bien tête à tous les Savans du Royaume ; Saumaïse répondit, *dites de tout l'univers ; & moi seul, je vous tiendrois bien tête à tous deux.* Ces Savans n'étoient pas modestes.



Saumaïse fut choisi pour défendre Charles I, Roi d'Angleterre, contre ses ennemis. Voici comme il commence cette Apologie : *Anglois, qui vous renvoyez les têtes des Rois comme des balles de paume, qui jouez à la boule avec des couronnes, & qui vous servez de sceptre comme de marotte, &c.*

La patrie de Saumaïse fut brûlée & presque réduite en cendre la même année qu'il vit le jour. « Cet incendie (dit un de ses froids » Panégyristes) fut un prélage de ses vastes lumières, de même que l'incendie du

» Temple d'Ephese l'avoit été du courage
 » d'Alexandre ».



Le Cardinal de Richelieu fit offrir à Saumaïse une pension de douze mille livres, pour le fixer en France ; mais Saumaïse ayant su que c'étoit à condition qu'il travailleroit à l'Histoire de ce Ministre, il répondit, *qu'il n'étoit pas homme à sacrifier sa plume à la flatterie.*



Lorsqu'on conseilloit à Saumaïse de travailler ses productions avec plus de soin, il répondoit :
 « Qu'il jetoit de l'encre sur du papier, aux
 » heures que les autres jetoient des dez ou
 » des cartes sur une table, & qu'il ne faisoit
 » cela que comme un jeu ».

JEAN-FRANÇOIS SARASIN, né dans la
 Normandie en 1603, mort à Pézénas en 1654.



Il étoit fils d'un Trésorier de France. Arrivé à Paris, il fut présenté à M. de Chavigny, Secrétaire d'Etat, qui le jugea digne de ses

bienfaits, & qui lui fit donner quatre mille livres pour l'envoyer auprès du Pape Urbain VIII, espérant que son esprit & son érudition lui gagneroient les bonnes graces du Pontife, qui aimoit beaucoup les Lettres; mais Sarasin, qui paroît avoir aimé ses plaisirs, en fit un emploi différent; & ces quatre mille livres, destinées à gagner un Pape, il les dépensa avec une Dame de la rue Quincampoix.

X Sarasin étoit Secrétaire & Favori du Prince de Conti. Ce Prince, qui voyageoit souvent, étoit harangué presque par-tout où il passoit. Le Maire & les Echevins d'une ville l'attendoient sur son passage, & lui firent leur harangue à la portiere du carrosse. Le Harangueur demeura court à la seconde période, sans pouvoir retrouver le fil de son discours. Sarasin futa aussi-tôt en bas par l'autre portiere, & ayant fait promptement le tour du carrosse, se joignit au Harangueur, & poursuivit, en la maniere à-peu-près qu'elle devoit être conçue, y mêlant des louanges si plaisantes & si ridicules, quoique très-sérieuses en apparence, que ce

Prince ne pouvoit s'empêcher d'éclater de rire. Ce qu'il y eut de plus plaisant , c'est que le Maire & les Échevins remerciaient Sarasin de tout leur cœur de les avoir tirés d'un si mauvais pas , & lui présentèrent le vin de la Ville comme à M. le Prince de Conti.

Quelque facilité qu'eût Sarasin , le métier de bel-esprit l'ennuyoit quelquefois ; il disoit agréablement : « J'envie le sort de mon Procureur , qui » commence toutes ses lettres par : *J'ai reçu* » *l'honneur de la vôtre* , sans que personne y » trouve à redire ».

Sarasin s'étoit marié ; mais il paroît qu'il n'étoit pas content de son mariage. Il demandoit quelquefois très-sérieusement si l'on ne trouveroit jamais le secret de perpétuer le monde sans femme.

Le Prince de Conti épousa Anne-Marie Martinosi , niece du Cardinal Mazarin , à la persuasion de Sarasin , à qui le Cardinal avoit promis vingt mille écus. Quand le mariage fut

conformé, le Cardinal se moqua de Sarasin ; & , pour comble de malheur, le Prince dégouté le chassa comme un homme qui l'avoit vendu au Cardinal. Sarasin fut si sensible à ce traitement , qu'il en mourut de honte & de douleur.



Pelisson , qui avoit été ami de Sarasin , passant à Pézénas , quatre ans après la mort de celui-ci , se transporta sur sa tombe & l'arrosa de ses pleurs. Il lui fit faire un Service , fonda en sa mémoire un anniversaire , tout Protestant qu'il étoit alors , & lui consacra cette épitaphe :

Pour écrire en styles divers ,
Ce rare esprit surpassa tous les autres ;
Je n'en dis plus rien , car ses vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.



Despréaux disoit qu'il y avoit dans Sarasin la matiere d'un excellent esprit , mais que la forme n'y étoit pas.



Quoique Pelisson se fût déclaré hautement contre les Préfaces , il ne laissa pas d'en faire une très-belle pour les ouvrages de Sarasin.

Il disoit, pour se justifier, qu'on pouvoit appliquer à ces sortes de choses ce qu'un grand homme a dit autrefois des pompes funebres & des devoirs de la sépulture : « Qu'il est honnête » d'en prendre beaucoup de soin pour autrui, » & de ne s'en mettre nullement en peine pour » soi-même ».

Sarasin est Auteur du sonnet suivant :

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté,
Faitte pour lui d'une main immortelle;
S'il l'aima fort, elle, de son côté,
Dont bien vous prend, ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidelle;
Mais, comme quoi ne l'auroit-elle été?
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux;
Car, bien qu'Adam fût jeune & vigoureux,
Bien fait de corps & d'esprit agréable;

Elle aimait mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable,
Que d'être femme & ne pas coqueter.

Sarasin a fait des Odes sur les batailles de Dunkerque & de Lens. On trouve dans une

strophe de la dernière, cette description du
courfier du Prince de Condé :

Il monte un cheval superbe,
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas.
Son regard semble farouche;
L'écume sort de sa bouche:
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied à terre,
Et semble appeler la guerre
Par un fier hennissement.

Sarasin & Peliffon étoient également attachés à Mademoiselle Scudéri, qui accorda la préférence à ce dernier; sur quoi l'on fit ces vers :

La figure de Peliffon
Est une figure effroyable.

Mais quoique ce vilain garçon
Soit plus laid qu'un finge & qu'un diable,
Sapho lui trouve des appas.

Moi, je ne m'en étonne pas,
Car chacun aime son semblable.

Segrais, en rendant justice aux talens de
O iv

Sarasin, dit : « C'étoit un homme agréable ,
 » qui faisoit quelquefois , sur le champ , le bon
 » Prédicateur , & débitoit les exhortations les
 » plus pathétiques ; un moment après , faisoit
 » le méchant Prédicateur & tenoit des dif-
 » cours extravagans avec le même sérieux.
 » Quand Madame de Longueville lui disoit :
 » Allons , Sarasin , prêchez comme un Cor-
 » delier ; il prêchoit comme un Cordelier.
 » Prêchez comme un Capucin ; il prêchoit
 » comme un Capucin. S'il y avoit eu de son
 » tems un Bourdaloue , & que Madame de
 » Longueville lui eût dit : Prêchez comme un
 » Bourdaloue ; il eût prêché de même ».

Pour entendre l'épithaphe suivante, il faut sa-
 voir que le Prince de Conti frappa (dit-on)
 Sarasin avec des pincettes , pour s'être trop
 mêlé de son mariage.

Épithaphe de Sarasin.

Deux charmans & fameux Poëtes,
 Disciples de Marot, du Cerceau (a), Sarasin,

(a) Jésuite, Auteur d'une jolie piece de vers, intitulée *les Pincettes*.

Ont éternisé les pincettes ;
Le premier par ses vers , le dernier par sa fin.

Par M. de la Place.

JEAN-LOUIS GUEZ DE BALZAC , né à
Angoulême en 1594 , mort en 1654.

Balzac étoit accablé par le grand nombre de lettres qu'on lui écrivoit ; parce que , composant avec beaucoup de peine ; & sachant qu'on montrait ses lettres , il falloit que rien n'y manquât. Voici comme il décrit son état à cet égard : « Il est la butte de tous les mauvais complimens de la Chrétienté , pour ne rien dire des bons , qui lui donnent encore plus de peine. Il est persécuté ; il est assassiné de civilités qui lui viennent des quatre parties du monde. Il avoit hier au soir sur sa table , dans sa chambre , cinquante lettres qui lui demandoient des réponses à être montrées , à être copiées , à être imprimées... A l'heure que je vous parle , dit-il , dans un autre endroit , il y a sur ma table une centaine de lettres qui attendent des réponses : j'en

» dois à des têtes couronnées ». Comme il fut le premier en France qui se fit un nom pour ces fortes d'écrits , il fut nommé le grand Epistolier.



Depuis que le Pere André , Feuillant , eut commencé à écrire contre Balzac , ce grand Ecrivain fut en butte à des traits sans nombre. M. le Chancelier Séguier n'ayant pas voulu permettre la publication d'un livre contre cet homme illustre , il en reçut une lettre où l'on trouve ces paroles : « Tant qu'il ne se présen-
 » tera au sceau que de ces gladiateurs de plume,
 » ne foyez point avare des graces du Prince ,
 » & relâchez un peu de votre sévérité. Si la
 » chose étoit nouvelle , il se peut que je ne
 » serois pas fâché de la suppression du pre-
 » mier libelle qui me diroit des injures ; mais
 » à cette heure , qu'il y en a pour le moins
 » une médiocre bibliotheque , je suis presque
 » bien aise qu'elle se grossisse , & prends plaisir
 » à faire un mont-joie des pierres que l'envie
 » m'a jetées sans me faire mal ».



Balzac dit : « Le peuple aime les prodiges ;

» les comètes sont plus regardées que le
 » soleil ».

La réputation de Balzac étoit si grande ,
 qu'on alloit de fort loin à sa terre de Balzac
 pour l'y voir. Les complimens qu'on lui fai-
 soit , étoient quelquefois singuliers. Un de ces
 curieux commença un jour sa harangue en ces
 termes : « Le respect & la vénération que j'ai
 » toujours eu pour vous & pour Messieurs vos
 » livres , &c. »

Balzac , en parlant de Louis XIII qui n'avoit
 point d'enfans , dit : *Qu'il ne pouvoit faire des
 coups d'Etat qu'avec la Reine.* Ce mot ingé-
 nieux & honnête donna lieu à Charpentier de
 prodiguer à Balzac les épithetes d'obscene ,
 d'impudent & d'étourdi.

M. Balzac étoit toujours malade ou valétu-
 dinairé. Le Cardinal de Richelieu lui demanda
 un jour s'il ne se portoit point mieux. M. de
 Bautru , sans donner à Balzac le tems de ré-
 pondre , dit à ce Ministre : « Comment pourroit-

» il se bien porter ? il ne parle que de lui-
 » même , & à chaque fois il met le chapeau
 » à la main : cela l'enrhume ».

Balzac , parlant de sa sciatique , disoit : « Je
 » suis , d'un côté , devenu si vaillant , que je
 » ne ferois point un pas si j'étois poursuivi
 » d'une armée ; & de l'autre , si glorieux , que
 » quand le Pape me viendroit voir , je ne l'irois
 » pas reconduire jusqu'à la porte ».

Un jour on reprochoit , avec justice , à
 Malherbe , qu'il ne donnoit de louange à per-
 sonne , & qu'il n'approuvoit rien ; il répondit :
 J'approuve ce qui est bon ; & , pour marque
 que j'approuve quelque chose , je vous annonce
 que le jeune homme qui a fait ces lettres , (il
 parloit de Balzac ,) fera le restaurateur de la
 langue française.

Balzac travailloit difficilement ; aussi , dans
 une de ses lettres , s'écrie-t-il : « O bienheu-
 » reux Écrivains ! M. de Saumaïse , en latin ,
 » & M. de Scuderi , en français , j'admire

» votre facilité, & j'admire votre abondance:
 » vous pouvez écrire plus de Calpins que moi
 » d'Almanachs ».

Despréaux disoit qu'il ne falloit pas toujours juger du caractère des Auteurs par leurs écrits; que Balzac, par exemple, feroit peur à pratiquer par l'affectation de son style; au lieu que Voiture donne une idée si riante de ses mœurs, qu'il fait regretter à ses lecteurs de n'avoir pas vécu avec lui. Cependant Despréaux affuroit, comme l'ayant su des personnes de la vieille cour, que la société de Balzac, bien loin d'être épineuse comme ses lettres, étoit remplie de douceur & d'agrément. Voiture, au contraire, faisoit le petit souverain avec ses égaux, étant accoutumé à fréquenter des Altesse, & ne se contraignoit qu'avec les grands. Le seul point où ces deux Auteurs se ressembloient, c'est dans la composition de leurs lettres, dont la plus courte leur coûtoit souvent quinze jours de travail.

J'allai voir, dit Ménage, M. Balzac, &

trouvai chez lui plusieurs Savans : Desmaretz l'Académicien y vint aussi. On parla de poésie, & quelqu'un ayant dit que M. Desmaretz étoit Poëte, & qu'il excelloit à faire des vers : Je n'aime point les vers, dit M. de Balzac, en prenant la parole, à moins qu'ils ne soient bons au souverain degré. J'ai aussi le même goût pour la prose, répondit M. Desmaretz ; je n'en fais point d'estime, à moins qu'elle ne soit excellente. La conversation continua, & chacun s'efforça de faire paroître ce qu'il savoit, & de bien parler ; car, tout au contraire d'aujourd'hui, on prenoit garde à parler correctement, à ne point faire de fautes dans les entretiens d'assemblées. Enfin, tout le monde s'étant retiré, je restai seul avec lui ; alors me prenant par la main : A présent que nous sommes seuls, me dit-il, parlons librement, & sans craindre de faire des solécismes. Je remarquai ce mot comme une bonne chose, & j'en fis part à plusieurs personnes.



Les livres de Balzac, disoit son Apologiste, ne sont guere moins communs que l'air que

nous respirons ; & il y a des Parlemens entiers qui les savent par cœur. Cette hyperbole, & quelques autres, ont fait croire que cette apologie, qui avoit paru sous le nom de M. Ogier, étoit de Balzac lui-même.

Balzac dit que l'obscurité du style de Tertulien est comme le noir de l'ébène, qui jette un grand éclat. Un Auteur de nos jours a appliqué ce mot à certains ouvrages de M. Diderot.

Balzac, parlant des Cardinaux dans le Conclave, qui, pour devenir Papes, feignent d'être malades, a dit plaisamment : Ils ne sont jamais sans catarre ; & d'un Cardinal malade, il se fait toujours un Pape qui se porte bien.

Le prix d'éloquence que donne l'Académie Française, a été fondé par Balzac en 1654. Divers obstacles empêcherent que sa volonté ne pût être mise à exécution jusqu'en 1671 ; & comme son fonds avoit profité jusqu'alors, ce prix, qu'il avoit fixé à deux cents livres,

fut porté à trois cents. C'est une médaille d'or qui, d'un côté, représente Saint Louis; & de l'autre, une couronne de laurier, avec ce mot: *A l'immortalité*, que l'Académie a pris pour devise.

« J'aime assez, disoit Balzac, cette Muse
 » muette, qu'un Grec a ajoutée aux neuf au-
 » tres. Elle se contentoit, à ce qu'on prétend,
 » du secret de ses pensées & de la possession
 » tranquille de son esprit. O la sage Muse!
 » & sans comparaison, plus habile que ses
 » sœurs! » C'est la Muse que la plupart des
 Poètes de ce siècle auroient dû prendre pour
 modele, dit l'Auteur des *trois Siecles Litté-
 raires*.

Quelqu'un a dit avec beaucoup de justesse:
 On aime à louer Voiture; on est forcé de
 louer Balzac.

Balzac dit, en parlant de la Motte-le-Vayer:
 « Il fait le dégât dans les bons livres ».

Balzac eut le brevet d'Historiographe de
 France

France, & celui de Conseiller d'Etat, qu'il appelloit de *magnifiques bagatelles*.

Épitaphe de Balzac.

Ci gît Balzac, dont l'éclatant mérite
A trouvé chez les Rois plus d'honneur que d'appui:
Bien que depuis vingt ans tout le monde l'imite,
Il n'est mortel encor qui parle comme lui.

Par Maynard.

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE, né à Soliers dans la Marche en 1601, mort à Paris en 1655.

Le Pere Rapin rapporte que, quand Mondory jouoit le rôle d'Hérode dans la *Marianne* de Tristan, le peuple n'en fortoit que rêveur & pensif, faisant réflexion sur ce qu'il venoit de voir, & pénétré en même tems d'un grand plaisir; en quoi, ajoute-t-il, on a vu quelque crayon grossier des fortes impressions que faisoit la Tragédie des anciens Grecs.

Tristan étoit si mal à son aise, qu'on le

voyoit sans manteau dans un tems où c'étoit
une honte de n'en point porter. M. de Mont-
mort, Maître des Requêtes, fit sur cela l'épi-
gramme suivante :

Elie, ainsi qu'il est écrit,
De son manteau comme de son esprit,
Récompensa son serviteur fidele.
Tristan eût suivi ce modele;
Mais Tristan qu'on mit au tombeau,
Plus pauvre que n'est un Prophete,
En laissant à Quinaur son esprit de Poète,
Ne put lui laisser un manteau.

Parmi beaucoup de petites pieces de poésie
de Tristan, qui méritent d'être conservées, on
doit distinguer ce madrigal :

Soupir, subtil esprit de flamme,
Qui sort du beau sein de ma dame,
Que fait son cœur ! Apprends-le moi :
Me conserve-t-il bien sa foi ?
Ne serois-tu point l'interprete
D'une autre passion secretè ?
O Dieux ! qui d'un si rare effort,
Mîtes tant de vertus en elle,
Détournez un si mauvais sort ;
Qu'elle ne soit point infidelle ;
Et faites plutôt que la belle

Vienne à soupirer de ma mort ,
Que non pas d'une amour nouvelle.

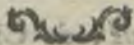


Mondory , célèbre Acteur , fit de tels efforts
pour représenter le personnage d'Hérode dans
la Marianne de Tristan , qu'il lui en coûta la
vie. Aussi Tristan , demandant quelques jours
après que l'on reprit sa Piece : « Vous voudriez ,
» je pense , (lui dit un Comédien) qu'il
» mourût toutes les semaines un Mondory à
» votre service ? »



Tristan composa cette épitaphe pour lui-
même.

Ebloui de l'éclat de la splendeur mondaine ,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine ;
Faisant le chien-couchant auprès d'un grand Seigneur ,
Je me vis toujours pauvre , & tâchai de paroître.
Je vécus dans la peine , attendant le bonheur ,
Et mourus sur un coffre , en attendant mon maître.



SALVIEN CIRANO DE BERGERAC, né dans le Périgord en 1620, mort à Paris en 1655.

La mauvaise réputation de Bergerac, sur le fait de la religion, donna occasion à une aventure assez plaisante. Un jour qu'on jouoit son *Agrippine*, des badauds, avertis qu'il y avoit des endroits dangereux, les entendirent tous sans émotion. Enfin, lorsque Séjan, résolu à faire périr Tibere, qu'il regardoit déjà comme sa victime, vient à dire sur la fin de la quatrième scene du quatrième acte :

Frappons, voilà l'Hostie,

ils s'écrierent aussi-tôt : Ah, le méchant ! ah le lâche ! comme il parle du Saint-Sacrement.



Le *Pédant joué*, de Cirano de Bergerac, est la première Piece où l'on ait osé hasarder un payfan avec le jargon de son village : c'est aussi la première Comédie qui ait paru en

prose depuis que Hardi & ses contemporains ont établi un spectacle régulier à Paris.



Bergerac étoit un grand férailleur : son nez , qui étoit tout défiguré , lui a fait tuer plus de dix personnes. Il ne pouvoit souffrir qu'on le regardât fixement ; il faisoit aussi-tôt mettre l'épée à la main à ceux à qui cela arrivoit. Il avoit eu du bruit avec Mont-Fleuri le Comédien , & lui avoit défendu de se montrer sur le théâtre d'un mois. A deux jours de-là , Bergerac se trouvant à la Comédie , Mont-Fleuri parut & vint faire son rôle à son ordinaire. Bergerac , du milieu du parterre , lui cria de se retirer en le menaçant : il fallut que Mont-Fleuri , crainte de pis , se retirât. Bergerac disoit de Mont-Fleuri : « A cause que ce coquin est si gros » qu'on ne peut le bâtonner tout entier en un » jour , il fait le fier ».



Bergerac fut la terreur des braves de son tems. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle , pour insulter un homme de sa connoissance ; il dispersa lui

seul toute cette troupe , après en avoir tué deux & blessé sept.

L'Histoire comique des États & Empires de la Lune & du Soleil, par Bergerac, prouve, dit M. l'Abbé Sabatier de Castres, combien cet Auteur étoit capable de devenir grand Physicien, habile Critique & profond Moraliste, si la mort ne l'eût enlevé presqu'aussi-tôt qu'il se fut consacré aux Lettres.

PIERRE GASSENDI, né à Chanterfier, bourg du diocèse de Dignes, en 1592, mort à Paris en 1656.

Voltaire l'appelle le Restaurateur de la Physique d'Epicure. Il sentit la nécessité des atomes & du vide : Newton & d'autres ont démontré depuis ce que Gassendi avoit affirmé. Il eut moins de réputation que Descartes, continue le même Écrivain, parce qu'il étoit plus raisonnable, & qu'il n'étoit pas inventeur.

Ce qui se passa au sujet d'un spectre vu

plusieurs fois pendant la nuit , à Marseille , par le Comte & la Comtesse Dalais , est plaisant : Gassendi fut consulté là-dessus ; & après avoir profondément raisonné , il conclut que ce spectre avoit été formé par des vapeurs enflammées , produites par le souffle du Comte & de la Comtesse. Qu'étoit-ce que ce spectre ? Une femme-de-chambre cachée sous le lit , qui faisoit de tems en tems paroître un phosphore. La Comtesse faisoit jouer cette comédie , pour engager son mari à quitter Marseille , qu'elle n'aimoit pas.

Un demi-savant de fort peu d'esprit , se trouvant avec un grand nombre de gens de Lettres , s'avisa de vouloir leur expliquer le système de la métempicose. Comme il extravagoit , Gassendi , quoique fort doux & modeste , ne put s'empêcher de s'écrier : Pythagore disoit que les ames des hommes entroient après leur mort dans le corps des bêtes ; mais je ne croyois pas que l'ame d'une bête entrât dans le corps d'un homme.

Gassendi disoit que l'Astrologie judiciaire

étoit un jeu , mais le jeu du monde le mieux inventé. Il avoit appris l'Astronomie en vue de l'Astrologie ; mais il y fut trompé tant de fois , qu'il l'abandonna pour se donner entièrement à l'Astronomie ; la combattit par ses écrits, & en détourna ses disciples : néanmoins il se repentit sur la fin de sa vie de l'avoir fait ; non qu'il eût changé de sentiment , mais, disoit-il , parce que la plupart étudiant auparavant l'Astronomie pour devenir Astrologues , il s'apercevoit que plusieurs ne vouloient plus l'apprendre depuis qu'il avoit décrié l'Astrologie.

Gassendi partit de Paris pour la Provence , avec un homme extrêmement habile : arrivés à Grenoble , ils descendirent dans la même hôtellerie. Le compagnon de Gassendi sortit de l'auberge pour aller voir ses amis. Il en rencontra un qui , après les civilités ordinaires , lui dit qu'il alloit rendre visite à M. Gassendi. Le Parisien le pria de souffrir qu'il l'accompagnât ; mais il fut surpris de se voir ramener à son auberge , & plus encore quand il vit que cet excellent Philosophe étoit son compagnon. Il admira sa modestie , qui , durant tout le voyage ,

ne lui avoit laissé échapper aucun mot qui eût pu le faire connoître.



Gassendi ne mourut pas d'une manière édifiante ; un quart-d'heure avant sa mort il disoit à un de ses amis : « Je ne fais qui m'a mis » au monde , quelle étoit ma destinée , & » pourquoi l'on m'en retire ». Quel dommage qu'un si beau génie se soit refusé aux consolations qu'on trouve dans la religion !



Gassendi , près d'expirer , mit la main de son Secrétaire sur son cœur , en lui disant : *Voilà ce que c'est que la vie de l'homme !* ce furent ses dernières paroles. Ce Philosophe avoit mis à la tête de tous ses livres : *Sapere aude.*



Épitaphe de Gassendi.

Digne d'une gloire éternelle ,
Ci gît de Gassendi la dépouille mortelle.



PIERRE DU RYER, *Secrétaire du Roi & Historiographe de France, né à Paris en 1605, mort en 1658.*

Du Ryer étoit aux gages des Libraires. On lui donnoit trente sols ou un écu pour la feuille de ses traductions. Le cent des grands vers lui étoit payé quatre francs ; le cent des petits, quarante sols. On a dit de lui qu'il n'écrivoit pas *propter famam*, mais bien *propter famem*.

Du Ryer, dit un Écrivain de son tems, traduisoit les Auteurs à la hâte, pour tirer promptement du Libraire Sommaville un médiocre salaire, qui l'aïdoit à subsister avec sa pauvre famille, dans un petit village auprès de Paris. Un beau jour d'été, nous allâmes plusieurs ensemble lui rendre visite : il nous reçut avec joie ; nous parla de ses desseins, & nous montra ses ouvrages : mais ce qui nous toucha, c'est que, ne craignant pas de nous laisser voir sa pauvreté, il voulut nous donner la collation.

Nous nous rangeâmes sous un arbre : on étendit une nappe sur l'herbe ; sa femme apporta du lait, & lui des cerises, de l'eau fraîche & du pain bis. Quoique ce régal nous semblât très-bon, nous ne pûmes dire adieu à cet excellent homme sans donner des larmes à sa vieilleffe & aux infirmités dont il étoit accablé.



Du Ryer est mort pauvre, disoit Colletet ; & je vis comme il est mort.



La savante Christine, Reine de Suede, ne pouvoit se lasser d'admirer les beautés d'*Alcyonée*, piece de du Ryer ; elle se la fit lire jusqu'à trois fois dans un jour.



GUILLAUME COLLETET, né à Paris en 1598, mort dans la même ville en 1659.



Le Cardinal de Richelieu qui l'aimoit, lui fit présent un jour de six cents livres pour six

mauvais vers qu'il lui avoit lus ; sur quoi Colletet fit ce distique :

Armand, qui pour six vers m'as donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres !

Quelques flatteurs ayant dit au Cardinal de Richelieu, à l'occasion d'un heureux succès, que rien ne pouvoit résister à son Éminence ; il leur répondit, en riant : Vous vous trompez ; je trouve dans Paris même des personnes qui me résistent : Colletet, ajouta-t-il, après avoir combattu hier avec moi sur un mot, ne se rend pas encore ; & voilà une grande lettre qu'il vient de m'en écrire.

Ce Poëte épousa de suite trois de ses servantes : les gages qu'il leur devoit leur tenoit lieu de dot. Claudine étoit la dernière ; c'est sous son nom qu'il faisoit des vers. Il mourut avant elle ; mais peu de tems avant sa mort, il composa sept vers, pour faire protester à cette femme qu'après la mort de son époux elle renonçoit à la poésie :

Le cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,
Plus triste que la mort dont je sens les alarmes,

Jusques dans le tombeau je vous suis, cher époux.
 Comme je vous aimai d'une amour sans seconde ;
 Comme je vous louai d'un langage assez doux ,
 Pour ne plus rien aimer, ni rien louer au monde,
 J'enfevelis mon cœur & ma plume avec vous.

L'admirable caractère que celui du complaisant M. Colletet, s'écrie M. Chevreau ! Nous ne l'avons jamais vu se mettre en colère ; & , en quelque état qu'on l'eût rencontré , on eût jugé qu'il étoit content , & aussi heureux que Sylla, qui se vançoit de coucher toutes les nuits avec la fortune. Nous allions manger bien souvent chez lui , à condition que chacun y feroit porter son pain , son plat , avec deux bouteilles de Champagne ou de Bourgogne ; & par ce moyen nous n'étions pas à charge à notre hôte : il ne fournissoit qu'une vieille table de pierre , sur laquelle Ronfard , Jodelle , Belleau , Baïf , Amadis , Jamin , &c. avoient fait en leur tems d'assez bons repas ; & comme nous ne nous occupions que du présent, l'avenir & le passé n'y entroient jamais en ligne de compte.

Le public apprit que Colletet , avant de

mourir , avoit composé les adieux de Claudine au Parnasse ; aussi Lafontaine , qu'on dit avoir été amoureux de cette femme , qu'il avoit même célébrée par quelques vers , s'égaya-t-il à ses dépens par ceux-ci :

Les oracles ont cessé ,
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne dit plus rien :
Elle enterra vers & prose
Avec le pauvre chrétien.

En cela , je plains son zele ,
Et ne fais au par-dessus
Si les Grâces sont chez elle ,
Mais les Muses n'y sont plus.

Sans gloser sur le mystere
Des madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons désormais
Qu'en la langue de sa mere.
Les oracles ont cessé ,
Colletet est trépassé.

Colletet fut de l'Académie Française. Il mourut ne laissant pas de quoi se faire enterrer.

Épitaphe de Colleter, par Ménage.

La mort qui se plaît à la lutte,
 Et qui les plus forts culebutte,
 Voyant Guillaume Colleter,
 Qui sa Claudine colloitoit,

D'une jalouse ardeur éprise,
 Le grand Colleter colleta,
 Qui, plus fort qu'un athlète à Pise,
 Fiérement contre elle lutta.

Mais la traîtresse plus ingambe,
 D'un tour d'adresse tout nouveau,
 En lui donnant le croc-en-jambe,
 Le fit tomber en ce tombeau.

JEAN MORIN, de la Congrégation de
 l'Oratoire, né à Blois l'an 1591, mort en
 1659.

Le Pape Urbain VIII ayant formé le dessein de réunir à l'Église les Grecs & les autres Orientaux Schismatiques, fit venir à Rome, de toute l'Europe, des Théologiens capables de répondre à ses vues. Le Pere Morin fut de ce nombre; mais à peine étoit-il arrivé, que le Cardinal de Richelieu le fit rappeler en

France. On dit que ce Ministre , qui avoit aimé cet Oratorien , témoigna à M. Harlay de Sancy, Évêque de Saint-Malo , qu'il étoit fâché de voir ce savant si éloigné de lui. Le Prélat qui étoit son ami , lui écrivit aussi-tôt de revenir , parce que le Cardinal de Richelieu pensoit à l'élever à quelque dignité ecclésiastique. Le Pere Morin ayant reçu sa lettre , partit sans délai , & arriva à Marseille sans en avoir reçu une seconde, que M. de Sancy lui écrivit par ordre du Cardinal , pour lui dire de ne point quitter Rome , où sa présence étoit nécessaire. On crut alors que tout cela n'étoit qu'un jeu du Cardinal , qui voulut se servir du ministère de M. de Sancy , pour faire revenir en France le Pere Morin, qui , suivant ce qui lui avoit été rapporté , avoit parlé un peu librement de lui dans quelques conversations particulieres.

Le Pere Morin fit imprimer , dit M. Simon , une satyre contre certains usages de la Congrégation de l'Oratoire , qu'il fit distribuer à ceux de ses confreres qui étoient assemblés à Orléans pour les affaires du Corps. C'est un libelle , continue M. Simon , à - peu - près semblable

semblable à celui que Mariana a composé contre la société des Jésuites, & en particulier contre son Général Aquaviva. Ni l'un ni l'autre ne font honneur à leurs Auteurs. Mariana cependant est plus excusable que le Pere Morin ; car le premier ne composa son ouvrage que pour son usage particulier, & avec de bonnes intentions ; au lieu que l'autre fit imprimer lui-même le sien.

Je ne fais s'il faut croire ce que dit le Pere Simon, que Morin avoit fait un recueil de tout ce qu'il avoit lu de mordant & d'injurieux dans les anciens Auteurs, pour s'en servir dans l'occasion, & qu'il avoit une opiniâtreté si extraordinaire, que trois ans après la prise de la Rochelle, il soutenoit encore qu'elle n'avoit pas été prise, & que tout ce qu'on en avoit publié n'étoit qu'un roman.



PAUL SCARRON, né à Paris en 1610,
mort en 1660.

Voici le portrait que Scarron fait de lui-même : « Lecteur qui ne m'as jamais vu , & » qui peut-être ne t'en soucies guere , à cause » qu'il n'y a pas beaucoup à profiter à la vue » d'une personne faite comme moi ; faches » que je ne me soucierois pas aussi que tu me » visses , si je n'avois appris que quelques beaux » esprits factieux se réjouissent aux dépens du » misérable , & me dépeignent d'une autre » façon que je ne suis fait : les uns disent que » je suis cul-de-jatte ; les autres que je n'ai » point de cuisses , & que l'on me met sur une » table , dans un étui , où je cause comme une » pie borgne ; & les autres que mon chapeau » tient à une corde qui passe dans une pou- » lie , & que je le hausse & baisse pour saluer » ceux qui me rendent visite. Je pense être » obligé en conscience de les empêcher de » mentir plus long-tems. J'ai trente ans passés ; » si je vais jusqu'à quarante , j'ajouterai bien

» des maux à ceux que j'ai déjà soufferts de-
» puis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien
» faite, quoique petite; ma maladie l'a rac-
» courcie d'un bon pied: ma tête est un
» peu grosse pour ma taille. J'ai le visage
» assez plein pour avoir le corps décharné; des
» cheveux assez pour ne pas porter perruque:
» j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du pro-
» verbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les
» yeux gros; je les ai bleus: j'en ai un plus
» enfoncé que l'autre, du côté que je penche
» la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise; mes
» dents, autrefois perles quarrées, sont de
» couleur de bois, & seront bientôt de cou-
» leur d'ardoise. J'en ai perdu une & demie
» du côté gauche, & deux & demie du côté
» droit, & deux un peu égrignées. Mes jambes
» & mes cuisses ont fait premièrement un
» angle obtus, & puis un angle égal, & enfin
» un aigu. Mes cuisses & mon corps en font
» un autre; & ma tête, se penchant sur mon
» estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai
» les bras raccourcis aussi bien que les jambes,
» & les doigts aussi bien que les bras; enfin,
» je suis un raccourci de la misère humaine:

qu'il prenoit toujours la qualité de malade de la Reine.

Scarron avoit fait donation à ses parens du peu de bien qu'il avoit, mais ses parens le lui rendirent. Il le vendit à M. Nublé, qui lui en donna six mille écus sans savoir précisément ce qu'il valoit; & Scarron fut content du marché. Nublé alla voir ce bien qui étoit près d'Amboise; & à son retour à Paris, étant allé voir Scarron, il lui dit: « Vous avez cru que votre » bien ne valoit que dix-huit mille livres; il » en vaut vingt-quatre par l'estimation que j'en » ai fait faire; » & il l'obligea de recevoir deux mille écus pour achever la somme.

Scarron se maria en 1652. Il disoit de sa femme: *Je ne lui ferai point de sottises, mais je lui en apprendrai beaucoup.* Quoique sans bien, il disoit qu'ils ne laissoient pas de vivre commodément avec son Marquisat de Quinet: c'est ainsi qu'il appelloit le revenu que lui apportoient les ouvrages que Toussaint Quinet imprimoit.

Dans sa Dédicace de *Dom Japhet d'Arménie*, Scarron parle ainsi au Roi : « Je tâcherai de » persuader à Votre Majesté qu'elle ne se feroit » pas grand tort, si elle me faisoit un peu de » bien. Si elle me faisoit un peu de bien, je » serois plus gai que je ne suis ; je ferois des » Comédies enjouées : Votre Majesté en seroit » divertie. Si elle en étoit divertie, son argent » ne seroit pas perdu. Tout cela conclut si » nécessairement, qu'il me semble que j'en se- » rois persuadé, si j'étois aussi bien un grand » Roi, comme je ne suis qu'un pauvre mal- » heureux ».

Scarron étoit railleur, mais il ne vouloit pas être raillé. Il ne le pardonna jamais à Madaillan, de lui avoir joué le tour suivant : Madaillan écrivit à Scarron sous le nom d'une Demoiselle, feignant qu'elle étoit charmée de son esprit, & qu'elle n'auroit pas un plus grand plaisir que de le voir ; mais qu'elle ne pouvoit se résoudre à aller chez lui. Après plusieurs lettres, Madaillan, toujours sous le même nom de la Demoiselle, lui donna un rendez-vous au fauxbourg Saint-Germain. Scarron, quoique

très-éloigné, ne manqua pas de s'y transporter, mais il n'y trouva personne. De retour chez lui, il trouva un billet, par lequel la prétendue Demoiselle s'excusoit beaucoup, sur ce qu'un obstacle qu'elle n'avoit pu prévoir, l'avoit empêchée de tenir sa parole. Il eut deux ou trois autres rendez-vous, dont le succès ne fut pas plus heureux. A la fin, s'étant aperçu de la fourberie de Madaillan, il ne parloit jamais de lui qu'avec de grosses injures.



Scarron aimoit à lire ses ouvrages à ses amis, à mesure qu'il les composoit. Il appelloit cela, *essayer ses livres*.



Scarron dit : « Que la plus ancienne de toutes » les plaintes, c'est celle des Poètes, sur le mal- » heur du tems & sur l'ingratitude de leur » siecle ».



Scarron fut un jour surpris d'un hoquet si violent, que ceux qui étoient auprès de lui craignirent qu'il n'expirât ; cependant ce symptôme diminua. La crise étant passée : Si

jamais , dit-il , j'en reviens , je ferai une belle satyre contre le hoquet. Ses amis s'attendoient à toute autre résolution que celle-là ; mais il fut dispensé de tenir parole. Il ne revint point de cette maladie , & le public a perdu la satyre qu'il se proposoit de composer. Peu avant de mourir , comme ses parens & ses domestiques , touchés de son état , fondoient en larmes , il ne s'attendrit point de ce spectacle , comme mille autres feroient en pareil cas : Mes enfans , leur dit-il , vous ne pleurerez jamais tant pour moi que je vous ai fait rire.

Louis XIV regrettant Poisson I^{er} comme un très-grand Acteur : *Oui* , dit brusquement Boileau , qui se trouva là par hasard avec Racine , *il jouoit très-bien dans Dom Japhet & telles autres Comédies de Scarron , oubliées même de la province. Comme cela s'étoit dit devant Madame de Maintenon , Racine jugea en devoir avertir Despréaux , qui répondit : Eh ! quel est l'homme qui n'a point fait de fautes ?*

Despréaux méprisoit extrêmement Scarron ;

Votre pere, dit-il un jour à M. Racine le fils, avoit la foiblesse de lire quelquefois le Virgile travesti, & de rire; mais il se cachoit bien de moi.



Balzac a dit de Scarron : « Qu'il avoit été » plus loin dans ses maux que les Stoïciens, » qui se contentoient de paroître insensibles » dans les douleurs, au lieu que Scarron étoit » gai, & divertissoit tout le monde dans ses » souffrances ».



Scarron avoit si fort mis le burlesque à la mode, que les Libraires ne vouloient plus imprimer que des ouvrages de cette nature : d'où vient qu'en 1749 on imprima une Piece mauvaise, mais sérieuse pourtant, avec ce titre, qui fit justement horreur à tous les honnêtes gens : *La Passion de Notre-Seigneur, en vers burlesques.*



Scarron étoit allé passer, en 1638, le carnaval au Mans, dont il étoit Chanoine. Un jour s'étant masqué en Sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfans de la

ville. Obligé de se réfugier dans un marais , un froid glaçant pénétra ses veines , une lympe âcre se jeta sur ses nerfs , & le rendit un raccourci de la misere humaine.



Dans l'abondance , Scarron dédioit ses livres à la levrette de sa sœur ; & dans le besoin , à quelque Monseigneur , qu'il louoit autant , & qu'il n'estimoit pas davantage.



La Reine Christine , à son passage à Paris , voulut voir Scarron : *Je vous permets* , lui dit-elle , *d'être amoureux de moi ; la Reine de France vous a fait son malade , & moi je vous crée mon Roland.*



Un moment avant que d'expirer , Scarron dit : *Je n'aurois jamais cru qu'il fût si aisé de se moquer de la mort.*



Quand Scarron se maria , un ami lui dit :
 « Que ce n'étoit pas assez pour faire plaisir à
 » sa femme de s'être marié , qu'il falloit qu'il

» eût d'elle au moins un enfant ; & lui de-
 » manda s'il se croyoit capable de le faire ?
 » Est-ce, (répondit-il en riant,) que vous
 » prétendez me faire ce plaisir là?... J'ai ici,
 » (ajouta-t-il,) Maugin, qui me fera cet
 » office à point-nommé ». Ce Maugin, un bon
 gros garçon, étoit son laquais. « Maugin ?...
 » (lui cria Scarron,) ne feras-tu pas bien un
 » enfant à ma femme ? — Oui-da ! (répondit-
 » il,) oui-da ! s'il plaît à Dieu ».

✻

Scarron, plaisantant sur les bénéfices simples,
 disoit : « Qu'il auroit bien voulu en avoir un
 » qui fût si simple, qu'il n'y eût qu'à croire en
 » Dieu pour le posséder ».

✻

Quand on dressa le contrat de mariage de
 Scarron avec Mademoiselle d'Aubigné, il dit :
 « Qu'il reconnoissoit à l'accordée quatre louis
 » de rente, deux beaux grands yeux fort ma-
 » lins, un très-beau corsage, une paire de
 » belles mains, & beaucoup d'esprit ». Le
 Notaire lui demandant quel douaire il lui assu-
 roit ? « L'immortalité, (répondit Scarron ;) le

» nom des femmes de Rois meurt avec elles ;
 » celui de la femme de Scarron vivra tou-
 » jours ».

Épitaphe de Scarron.

Celui qui ci-maintenant dort ,
 Fait plus de pitié que d'envie ,
 Et souffrit mille fois la mort ,
 Avant que de perdre la vie.

Passant , ne fais ici de bruit ,
 Garde bien que tu ne l'éveille ;
 Car voici la première nuit
 Que le pauvre Scarron sommeille.

Par lui-même.

GUILLAUME DE BRÉBEUF , né à Tori-
 gni en basse Normandie , en 1618 , mort en
 1661.

Brébeuf , dans sa jeunesse , aimoit beaucoup
 Horace. Un de ses amis , nommé Gautier , fort
 bel-esprit , n'aimoit que Lucain , & le préféroit
 à tous les autres Poètes. Cette préférence cau-
 soit souvent des disputes entre eux. Fatigués
 enfin de toujours disputer sans rien décider ,

ils convinrent que chacun d'eux liroit le Poëte de son compagnon, l'examineroit, & jugeroit avec équité. On exécuta la convention ; & il arriva que M. Gautier ayant lu Horace, en fut si charmé, qu'il ne le quitta plus depuis ; & que Brébeuf ayant lu Lucain, s'y abandonna tellement, qu'enivré de son génie, il devint un autre Lucain. Il a donné une traduction de ce Poëte, sur l'enflure duquel il a renchéri.

Il publia depuis une traduction burlesque du premier livre de Lucain, dans laquelle on trouve une satire ingénieuse & enjouée contre la vanité de ces grands Seigneurs, qui ne peuvent un moment oublier leur grandeur & leurs titres ; & contre la bassesse de ces ames foibles & viles, qui les flattent comme des Dieux, dans l'espérance de parvenir à la fortune.



MARC-ANTOINE GERARD DE SAINT-AMAND, Poëte, né à Rouen l'an 1593, mort en 1661.

Saint-Amand avoit fait un poëme intitulé *Rome ridicule*. Petit en fit un autre qui en étoit une imitation très-ingénieuse, & qu'il intitula *Paris ridicule*. Ce Petit fut découvert assez singulièrement pour l'Auteur de quelques chansons impies & libertines qui couroient dans Paris. Un jour qu'il étoit sorti, le vent enleva de dessus une table de sa chambre quelques carrés de papier qui tomberent dans la rue. Un Prêtre les ramassa ; & voyant que c'étoit des vers impies, il va les remettre sur le champ entre les mains du Procureur du Roi. Au moyen des mesures qui furent prises, Petit fut arrêté dans le moment qu'il rentroit. L'on trouva dans ses papiers les brouillons des chansons qui couroient alors. Malgré tout ce que purent faire des personnes du premier rang, que sa

jeunesse intéressoit pour lui, il fut condamné à être pendu & brûlé.

M. Broffette dit que Saint-Amand avoit fait un Poëme de la Lune, dans lequel il louoit Louis XIV, sur-tout de savoir bien nager : mais ce Prince n'ayant pu souffrir la lecture du Poëme, l'Auteur survécut peu à cet affront.

Maynard fit l'épigramme suivante contre Saint-Amand, qu'il qualifie à tort de Gentilhomme Verrier :

Votre noblesse est mince ;
Car ce n'est pas d'un Prince ,
Daphnis , que vous sortez :
Gentilhomme de verre ,
Si vous donnez à terre ,
Adieu les qualitez.

Un homme avoit les cheveux noirs & la barbe blanche, ou du moins fort grise, chacun demandoit la raison de cette différence. Le Poëte Saint-Amand se tourna vers cet homme qui ne passoit pas pour avoir de l'esprit, &

lui dit d'un grand sang-froid : *Apparemment , Monsieur , vous avez plus travaillé de la mâchoire que du cerveau.*

Ce Poëte lisoit bien ses vers , si l'on en juge par cette épigramme que Gombault fit contre lui.

Tes vers sont beaux quand tu les dis ;
 Mais ce n'est rien quand je les lis.
 Tu ne peux pas toujours en dire :
 Fais en donc que je puisse lire.

CLAUDE QUILLET , Poëte , né à Chinon en Touraine en 1602 , mort à Paris en 1661.

Pendant que M. de Laubardemont informoit de la possession des Religieuses de Loudun , où il avoit été envoyé par ordre de la Cour , le diable menaça d'élever le lendemain jusqu'à la voûte de l'Eglise quelque incrédule , s'il s'en présentoit. Quillet qui entendit cela , ne dit mot : mais le lendemain , à l'heure indiquée , il se présenta dans l'Eglise , en présence de
 M.

M. de Laubardemont & d'une grande assemblée, il défia le diable de tenir parole, & protesta qu'il se moquoit de lui : de sorte, dit Sorbier, que le pauvre diable fut penaut, & toute la diablerie fort interdite. M. de Laubardemont s'en scandalisa, & décréta contre Quillet, qui, voyant que toute la momerie n'étoit qu'un jeu que le Cardinal faisoit jouer pour perdre Urbain Grandier, jugea qu'il ne faisoit pas bon pour lui à Loudun ni en France: il en sortit promptement, & passa en Italie.

La Callipédie de Quillet est un bel ouvrage. Quelque mécontentement qu'il eut, l'engagea à y insérer des vers contre le Cardinal Mazarin. Ce Ministre l'ayant lu, fit dire à Quillet de lui venir parler : mais, au lieu de lui témoigner du ressentiment, il se plaignit avec douceur de ce qu'il l'avoit si peu ménagé dans ce poëme. Vous savez, ajouta-t-il, qu'il y a long-tems que je vous estime, & que si je ne vous ai pas fait de bien, c'est que des importuns m'obsèdent & m'arrachent les graces; mais je vous promets que la premiere Abbaye qui vaquera sera pour vous.

Quillet, touché de tant de bonté, se jeta aux genoux du Cardinal, lui demanda pardon, & promit de corriger son poëme, de telle sorte qu'il seroit content, le suppliant dès-lors de vouloir bien souffrir qu'il le lui dédiât; ce que le Cardinal lui permit. En effet, il en fit faire une seconde édition, & le dédia au Cardinal, qui, peu de tems auparavant, lui avoit donné une Abbaye considérable.



N'est-il pas un peu singulier qu'un poëme, où il s'agit de l'art de faire de beaux enfans, ait été composé par un Abbé, qu'il ait été dédié à un Cardinal, & qu'il ait valu à l'Auteur une Abbaye?



PIERRE DE MARCA, né à Gand dans le Béarn, en 1594, mort à Paris en 1662.



Monsieur de Marca, si célèbre par son livre de la Concorde du Sacerdoce & de l'Empire, fut envoyé, avant que d'être Évêque, dans la Catalogne, qui s'étoit mise sous la protection de la France. Il étoit chargé de prendre connoissance des affaires de la Justice, de la Police, des Finances, & même de l'armée. Il s'y fit aimer d'une manière qui a peu d'exemples, comme il parut par les prières & les pèlerinages qui se firent pour sa guérison, lorsqu'en 1644 il fut attaqué d'une maladie qui le mit à l'extrémité. La Ville de Barcelone, entre autres, fit un vœu public à Notre-Dame de Mont-Ferrat, qui en est éloignée d'une journée, & y envoya à son nom douze Capucins, nuds pieds, sans sandales; & douze jeunes filles, aussi nuds pieds, les cheveux épars & vêtues de longues robes blanches. Monsieur de Marca fut persuadé que ces vœux & ces prières avoient obtenu

sa guérison, & ne quitta point la Catalogne sans aller faire ses dévotions à Mont-Ferrat.



Le Cardinal de Retz ayant donné sa démission de l'Archevêché de Paris en 1662, le Roi y nomma M. de Marca, qui mourut trois jours après avoir reçu ses Bulles, & avant d'avoir pris possession. Sa mort donna occasion à cette épitaphe badine :

Ci-gît l'illustre de Marca,
Que le plus grand des Rois marqua
Pour le Prélat de son Eglise;
Mais la mort qui le remarqua,
Et qui se plaît à la surprise,
Tout aussi-tôt le démarqua.

FRANÇOIS LE MÉTEL DE BOIS-ROBERT, né à Caen en 1592, mort en 1662.



Bois-Robert étoit l'homme le plus agréable de son tems, & une espèce de favori du Cardinal de Richelieu, qu'il délassoit par des contes charmans. Quand ce Ministre étoit malade, son

Médecin, M. Citois, avoit coutume de lui dire : « Monseigneur, nous ferons tout ce que » nous pourrons pour votre santé ; mais toutes » nos drogues seront inutiles, si vous n'y mêlez » un peu de Bois-Robert ».



Bois-Robert étant tombé dans la disgrâce du Cardinal, l'Académie Française qui lui devoit la protection de cette Éminence, demanda son rappel : elle fit plus, elle eut recours à M. de Citois, qui mit au bas de la première ordonnance qu'il eut occasion de faire à son malade : *Recipe Bois-Robert* ; ce qui réussit.



Bois-Robert aimoit le jeu avec passion. Le Ménagiana nous a conservé une aventure remarquable qui lui arriva à ce sujet. Il perdit une fois dix mille écus contre le Duc de Roquelaure. Ce Seigneur, qui aimoit l'argent, voulut être payé ; ce fut Bautru qui fit l'accommodement. Bois-Robert vendit ce qu'il avoit, dont il fit quatorze mille livres. Bautru dit à Roquelaure, en lui donnant cette somme, qu'il falloit qu'il

remit le surplus , & que Bois - Robert , en reconnoissance , feroit une Ode en sa louange , mais la plus mauvaise qu'il pourroit. « Quand » on fera dans le monde (ajouta-t-il) que » le Duc de Roquelaure aura fait présent de » seize mille livres pour une si méchante Piece , » que ne présuamera - t - on pas qu'il eût fait » pour une bonne ? »



Bois-Robert étoit sensible au plaisir de la table , & pensoit souvent aux bons repas. Un jour qu'il passoit dans la rue Saint-Anastase , près d'un homme blessé à mort , on l'appella pour confesser le mourant. Il s'approche ; & , comme il étoit probablement occupé de quelque festin , il dit pour toute exhortation à son pénitent : « Mon camarade , pensez à Dieu , » dites votre *benedicite* , puis s'en alla ».



Le penchant que Bois-Robert avoit à rendre service , & l'accès favorable qu'on savoit qu'il avoit auprès du Cardinal de Richelieu , faisoit qu'il étoit souvent importuné , sur-tout pour

sa famille ; c'est ce qu'il marque dans une piece de vers qu'il commence ainsi :

Melchisedech étoit un heureux homme ,
Et son bonheur est l'objet de mes vœux ,
Car il n'avoit ni freres , ni neveux.

Bois - Robert mangeoit quelquefois chez M. le Cardinal de Retz , qui tenoit table ouverte. Un jour , pour y avoir une place commode , il se tint en bas ; & à mesure qu'il voyoit arriver quelqu'un pour dîner , il disoit & *seize* ; voulant faire connoître par-là qu'il y avoit assez de quinze personnes. Il éloigna de cette maniere presque tous ceux qui se présenterent. Le Cardinal, en se mettant à table, fut fort étonné de voir si peu de convives. Alors Bois-Robert lui raconta de quelle maniere il s'y étoit pris pour les chasser , afin d'y avoir place. La chose passa en plaisanterie.

Un laquais de Despréaux revenant de chez Bois - Robert , lui apprit que sa goutte avoit redoublé. « Il jure donc bien ? (dit Despréaux). Hélas ! Monsieur , (repartit le

” laquais ,) il n'a plus que cette consola-
 ” tion-là ”.

❖

Bois-Robert se vantant un jour à des Dames, qu'il avoit eu des commandemens fort honorables en France ; Benserade qui étoit présent, assurant ironiquement ce que Bois-Robert venoit de dire : “ Cela est très-véritable , Mesdames, ” dit-il ; Monsieur a eu des commandemens fort honorables en France : tout Paris l'a vu commander pendant dix ans aux troupes du Marais & de l'Hôtel de Bourgogne ”. Bois-Robert étoit si souvent à cet Hôtel , que Ménage l'appella *l'Aumônier de l'Hôtel de Bourgogne*. Le nom lui en resta toujours depuis.

❖

On demanda un jour à Conrard s'il croyoit l'Abbé de Bois-Robert bien dévot ? “ Je le crois , répond Conrard , de l'humeur de ce bon Prélat dont parle Tassoni , qui , au lieu de dire son Bréviaire , jouoit des Bénéfices au trictrac ”.

❖

Conrard invitant Bois-Robert à publier ses

poésies , celui-ci lui représenta qu'elles pour-
roient bien n'avoir pas sur le papier tout l'agré-
ment qu'il avoit l'art de leur donner quand il
les récitait.

En recitant des vers , je fais merveilles ;
Je suis Conrard , un grand dupeur d'oreilles.



Malleville a assez bien peint Bois-Robert
dans ce rondeau :

Coëffé d'un froc bien raffiné ;
Et revêtu d'un Doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire ;
Frere René devient Messire ,
Et vit comme un déterminé.

Un Prélat riche & fortuné ,
Sous un bonnet enluminé ,
En est , s'il le faut ainsi dire ,
Coëffé.

Ce n'est pas que frere René
D'aucun mérite soit orné ;
Qu'il soit docte , qu'il sache écrire ;
Mais c'est seulement qu'il est né
Coëffé.



Bois - Robert n'étoit point sans mérite du

côté de la poésie ; ce joli madrigal suffira pour donner une idée de son talent :

Eh quoi ! dans un âge si tendre,
 On ne peut déjà vous entendre,
 Ni voir vos beaux yeux sans mourir !
 Ah ! soyez, jeune Iris, ou plus grande ou moins belle,
 Attendez, petite cruelle,
 Attendez, pour blesser, que vous sachiez guérir.



Bois - Robert n'eut probablement pas lieu d'être content d'avoir favorisé & pressé auprès du Cardinal de Richelieu l'établissement de l'Académie Française ; c'est du moins ce qu'on est tenté de croire d'après ce fragment d'Épître adressée à Balzac :

Pour dire tout enfin dans cette Épître,
 L'Académie est comme un vrai Chapitre ;
 Chacun, à part, promet d'y faire bien,
 Mais tous ensemble, ils ne tiennent plus rien.
 Depuis six ans dessus l'F on travaille :
 Criton prétend qu'ils n'ont rien fait qui vaille ;
 Et le destin m'auroit fort obligé,
 S'il m'avoit dit : Tu vivras jusqu'à G.



*Billet de Saint-Pavin à M. * * * , sur la
maladie de Bois-Robert.*

Hier j'allai voir notre ami,
Que je trouvai mort à demi,
Des accidens dont la goutte est suivie.

Le Médecin désespéroit ;
Et, pour toute marque de vie ;
Le pauvre malade juroit.



X Douville, frere de Bois-Robert, ayant vu sa Comédie de *l'Absent de chez soi* applaudie, demanda à son frere ce qu'il en pensoit. Bois-Robert lui avoua franchement qu'il la trouvoit mauvaise. L'Auteur piqué lui dit : « Je m'en » rapporte au Parterre. Vous faites bien, lui » dit l'Abbé ; mais je crains que vous ne vous » en rapportiez pas toujours à lui ». En effet, Douville fit représenter une autre Comédie qui fut sifflée. « Hé bien ! lui dit alors Bois-Robert, » vous en rapportez-vous encore au Parterre ? » Non, vraiment, lui dit le frere, d'un air cha- » grin ; il n'a pas le sens commun. Eh quoi ! » s'écria l'Abbé, vous ne vous en appercevez

» que d'aujourd'hui ? Pour moi , je m'en suis
 » aperçu dès votre premiere Piece ».

Bois-Robert avoit dérobé à Scarron le sujet
 des *Généreux Ennemis* ; & ayant ajouté à cette
 infidélité , le mauvais procédé de parler de
 Scarron avec mépris , ce dernier s'en vengea
 cruellement dans une lettre à Marigny : « Quand
 » je songe , dit-il , que j'étois né assez bien
 » fait pour avoir mérité les respects des Bois-
 » Robert de mon tems ».

Vous savez bien que ce Prélat bouffon ,
 De beaucoup d'impudence & de peu de mérite ,
 Et par-dessus Fabri l'archi-fripon ,
 Un très-grand S.....

Épitaphe de Bois-Robert.

Ci-gît un Monsieur de Chapitre ;
 Ci-gît un Abbé portant mitre ;
 Ci-gît un Courtisan expert ;
 Ci-gît le fameux Bois Robert ;
 Ci-gît un homme Académique ;
 Ci-gît un Poëte comique :
 Et toutefois ce monument ,
 N'enferme qu'un corps seulement.

Par Lorrel.

Maître ADAM, surnommé BILLAUT, Menuisier de Nevers, mort en 1662.

Une verve singulière, un génie pour les vers, qu'il ne tenoit que de la nature, beaucoup de facilité à bien rendre ce qu'il sentoit, quoiqu'il fût sans Lettres, le firent regarder dans son tems comme un phénomène poétique. Tous les Rimeurs composèrent des vers à sa louange: le Duc de Saint-Aignan lui adressa ceux-ci :

Ornement du siècle où nous sommes,
Vous n'aurez rien de moi, sinon
Que pour les vers & pour le nom,
Vous êtes le premier des hommes.

La chanson de Maître Adam, qui commence ainsi : *Aussi-tôt que la lumière vient redorer nos côtes*, suffiroit seule pour justifier l'admiration qu'il s'attira. Il est Auteur, outre cela, de plusieurs autres Pièces marquées au coin du même génie.

Anacréon jouit de l'immortalité pour quelques couplets qui sont parvenus jusqu'à nous :

par respect pour le préjugé, nous ne comparons pas Maître Adam à Anacréon ; nous nous contentons d'observer que le hasard influe beaucoup sur les réputations. Nous ignorons souvent le nom de tels de nos Poètes, dont les chansons que nous savons par cœur valent autant, & peut être mieux, que celles du Poète Grec. (*Trois Siecles de la Littérature Française.*)



Maître Adam fit contre les Muses l'imprecation suivante :

Gredines du Mont Parnasse,
Muses qui, dans l'univers,
Faites porter la besace
A tant de faiseurs de vers ;
Votre nature immortelle
N'est rien qu'une bagatelle ;
Puisque l'éloge le plus beau
Dont vous flattez les Monarques,
Ne peut empêcher les Parques
De leur creuser le tombeau.



On peut citer le rondeau suivant comme une des meilleures pieces de Maître Adam.

na Jeyahyre

Pour te guérir de cette sciatique,
Qui te retient, comme un paralytique,

Entre deux draps, sans aucun mouvement,
 Prends moi deux brocs d'un fin jus de sarment ;
 Puis lis comme on le met en pratique.
 Prends en deux doigts, & bien chauds les applique
 Sur l'épiderme où la douleur le pique,
 Et tu boiras le reste promptement
 Pour le guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique,
 Car je te fais un serment authentique,
 Que si tu crains ce doux médicament,
 Ton Médecin, pour ton soulagement,
 Fera l'essai de ce qu'il communique,
 Pour te guérir.

✻

Maître Adam fut surnommé le Virgile en
 rabot. Il y avoit aussi de son tems un Pâtissier
 Poëte, qui enveloppoit ses biscuits de ses vers.
 Ce Pâtissier disoit que si Maître Adam travail-
 loit avec plus de bruit, il travailloit avec moins
 de feu que lui.

✻

Maître Adam fit publier ses poésies sous ce
 titre : *Les Chevilles de Maître Adam*. Saint-
 Amand donna ainsi son approbation à cet ou-
 vrage.

On dira par tout l'univers,
 Voyant les beaux écrits que Maître Adam nous offre,

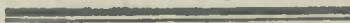
Qu'il est propre à faire des vers ;
Comme il est propre à faire un coffre.



Épitaphe de Maître Adam.

Les vers de Maître Adam ont des beautés exquisés ;
Ce Virgile à rabet est plus divin qu'humain :
Les Muses déformais ne doivent être assises
Que sur des tabourers fabriqués de sa main.

Anonyme.



BLAISE PASCAL , né à Clermont en Auvergne en 1623 , mort à Paris en 1662.



Comme Pascal , durant les quatre dernières années de sa vie , se trouvoit à tous les Saluts , visitoit toutes les Églises où on exposoit des reliques , & avoit un almanach spirituel qui l'instruisoit de tous les lieux où il y avoit des dévotions particulières , on a dit que la religion rendoit les grands esprits capables de petites choses , & les petits esprits capables de grandes.



Quelqu'un a dit que la conduite , l'humilité , la mortification , la croyance de Pascal , mortifieroient

mortifieroient plus les libertins que si on lâchoit sur eux une douzaine de Missionnaires.



X Pascal disoit qu'il vaut beaucoup mieux s'attacher à faire sentir aux hommes la beauté & la majesté de la religion, qu'à leur en démontrer séchement la vérité.



Le Pere Daniel, dans la Réponse qu'il a faite aux Lettres Provinciales, s'exprime ainsi : Les gens sages se font moqués des Editeurs de Pascal, qui ont avancé qu'à l'âge de douze ans, sans avoir lu aucuns livres de Géométrie, sans avoir eu de Maîtres, sans avoir pu y donner que quelques heures de récréation, qu'on lui laissoit apparemment passer en solitaire, il étoit arrivé de suite à la trente-deuxieme proposition d'Euclide. Un Jésuite, se trouvant dans une assemblée où l'on badinoit fort de cela, & où l'on se moquoit de cette fable, dit froidement, que les amis de Pascal lui faisoient en cela tout au plus justice, & qu'ils n'en disoient pas encore assez ; & comme on le pressa de s'expliquer sur une chose qu'on voyoit bien qu'il ne disoit pas

fort sérieusement , il ajouta qu'il lui sembloit que c'étoit très-peu de chose que cette hyperbole , quelque outrée qu'elle parût , pour reconnoître l'obligation qu'ils lui avoient pour les Provinciales , dans lesquelles il en fait bien d'autres en leur faveur. Tout le monde en demeura d'accord , & on avoua qu'on ne pouvoit pas payer en meilleure monnoie les services que Pascal avoit rendus à ces Messieurs.

Le petit Pere Didier , Bénédictin , raconte que dans le tems que le Comte de Buffi étoit à la Bastille, les Jésuites le prièrent de répondre aux Provinciales , l'assurant de sa grace & de quelque chose de plus. Il ouvrit l'oreille à cette proposition : on lui fournit des mémoires ; il se mit à travailler , & déploya toutes les forces de son esprit , pour faire quelque chose digne de sa réputation & de son sujet : mais après quelques essais , il abandonna l'entreprise , & avoua qu'il étoit impossible d'y réussir.

Pascal dit qu'il est rare que les grands

Géometres soient fins, & que les gens fins soient
Géometres.

Un jour que l'on parloit Littérature chez le
Président de Lamoignon, Despréaux soutint les
anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui
surpassoit, à son gré, les vieux & les nouveaux.
Un Jésuite lui demanda quel étoit ce livre si
distingué dans son esprit; il ne voulut pas le
nommer. Corbinelli lui dit: Monsieur, je vous
conjure de me le dire, afin que je le lise toute
la nuit. Despréaux lui dit en riant: Eh!
Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois! Le
Jésuite reprend & presse Despréaux de nommer
cet Auteur si merveilleux, avec un air dédai-
gneux. Despréaux lui dit: Mon Pere, ne me
pressez point. Le Pere continue. Enfin, Des-
préaux le prend par le bras, & le serrant bien-
fort, lui dit: *Eh bien! vous le voulez, c'est
Pascal, morbleu! Pascal!* dit le Pere tout
étonné, *Pascal est beau autant que le faux
le peut être. Le faux!* dit Despréaux, *le
faux!* Sachez qu'il est aussi vrai qu'il est
inimitable: on vient de le traduire en trois

langues. Le Pere répond : Il n'est pas plus vrai pour cela.

Le Pere Bouhours s'entretenant un jour sur la difficulté de bien écrire en françois , lui nommoit ceux de nos Écrivains qu'il regardoit comme ses modeles pour la pureté de la langue. Despréaux rejetoit tous ceux qu'il nommoit. Quel est donc , selon vous , lui dit le Pere Bouhours , l'Écrivain parfait ? Mon Pere, reprit Despréaux , lisons les Lettres Provinciales ; & , croyez-moi , ne lisons pas d'autre livre.

On conserve précieusement dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés , tous les papiers informes où on a trouvé les pensées de Pascal : on a pris soin de les coller l'une à côté de l'autre , dans un livre de papier blanc , fort proprement relié. Ce n'est pas le monument le moins respectable de Paris.

Un Jésuite plaisantant un jour sur Pascal devant Despréaux , disoit : Pascal s'occupe à Port-Royal à faire des sabots. . . . *J'ignore ,*

répondit le Satyrique, avec plus de vérité que de finesse, *si Pascal travaille à des souliers ; mais je sais bien qu'avec ses Provinciales il vous a porté une bonne botte.*

M. Pascal disoit de ces Auteurs, qui, parlant de leurs ouvrages, disent : *Mon Livre, mon Commentaire, mon Histoire, &c.* qu'ils sentent leurs Bourgeois qui ont *pignon sur rue*, & toujours un *chez moi* à la bouche. Ils feroient mieux (ajoutoit cet excellent homme) de dire : *Notre Livre, notre Commentaire, notre Histoire, &c.* vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur.

A la fin de sa seizieme Lettre Provinciale, Pascal dit : « Je n'ai fait celle-ci plus longue, » que parce que je n'ai pas eu le loisir de la » faire plus courte ». Mot plein de finesse & de sens.

En Décembre 1638, à propos des retranchemens sur les rentes de l'Hôtel-de-Ville, Étienne Pascal, pere du célèbre Pascal, accusé

d'avoir cabalé contre le Gouvernement, fut averti que le Cardinal de Richelieu alloit le faire arrêter, & se rendit secretement en Auvergne. Quelques mois après, le Cardinal voulant faire représenter devant lui, par des jeunes filles, *l'Amour tyrannique*, Tragédie de Scudery, la Duchesse d'Aiguillon desira que la petite Jacqueline Pascal, âgée de treize ans, fut l'une des Actrices : mais sa sœur aînée, & chef de la famille pendant l'absence de son pere, répondit fièrement : « M. le Cardinal ne » nous donne pas assez de plaisir, pour que » nous puissions lui en faire ». La Duchesse fit entendre que le rappel d'Étienne Pascal seroit peut-être le prix de la complaisance qu'elle exigeoit ; sur quoi Jacqueline accepta le rôle, & mit dans son jeu une grace & une finesse qui enleverent tous les spectateurs, & sur-tout le premier Ministre. Le spectacle fini, elle profita du moment, & présenta au Cardinal un placet pour demander le retour de son pere ; « sur » quoi le Cardinal, la prenant dans ses bras, » l'embrassant & la baisant à tous momens » (dit la relation) lui accorda gracieusement » sa demande ». La Duchesse alors protesta

qu'Étienne Pascal étoit innocent ; vanta ses talens & sa probité ; ajouta qu'il pouvoit être employé utilement pour l'État ; présenta son fils Blaise Pascal , âgé de quinze ans , déjà grand Mathématicien ; & implora pour l'un & l'autre la faveur du premier Ministre , qui accorda la grace du pere , & lui fit dire à son retour de se rendre à Rucl. Pascal y vole avec ses trois enfans : « Je connois tout votre mérite (lui dit » Richelieu ;) je vous rends à vos enfans ; & » je vous les recommande : j'en veux faire quel- » que chose de grand ».

Deux ans après , Étienne Pascal fut nommé à l'Intendance de Rouen.



Épitaphe de Pascal , par un Anonyme.

Philosophes & Géometres
 Réclament à l'envi le célèbre Pascal :
 Il fut un grand génie ; il fit honneur aux Lettres ,
 Et n'a point trouvé son égal.



*Vers de M. d'ALEMBERT, pour le Portrait
de Pascal.*

Il joignit l'éloquence aux talens d'Uranie ;
Mais bientôt à Dieu même, immolant son génie,
Il vengea de la foi l'auguste obscurité.

O toi, religion, dont la sévérité
Enleva ce grand homme à la Philosophie,
Permets du moins qu'il en soit regretté !

GAUTIER DE COSTES DE LA
CALPRENEDE, né dans le Périgord, mort
au Grand Andely en 1663.

La Calprenede fut Officier dans le Régiment des Gardes : on dit qu'étant de service, il montoit souvent dans la salle de l'appartement de la Reine, où il débitoit des histoires agréables, qui attiroient du monde auprès de lui, & que les femmes de la Reine, & même les Dames de la Cour, s'y arrêtoient pour l'écouter. La Reine se plaignant un jour à ses femmes-de-chambre, de ce qu'elles ne se rendoient pas exactement à leur devoir, elles lui répondirent qu'il y avoit

dans la premiere salle de son appartement , un jeune homme qui contoit les histoires les plus amusantes , & qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'écouter. Cela donna à la Reine la curiosité de le voir ; & elle en fut si contente , qu'elle lui donna une pension.

La Calpredene , n'étant que Cadet dans le Régiment des Gardes , composa son *Silvandre* : de l'argent qu'il en eut , il s'habilla d'une maniere bizarre ; & comme on lui demanda le nom de son étoffe , il répondit que c'étoit du *Silvandre*.

La Tragédie de Mithridate fut représentée la premiere fois le jour des Rois ; ce qui donna lieu à une plaisanterie à la fin de la Piece. Mithridate prend une coupe empoisonnée , & après avoir délibéré quelque tems , il dit , en avalant le poison :

Mais c'est trop différer.

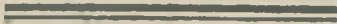
Un plaisant du Parterre acheva ainsi le vers :

Le Roi boit , le Roi boit.

Le Cardinal de Richelieu s'étant fait lire une Tragédie de la Calprenede, dit que la Piece étoit bonne, mais que les vers étoient lâches. Cette réponse fut rapportée à l'Auteur, qui répliqua par cette saillie vraiment gasconne : *Comment, lâches ! dit-il : cadédis, il n'y a rien de lâche dans la maison de la Calprenede.*



Une Dame Espagnole lisoit dans Cléopatre une longue & tendre conversation entre un amant & une amante : *Que d'esprit mal employé !* disoit-elle ; *ils étoient ensemble, & ils étoient seuls.*



NICOLAS PERROT, *Sieur D'ABLANCOURT*, né à Châlons sur Marne en 1606, mort à Ablancourt, près de Vitry en Champagne, en 1664.



Les Traductions de M. d'Ablancourt furent reçues avec un applaudissement universel : M. de Vaugelas les trouva si belles, qu'il refit tout son Quinte-Curce sur ce modele, quittant enfin

le style de M. Coeffeteau, qu'il avoit admiré, pour suivre M. d'Ablancourt. C'est cet homme illustre & ce savant en notre langue qui a lui-même rendu ce témoignage, ayant écrit de sa main sur son manuscrit, qu'il avoit corrigé & réformé son ouvrage sur l'Arrian de M. d'Ablancourt, qui, pour le style historique, n'a personne, à son avis, qui le surpasse, tant il est clair & débarrassé, élégant & court.



D'Ablancourt ne voulut jamais travailler de lui-même, & se borna à faire des Traductions. Quand on lui en parloit, il disoit qu'il n'étoit ni Prédicateur, ni Avocat, pour faire ou des Plaidoyers ou des Sermons; que tout le monde étoit plein de livres politiques; que tous les discours de morale n'étoient que des redites de Plutarque & de Sénèque; & que, pour servir sa Patrie, il valoit mieux traduire de bons livres, que d'en faire de nouveaux, qui le plus souvent ne disoient rien de neuf.



D'Ablancourt n'avoit dans les commencemens d'autre conseil que M. Patru; depuis qu'il

connut M. Conrard & M. Chapelain, il prenoit aussi leurs avis ; mais sur-tout de M. Conrard, avec lequel il revoyoit tous ses ouvrages, & d'autant plus volontiers que, ne sachant ni grec ni latin, il lui donnoit moins de peine : car, lorsqu'il venoit à Paris pour faire imprimer, il étoit toujours pressé de s'en retourner ; &, par cette raison, quand on lui faisoit des difficultés, il s'en défendoit avec beaucoup de chaleur, & même en colere, parce que les difficultés lui donnoient à travailler, & reculoient par conséquent son retour. Cette humeur le gagna si fort, que sur la fin de ses jours, & dans sa dernière traduction, il ne consultoit ou ne déféroit aux avis de personne. Ce n'étoit en lui ni présomption, ni vanité ; c'étoit impatience, & l'envie de se décharger de son fardeau ; car, du reste, quand son livre étoit imprimé, il recevoit volontiers tous les avis qu'on lui donnoit, & pressoit même ses amis de lui en donner, pour s'en servir à la seconde édition.

De tous les Écrivains de son tems, d'Ablancourt fut jugé le plus propre à écrire l'Histoire du Roi. Il accepta la proposition qui lui en fut

faite par l'ordre de M. Colbert, avec une pension de mille écus. Il alloit venir à Paris, & s'y établir, pour être à portée de recevoir les instructions dont il auroit besoin; mais M. Colbert, lorsqu'il en rendit compte au Roi, ayant dit à Sa Majesté que d'Ablancourt étoit Protestant, tout fut rompu. Je ne veux point, dit le Roi, d'un Historien qui soit d'une autre religion que moi; ajoutant néanmoins qu'à l'égard de sa pension, puisque cet Écrivain avoit du mérite d'ailleurs, il entendoit qu'elle lui fût payée.



D'Ablancourt étoit fils d'un homme qui en sa vie avoit fait cent mille vers. Cependant il n'en a jamais pu faire deux de suite, quoiqu'il eût, comme il le disoit, le feu de trois Poètes.



D'Ablancourt avoit un laquais nommé Bassan, qui vivoit avec lui dans une extrême familiarité. Il jouoit un jour, & perdoit son argent. Bassan, qui voyoit ce qui se passoit, le tire par le manteau, & lui dit à l'oreille: Morbleu! vous perdez tout notre argent, & puis tantôt vous me

viendrez battre ! Il n'y eut perte qui tint , il fallut rire ; & Bassan fit tout l'entretien & le divertissement du souper.

✻

Épitaphe de M. d'Ablancourt.

L'illustre d'Ablancourt repose en ce tombeau ;
 Son génie à son siècle a servi de flambeau :
 Dans ses fameux écrits , toute la France admire
 Des Grecs & des Romains les précieux trésors.
 A son trépas , on ne peut dire ,
 Qui perd le plus des vivans ou des morts.

GUILLAUME BAUTRU , né à Paris l'an
 1588 , mort en 1665.

✻

M. Bautru , l'homme le plus célèbre de son tems par l'agrément de son esprit , étoit de l'Académie Françoisé , quoiqu'il n'eût jamais rien écrit. Comme il avoit la réputation de dire rarement la vérité , Marigni disoit de lui qu'il étoit né d'une fausse couche , qu'il avoit été baptisé avec de faux sel , qu'il ne logeoit jamais que dans les fauxbourgs , qu'il passoit toujours

par de fausses portes, qu'il cherchoit toujours les faux-fuyans, & qu'il ne chantoit jamais qu'en faux-bourdon.

M. Bautru, pour savoir si un homme donnoit à manger, demandoit : *Le voit-on à midi ?*

Bautru n'aimoit pas Langeli, parce que celui-ci se faisoit toujours un plaisir de le railler. Un jour que Langeli étoit dans une compagnie, où il y avoit quelque tems qu'il faisoit le fou, M. Bautru vint à entrer. Si-tôt que Langeli le vit entrer, il lui dit : « Vous venez bien à » propos, Monsieur, pour me seconder ; je » me lassois d'être seul ».

M. Bautru, considérant un jour au-dessus d'une cheminée la Justice & la Paix, en sculpture, qui s'embrassoient : *Voyez-vous*, dit-il à un ami avec qui il étoit, *elles s'embrassent, elles se baisent, elles se disent adieu pour ne se voir jamais.*

Ménage ayant été abandonné de tous ses

amis dans une occasion importante, soutint dans une compagnie, qu'il n'y avoit point d'honnêtes gens. Quelques jours après, un laquais vint dire à Bautru qu'un honnête homme demandoit à lui parler. Comment, coquin, un honnête homme, dit M. Bautru, en lui donnant un coup de canne! Qui t'a dit que c'étoit un honnête homme? M. Ménage qui est si savant, dit qu'il n'en connoît point; & toi, tu prétends en connoître?

✦

X Le Duc d'Orléans se promenoit au Luxembourg, par une chaleur excessive. Bautru, qui en étoit incommodé, & qui étoit découvert, s'avisa de dire que les Princes n'aimoient personne. Le Prince prit aussi-tôt la parole, pour lui dire que ce reproche ne pouvoit pas le regarder, & qu'il aimoit fort ses amis. *Si votre Altesse ne les aime bouillis*, reprit Bautru, *elle les aime au moins bien rôtis.*

✦

Bautru disoit d'un certain Seigneur, qu'il étoit le Plutarque des faquins, parce qu'il n'entretenoit les gens que de contes bas.

Un Poëte avoit envie de faire imprimer un Poëme qu'il avoit composé ; Bautru , à qui il demanda son avis , lui dit que l'ouvrage étoit long. Vous me seriez plaisir , dit le Poëte , de me dire ce qu'il faudroit faire à cela : en retrancher la moitié , repliqua Bautru , & supprimer l'autre.



M. Bautru disoit qu'il ne falloit pas s'abandonner aux plaisirs , qu'il ne falloit que les côtoyer.



Ayant été envoyé en Espagne , il alla à l'Escorial , où il vit la Bibliothéque ; & par une conférence qu'il eut avec le Bibliothécaire , il connut que ce n'étoit pas un habile homme. Il vit ensuite le Roi , & l'enretint des beautés de cette Maison Royale , & du choix qu'il avoit fait de son Bibliothécaire. Il lui dit qu'il avoit remarqué que c'étoit un homme rare , & que Sa Majesté pouvoit le faire Surintendant de ses Finances. Pourquoi , lui dit le Roi ? Sire , ajouta-t-il , c'est que , comme il n'a rien pris dans vos livres , il ne prendra rien dans vos finances.

Un ami de Bautru étant allé le voir dans le tems qu'il avoit la goutte , le trouva mangeant du jambon. Que faites-vous là , lui dit-il ? ne savez-vous pas que le jambon est contraire à la goutte ? Cela est vrai , lui répondit froidement Bautru , il est contraire à la goutte , mais il est bon pour le goutteux.



Gomez étoit un Poëte fort pauvre : il se trouva un jour , par hasard , dans le cabinet du Roi ; si-tôt que M. Bautru l'eut apperçu , il s'écria : « Comment ce misérable a-t-il pu passer » par tant de portes fermées , & gardées par » des Suisses & des Huissiers , pour entrer en » ce lieu , lui qui , depuis dix ans , n'a pu sortir » de l'Hôpital , quoique les portes en soient » toujours ouvertes ? »



L'Abbé de la Riviere étoit allé à Rome pour tâcher d'être Cardinal ; comme il en revint sans avoir rien obtenu , & très-enrhumé , Bautru dit : C'est qu'il est revenu sans chapeau.



Un Président de Bordeaux , homme très-

ennuyeux , alla voir un jour M. Bautru. Le laquais lui ayant dit que son maître y étoit , alla aussitôt l'avertir de cette visite. Comment , dit Bautru , tu as dit à cet importun que j'y étois ; va lui dire que je suis malade. Le laquais s'acquitta de sa commission. Je veux lui tâter le pouls , pour voir la force de son mal , repartit le Président. Le laquais effrayé vint apprendre le mauvais succès de son artifice. Eh bien , lui dit son maître , va lui dire que je suis mort. Le domestique porta , en tremblant , cette triste nouvelle au Président , qui , très-affligé de la catastrophe , s'obstina à voir Bautru , pour lui donner de l'eau-bénite. Celui-ci eut à peine le loisir de se jeter sur un lit & s'envelopper d'un drap , où il joua le mort. Le Président , après avoir fait plusieurs exclamations , fit sa prière au pied du lit pendant plus d'une heure ; il s'empara ensuite d'un grand bénitier qu'il aperçut dans la ruelle du lit , & le versa , jusqu'à la dernière goutte , sur le Comédien de la mort , & enfin s'en alla.

Ayant à se plaindre du Duc d'Epéron ,
Bautru fit un livre qui avoit pour titre : *Les*

beaux traits de la vie de M. le Duc d'Épernon,
& le reste du volume étoit en blanc.

La Reine avoit souvent demandé inutilement à voir Madame Bautru. Son mari consentit un jour à la mener à la Cour, après avoir prévenu la Reine de sa furdité, & après avoir dit à sa femme que la Reine avoit de la peine à entendre. La Reine commença la scene en criant à pleine tête, & Madame Bautru continuoit sur le même ton. Le Roi qui avoit été averti par Bautru du mystere, rioit de tout son cœur. A la fin la Reine qui s'en apperçut, dit à Madame Bautru : N'est-il pas vrai, Madame, que Bautru vous a fait croire que j'étois sourde ? Ce que Madame Bautru lui avoua. Ah, le méchant ! continua la Reine, il m'a dit la même chose de vous !

M. Bautru fut bâtonné publiquement par l'ordre du Duc d'Épernon, sur lequel il avoit plaisanté. Desbarreaux voyant, quelque tems après, M. Bautru avec un bâton, s'écria : M. Bautru porte son bâton comme Saint

Laurent son gril , pour nous faire ressouvenir de son martyr.



Louis XIII, à la porte d'une petite ville , écoutoit impatiemment une harangue ennuyeuse. Bautru crut qu'il feroit plaisir au Roi d'interrompre l'Orateur : Monsieur , lui demanda-t-il , les ânes , dans votre pays , de quel prix font-ils ? L'Orateur s'arrêta ; & après avoir regardé Bautru de la tête aux pieds : Quand ils sont , lui répondit-il , de votre poil & de votre taille , ils valent dix écus ; & il reprit le fil de sa harangue.



Amelot rapporte que dans le tems qu'on affommoit Bautru , il s'écrioit : Ah , Messieurs ! la vie ! la vie ! Trois mois après , un de ces gens de main , rencontrant Bautru dans l'Église de Notre-Dame , se tourna vers lui en disant : Ah , Messieurs ! la vie ! la vie ! Bautru , au lieu de se fâcher , répondit plaisamment : Je n'ai jamais vu d'écho pareil à celui-ci , qui répète ce qu'on dit trois mois après.



Bautru disoit qu'au cabaret l'on vendoit la folie par bouteille.



Bautru est un Surintendant des Finances, Desmery, en lui présentant un Poète : Voilà un homme qui vous donnera l'immortalité, mais il faut que vous lui donniez de quoi vivre. Monsieur, lui répondit Desmery, louer un Surintendant des Finances, c'est provoquer le peuple à se déchaîner contre lui ; c'est réveiller le chat qui dort. Si le Poète que vous m'amenez avoit le secret de faire taire le peuple, pendant ma vie seulement, je lui donnerois de quoi vivre bien à son aise. Puis adressant la parole au Poète : Monsieur, lui dit-il, je vous ferai plaisir en tout ce que je pourrai, mais à la charge que votre Muse sera muette pour moi : les Surintendans ne sont faits que pour être maudits.



M. Bautru avoit de l'esprit, & ses reparties vives & plaisantes réjouissoient beaucoup la Cour, sur-tout la Reine. Un jour qu'il avoit mal écarté au piquet, il dit : Je suis un vrai Gouffaut. Un Abbé de ce nom, qui se rencontra

là par hafard, s'imaginant que M. Bautru avoit voulu l'insulter, lui répondit qu'il étoit un sot de parler ainfi ; à quoi Bautru, qui se douta que l'Abbé s'appelloit Gouffaut, répondit fans hésiter : C'est auffi, Monsieur l'Abbé, ce que j'ai voulu dire ; en Anjou, *Gouffaut* signifie un sot.

✦

Épitaphe de Bautru.

Bien malgré lui, dans le fein du repos,
 Ci-gît Bautru, fameux par fes bons mots.
Par M. de la Place.

JEAN PUGET DE LA SERRE, né à
 Toulouse vers l'an 1600, mort en 1666.

✦

La Serre entendoit raillerie, & se rendoit justice de bonne foi. *Je vous ai bien de l'obligation*, dit-il un jour à un plat Écrivain de son tems ; *sans vous, je serois le dernier des Auteurs.*

✦

La Serre ayant assisté à un mauvais discours :

Ah, Monsieur! dit-il à celui qui venoit de le prononcer, *depuis vingt ans j'ai bien débité du galimathias; mais vous venez d'en dire plus en une heure, que je n'en ai écrit toute ma vie.*

Je conviens, disoit un jour la Serre, *que mes ouvrages sont mauvais, mais du moins ils m'ont enrichi; avantage inconnu aux autres Auteurs.*

La Serre fit une mauvaise Tragédie. A la première représentation, quatre Portiers ayant été étouffés: « Je ne le céderai à Corneille (dit-il) » que lorsqu'il aura fait tuer cinq Portiers dans » un jour ».

L'ouvrage le plus connu de la Serre est le *Secrétaire de la Cour*, qui a été imprimé cinquante fois, & qui ne méritoit pas de l'être une seule.

La Serre du Querci n'étoit pas un meilleur Auteur que celui de Toulouse. Il avoit néanmoins la passion des Lettres, & à celle-là il

joignoit celle du jeu. Ayant risqué un jour sur le tapis, à l'Hôtel de Gèvres, le revenu de son Opéra de *Diomedé*, tandis qu'on représentoit cette Piece, un des joueurs dit plaisamment :
 “ Miracle , Messieurs ! on joue aujourd'hui
 ” *Diomedé* en deux endroits ! ”

JEAN OGIER DE GOMBAULD , né à *Saint-Just-de-Lussac en Saintonge* , sur la fin du quinzieme siecle , mort à Paris en 1666 , âgé de près de cent ans.

Gombauld étoit né cadet d'un quatrieme mariage : il avoit coutume de le dire en badinant , pour s'excuser de ce qu'il n'étoit pas riche.

Il présenta un jour au Cardinal de Richelieu des vers de sa composition. Le Cardinal , en les lisant , dit : Voilà des choses que je n'entends pas. Il répondit aussi-tôt : *Ce n'est pas ma faute*. Cette Éminence voulut bien ne prendre pas garde à cela.

Une mere fort affligée de la mort de son fils unique , pria Gombauld de lui faire une épitaphe ; il lui fit celle-ci :

Colas est mort de maladie ;
 Tu veux que je plaigne son sort.
 Que diable veux-tu que j'en die ?
 Colas vivoit , Colas est mort.



Dans les Mémoires que Gombauld fournit pour former les Statuts de l'Académie Française, il proposoit que chacun des Académiciens fût tenu de composer tous les ans une Piece , petite ou grande , à la louange de Dieu. Et M. Sirmond vouloit que tous les ans les Académiciens fussent obligés , par serment , à employer les mots approuvés par la pluralité des voix de l'Assemblée ; de sorte que , si cette loi eût été reçue , quelque aversion qu'on eût pu avoir pour un mot , il auroit fallu nécessairement s'en servir. Ces deux propositions furent rejetées.



Quoique Gombauld fût né Gentilhomme , & qu'il vécût dans ce qu'on appelle le grand-

monde, il ne cessoit de déclamer contre les Grands. Selon lui,

Le vice est tout leur entretien ;
 Le luxe est leur souverain bien ;
 Leur table en délices abonde ;
 Leurs pieds au mal sont diligens ;
 Et les plus grands marauds du monde
 Se nomment les honnêtes gens.



Épitaphe de Gombauld.

Ci-gît Gombauld, qui fut rimer
 Presqu'aussi bien qu'il fut aimer.

Anonyme.

GEORGES SCUDERI, né au Havre-de-Grace en 1603, mort à Paris en 1667.



Scuderi disoit ordinairement, pour s'excuser de la vitesse avec laquelle il travailloit, qu'il avoit ordre de finir. On peut le comparer à Maynon, dont il est parlé dans Despréaux, & qui avoit entrepris un Poëme intitulé *l'Encyclopédie*, qui devoit être d'environ trois cents

mille vers. On lui demanda un jour quand son Poëme seroit achevé : *Il sera bientôt fait*, dit-il ; *je n'ai plus que cent mille vers à faire*. Il disoit cela très-sérieusement.

Scuderi étoit généreux, quoique pauvre. L'aventure qui lui arriva à l'occasion de son Poëme d'Alaric, en est la preuve. Voici comme Chevreau la rapporte : « La Reine Christine m'a
 » dit plusieurs fois qu'elle réservoir à M. de
 » Scuderi, pour la dédicace qu'il lui feroit de
 » son *Alaric*, une chaîne d'or de dix mille
 » pistoles : mais comme le Comte de la Gardie,
 » dont il est parlé fort avantageusement dans
 » ce Poëme, essuya la disgrâce de la Reine,
 » qui souhaitoit que le nom du Comte fût ôté
 » de cet ouvrage, & que je l'en informai, il
 » me répondit, que quand la chaîne d'or seroit
 » aussi grosse & aussi pesante que celle dont il
 » est fait mention dans l'histoire des Incas, il
 » ne détruiroit jamais l'autel où il avoit sacrifié.
 » Cette fierté héroïque déplut à la Reine, qui
 » changea d'avis ; & le Comte de la Gardie,
 » obligé de reconnoître la générosité de

» M. Scuderi, ne lui en fit pas même un re-
 » merciement ».

Ce qu'on lit dans le voyage de Bachaumont & de la Chapelle, sur le Gouvernement de *Notre-Dame de la Garde*, en Provence, qu'a-voit M. de Scuderi, est trop singulier pour ne pas trouver ici sa place. Une fine & maligne raillerie y regne, comme dans tout le reste du voyage. Après avoir dit que quelques-unes des *Précieuses de Montpellier* croyoient M. Scuderi,

Un homme de fort bonne mine,
 Vaillant, riche & toujours bien mis ;
 Sa sœur une beauté divine,
 Et Péliſſon un Adonis.

On ajoute plus bas :

Mais il faut vous parler du fort ;
 Qui sans doute est une merveille :
 C'est *Notre-Dame de la Garde*,
 Gouvernement commode & beau ;
 A qui suffit pour toute garde,
 Un Suisse avec sa hallebarde,
 Peint sur la porte du château.

« Ce fort est sur le sommet d'un rocher
 » presque inaccessible, & si haut élevé, que,

» s'il commandoit à tout ce qu'il voit au-des-
 » sous de lui , la plupart du genre humain ne
 » vivroit que sous son plaisir ».

Aussi voyons-nous que nos Rois ,
 En connoissant bien l'importance ,
 Pour le confier , ont fait choix
 Toujours de gens de conséquence ;
 De gens pour qui , dans les alarmes ,
 Le danger auroit eu des charmes ,
 De gens prêts à tout hasarder ,
 Qu'on eût vu long-tems commander ,
 Et dont le poil poudreux eût blanchi sous les armes.

« Une description magnifique qu'on a faite
 » autrefois de cette place , nous donna la curio-
 » sité de l'aller voir. Nous grimpâmes plus
 » d'une heure avant que d'arriver sur le sommet
 » de cette montagne , où l'on est bien surpris
 » de ne trouver qu'une méchante mâsure trem-
 » blante , prête à tomber au premier vent : nous
 » frappâmes à la porte , mais doucement , de
 » peur de la jeter par terre ; & après avoir
 » heurté long-tems , sans entendre même un
 » chien aboyer dans la cour , »

Des gens qui travailloient là proche ,
 Nous dirent : Messieurs , là dedans ,
 On n'entre plus depuis long-tems ;
 Le Gouverneur de cette roche ,

Retournant en Cour, par le coche,
 A, depuis environ quinze ans,
 Emporté la clef dans sa poche.

“ La naïveté de ces bonnes gens nous fit
 ” bien rire, sur-tout quand ils nous firent re-
 ” marquer un écriteau que nous lûmes avec
 ” assez de peine; car le tems l'avoit presque
 ” effacé : ”

Portion de Gouvernement,
 A louer tout présentement.

Plus bas, en petit caractère :

Il faut s'adresser à Paris,
 Ou chez Conrard le Secrétaire,
 Ou chez Courbé, l'homme-d'affaire
 De tous Messieurs les Beaux-Esprits.



Scuderi avoit beaucoup voyagé, & se piquoit
 fort de noblesse. Voici comment il s'en expli-
 que dans une Préface : “ Tu couleras aisément,
 ” dit-il au Lecteur, par-dessus les fautes que je
 ” n'ai point remarquées; si tu daignes appren-
 ” dre que j'ai employé la plus longue partie de
 ” l'âge que j'ai à voir la plus belle & la plus
 ” grande partie de l'Europe, & que j'ai passé

» plus d'années dans les armes , que d'heures
 » dans mon cabinet ; & beaucoup plus usé de
 » mèches en arquebuse , qu'en chandelle : de
 » sorte que je fais mieux ranger les soldats, que
 » les paroles ; & mieux quarrer les bataillons ,
 » que les périodes ».



Dans l'Epître dédicatoire d'une de ses Pièces
 au Duc de Montmorency , il dit : « Je veux
 » apprendre à écrire de la main gauche , afin
 » que la droite s'emploie à vous servir plus
 » noblement ». Et dans une autre , il dit ,
 « qu'il est sorti d'une Maison où l'on n'a jamais
 » eu de plumes qu'au chapeau ».



Scuderi étoit fait pour les aventures singu-
 lières. Dans un voyage qu'il fit avec sa sœur ,
 en Provence , on les plaça dans une chambre
 où il y avoit deux lits. Avant de se coucher ,
 Scuderi demanda à sa sœur ce qu'ils feroient
 du Prince Mazare (un des Héros du Roman de
 Cyrus). Il fut arrêté , après quelques contesta-
 tions , qu'on le feroit assassiner. Des Marchands ,
 qui étoient dans une chambre voisine , ayant
 entendu

entendu cette conversation, crurent que c'étoit la mort de quelque grand Prince que l'on complotoit. La Justice fut avertie, le frere & la sœur furent mis en prison, & ce ne fut qu'avec peine qu'ils parvinrent à se justifier.

DENIS DE SALLO, *Seigneur de la COUDRAYE, né à Paris en 1626, mort dans la même ville en 1669.*

❖❖❖

X M. de Sallo est l'inventeur des Journaux, qui se font si fort multipliés depuis lui. Il commença celui des Savans en 1664. Deux ans auparavant, il lui étoit arrivé une aventure qui lui fait trop d'honneur pour n'être pas rapportée tout au long. Il y eut cette année une longue & cruelle famine à Paris. Un soir des grands jours d'été, que M. de Sallo venoit de se promener, suivi seulement d'un petit laquais, un homme l'aborda, lui présenta un pistolet, & lui demanda la bourse, mais en tremblant, & en homme qui n'étoit pas expert dans le métier qu'il faisoit. Vous vous adressez mal, lui dit M. de Sallo; je

ne vous ferai guere riche ; je n'ai que trois pistoles , que je vous donne volontiers : il les prit , & s'en alla sans lui rien demander davantage. Suis adroitement cet homme-la, dit M. de Sallo à son laquais ; observe le mieux qu'il te sera possible où il se retirera, & viens me le dire. Il fit ce que son maître lui commandoit , suivit le voleur dans trois ou quatre petites rues , & le vit entrer chez un Boulanger où il acheta un pain de huit ou neuf livres , & changea une des pistoles qu'il avoit. A dix ou douze maisons de-là , il entra dans une allée , monta au quatrième étage ; & en arrivant chez lui , où il ne faisoit clair qu'à la faveur de la lune , jeta son pain au milieu de la chambre , & dit , en pleurant , à sa femme & à ses enfans : Mangez ; voilà un pain qui me coûte bien cher , rassasiez-vous-en , & ne me tourmentez plus ; un de ces jours je serai pendu , & vous en serez la cause. Sa femme qui pleuroit aussi , l'ayant consolé comme elle put , ramassa le pain , & en donna à quatre enfans qui languissoient de faim. Le laquais vint faire à son maître le rapport de ce qu'il avoit vu & entendu. Le lendemain , dès cinq heures du matin , M. de Sallo se fit conduire par son

laquais chez cet homme. Il fit des informations dans le voisinage : on lui dit que c'étoit un Cordonnier , bon homme & bien serviable , mais chargé d'une grosse famille , & très-pauvre. Il monta ensuite chez lui , frappa à la porte : le malheureux la lui ayant ouverte , le reconnut pour celui qu'il avoit arrêté la veille. Il se jette à ses pieds , lui demande pardon , & le supplie de ne pas le perdre. Ne faites pas de bruit , lui dit M. de Sallo , je ne viens pas ici dans ce dessein-là. Vous faites , lui dit-il , un méchant métier ; & pour peu que vous le continuyiez , il pourroit vous être funeste. Tenez , voilà trente pistoles que je vous donne : achetez du cuir , travaillez à gagner la vie à vos enfans ; & surtout ne leur donnez pas d'exemple aussi mauvais que celui que vous avez suivi.



On lit, dans Vigneul-Marville, que M. de Sallo mourut d'une maladie à laquelle les enfans des Muses ne sont guere sujets , & pour laquelle Hippocrate ni Galien n'ont trouvé aucun remede ; ou , pour parler plus clairement , ajoute cet Auteur , il mourut du déplaisir d'avoir

perdu cent mille écus ; c'est-à-dire , tout son bien au jeu.



Quoique Conseiller au Parlement de Paris , M. de Sallo s'occupoit plus de Littérature que de Jurisprudence. Son extrême application à l'étude , lui causa une maladie qui le mit hors d'état de marcher. Alors il conçut le premier projet du Journal des Savans , sous le nom du sieur d'Hédouville , l'un de ses domestiques. Quelques Savans , dont il démasquoit la fraude ou l'ignorance , s'éleverent vivement contre l'Auteur , & firent proscrire son Journal. On le rétablit quelque tems après.

SAMUEL SORBIERE , né dans le Diocèse d'Uzez , l'an 1615 , mort en 1670.



Clément IX , avant son élévation au Pontificat , étoit en grand commerce de lettres avec Sorbiere ; mais il ne le traita jamais que comme son ami , sans avoir soin de sa fortune. Sorbiere s'en plaignoit plaisamment , en disant qu'il avoit

plus besoin d'une charretée de pain, que d'un bassin de confitures. On envoie, disoit-il, des manchettes à un homme qui n'a point de chemises.



Sorbiere n'étoit pas Savant. Il cherchoit à avoir commerce de lettres avec tous ceux dont la réputation étoit grande, afin de donner de l'éclat à la sienne. Il étoit en assez grande liaison avec Hobbes & Gassendi. Hobbes écrivoit à Sorbiere sur des matieres de Philosophie. Sorbiere envoyoit ses lettres à Gassendi; & ce que Gassendi répondoit, lui servoit pour répondre aux lettres de Hobbes, qui croyoit Sorbiere grand Philosophe. A la fin, le jeu fut découvert.



Sorbiere appelloit les Relations des Voyageurs, les Romans des Philosophes.



Le *Sorberiana*, imprimé à Toulouse en 1691, est un Recueil de sentences & bons mots qu'on suppose que Sorbiere avoit dits dans ses conversations. Il faut très-peu compter sur les faits rapportés dans ce livre justement oublié.

DENIS SANGUIN DE SAINT-PAVIN ,
Abbé de Livri , né à Paris , mort en 1670.



Saint-Pavin sacrifia tout au plaisir , même l'honneur. Il poussa la liberté d'esprit jusques sur les matieres de religion ; ce qui fit regarder à Boileau sa conversion comme impossible. L'Abbé de Livri se vengea par des épigrammes sanglantes , & par ce sonnet , entre autres , qui mérite d'être cité , pour sa tournure ingénieuse & sa précision :

Despréaux , grimpé sur le Parnasse,
Avant que personne en fût rien,
Trouva Regnier avec Horace,
Et rechercha leur entretien.

Sans choix & de mauvaise grace
Il pilla presque tout leur bien ;
Il s'en servit avec audace,
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux Poètes,
Dans ses satyres indiscrettes,
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité, je lui pardonne ;
 S'il n'eût mal parlé de personne ,
 On n'eût jamais parlé de lui.



Boileau répondit au sonnet de Saint-Pavin
 par l'épigramme suivante :

Alidor , assis dans sa chaise ,
 Médifant du ciel à son aise ,
 Peut bien médire aussi de moi :
 Je ris de ses discours frivoles ;
 On fait fort bien que ses paroles
 Ne sont pas articles de foi.



La gaieté & la facilité caractérisoient Saint-
 Pavin ; témoin ce madrigal :

Mon Médecin , chaque jour ,
 Sachant que je meurs d'amour
 Pour la petite Si vie ,
 Me dit que si je la vois ,
 En un mois plus d'une fois ,
 Il m'en coûtera la vie.

Je me suis mal ménagé :
 Vivant au jour la journée ,
 En quatre jours j'ai mangé
 Les douze mois de l'année.



« Il est mort ici depuis peu de jours (dit
 » Gui Patin) un grand ferviteur de Dieu ,
 » nommé M. de Saint-Pavin , grand camarade
 » de *Desbarreaux* , qui est un autre fort illustre
 » Israélite , *si credere fas est* ».



La conversion de Saint-Pavin est attestée par
 Adrien Valois ; & voici la preuve qu'il en
 donne : « Saint-Pavin étoit disciple de Théo-
 » phile. Ce qui fut cause de sa conversion ,
 » fut que , la nuit que Théophile mourut ,
 » Saint-Pavin étant dans son lit , entendit sur
 » son escalier Théophile qui l'appelloit d'un
 » ton de voix épouvantable. Saint-Pavin qui
 » favoit que Théophile étoit à l'extrémité , en
 » fut fort surpris ; & se jetant hors du lit ,
 » appella son valet-de-chambre , & lui demanda
 » s'il n'avoit rien entendu. Son valet lui ré-
 » pondit qu'il avoit entendu une voix horrible
 » sur l'escalier. Ah ! (s'écria Saint-Pavin)
 » c'est Théophile qui m'est venu dire adieu ! »
 Et , le lendemain matin , on lui vint dire que
 Théophile étoit mort la veille , à onze heures

du soir , qui étoit l'heure même qu'il avoit entendu cette voix.



Épitaphe de Saint-Pavin , par Fieubet.

Sous ce tombeau gît *Saint-Pavin* ;
Donne des larmes à sa fin.

Tu fus de ses amis , peut-être ?
Pleure sur ton fort & le sien.

Tu n'en fus pas ? . . . pleures le tien ,
Passant , d'avoir manqué d'en être.



JACQUES CARPENTIER DE MARIGNY,
Abbé , né à Nevers , mort à Paris en 1670.



Marigni eut beaucoup de réputation sous le ministère de M. de Richelieu. Le Cardinal de Retz l'honora d'une amitié particulière. Ses poésies sont oubliées , & ne le méritent pas : il a fait plusieurs pièces qui ne sont pas inférieures à cette ballade :

Si l'amour est un doux servage ;
Si l'on ne peut trop estimer

Les plaisirs où l'amour engage,
 Qu'on est sot de ne pas aimer !
 Mais si l'on se sent enflammer
 D'un feu dont l'ardeur est extrême,
 Et qu'on n'ose pas l'exprimer,
 Qu'on est sot alors que l'on aime !

Si dans la fleur de son bel âge,
 Fille qui pourroit tout charmer,
 Vous donne son cœur en partage,
 Qu'on est sot de ne pas aimer !
 Mais s'il faut toujours s'alarmer,
 Craindre, rougir, devenir blême
 Aussi-tôt qu'on s'entend nommer,
 Qu'on est sot alors que l'on aime !

Pour complaire au plus beau visage
 Qu'amour puisse jamais former,
 S'il ne faut qu'un bien doux langage,
 Qu'on est sot de ne pas aimer !
 Mais quand on se voit consumer,
 Si la belle est toujours de même,
 Sans que rien la puisse animer,
 Qu'on est sot alors que l'on aime !

E N V O I.

En amour si rien n'est amer,
 Qu'on est sot de ne pas aimer !
 Si tout l'est au degré suprême,
 Qu'on est sot alors que l'on aime !



Son esprit & ses talens pour la poésie lui

attirerent de la réputation. Ayant accompagné en Flandre M. le Prince de Condé, dont il avoit suivi le parti , il y trouva des Gentilshommes qui le reconnurent pour être de leur famille. Sa maniere de solliciter des Bénéfices étoit singuliere & assez peu édifiante. Voici les titres de vocations qu'il étaloit aux Chanoinesses de Mons & de Maubeuge, pour être admis dans leurs Chapitres : c'est une piece mêlée de vers & de prose. Nous en citerons d'autant plus volontiers quelques morceaux, qu'elle renferme des détails agréables.

A Mesdemoiselles DE WILSE, Chanoinesses de Mons & de Maubeuge.

MESDEMOISELLES,

Je ne doute point que les charges auxquelles vous trouvez bon que je prétende, ne soient brigüées par beaucoup de gens; mais pourvu que vous appuyiez mes intérêts, j'espère d'obtenir la grace que je demande; & j'ai bien assez de vanité pour croire que je suis justement l'homme qu'il vous faut pour exercer les charges qui sont à présent vacantes, & que les trois

Chapitres ne trouveront jamais d'Aumônier ni
de Directeur qui leur soit plus propre que moi.

Je ne suis point de ces porteurs de mitres,
Dont l'importune austérité
Pourroit troubler la gaieté
Qu'on voit régner dans vos Chapitres;
Je fais l'ordre de vos maisons,
Qu'on y fait peu de cas des Vêpres, des Épîtres,
Des Matines, des Oraisons;
Et que vos fondateurs, par une loi bien sage,
Qu'appuyoient cent bonnes raisons,
N'obligerent qu'à des chansons
Les beaux Chanoines de votre âge.

Ainsi vous ne devez pas craindre que je
veille rien innover; & qu'ayant la direction de
vos consciences, j'y jette des scrupules qui les
embarrassent. Je ne vous demanderai qu'une dé-
votion aisée; & vous aurez en moi un Direc-
teur facile & commode. Vous pouvez assurer
tous les jeunes & beaux Capitulans des trois
Colleges, que je ne suis pas d'humeur à réformer
l'usage de leurs Bréviaires & de leur service.

Je ne prétendrai point que leurs yeux se contiennent,
Lorsqu'ils verront entrer de jeunes curieux;
Au contraire, en ce cas, je consens que leurs yeux
se détournent pour voir ceux qui vont & qui viennent.
Je ne suis point homme capricieux,

Et ne veux point, en Directeur antique,
 Condamner la vieille pratique
 De regarder, de rire & de parler.
 Toutes ces libertés entrent dans vos mystères;
 Et je fais bien que vos Bréviaires
 Sont votre pis-aller.

..... :

Je pense, Mesdemoiselles, qu'il seroit bien difficile de rencontrer un Directeur plus complaisant. Or, comme c'est un défaut de faire la charité indifféremment à tout le monde, c'en est un autre aussi de renvoyer indifféremment tous ceux qui la demandent : c'est pourquoi il faudra que vous vous corrigiez de ce vice, si vous l'avez ; j'en puis parler même avec certitude.

Je remarque, à mon grand regret,
 Que j'ai beau me plaindre en secret
 Du cruel tourment que j'endure :
 J'ai beau dire qu'il est mortel ;
 Le beau Chanoine d'Imerfel
 A pour mon mal l'ame si dure,
 Que si j'implore sa pitié,
 Me repoussant d'une façon cruelle ;
 Amour vous assiste, dit-elle ;
 Je suis indifférente, & n'ai point d'amitié.
 Hélas ! ce procédé n'est-il pas bien étrange ?
 Choque-t-il pas l'humanité ?

Je n'eusse jamais cru qu'un ange
 l'ût n'avoir point de charité.

Ces manieres de traiter ceux qui ont besoin de secours , décrivent terriblement les gens. Si j'ai l'honneur d'être l'Aumônier de vos Chapitres, j'empêcherai bien que l'on vous fasse des reproches sur cet article ; & je distribueraï de telle façon vos libéralités, que personne ne s'en plaindra. Vous avez de quoi faire du bien à beaucoup de monde.

Pour faire plaisir aux humains,
 Vous avez des yeux & des mains,
 De doux propos, des complaisances,
 D'aimables souris, des desirs;
 Quelquefois même des soupirs,
 De secretes correspondances,
 Du chagrin qui vient des absences,
 De petits soins, des bracelets,
 Des baisers, des portraits & de la jalousie;
 Et, s'il vous en prend fantaisie,
 Vous pouvez donner des poulets.
 C'est un fort grand secours dans une maladie;
 Et, l'hiver comme au renouveau,
 Pour rendre, à qui languit, une nouvelle vie,
 Un poulet de Chapitre est un friand morceau.
 Ne vous étonnez pas,
 Quand vos cœurs deviendront humains,
 Si je ne fais point de scrupule,

Tant de trésors me passant par les mains ,
De vous ferrer un peu la mule.
Je pécherois contre la charité ,
En m'oubliant dans ma nécessité.
Ce discours ne part point d'un cœur plein d'avarice ;
Car je vous fais ici serment ,
Si vous agréez mon service ,
De vous servir toutes fidèlement ;
Et , vous ayant servi les unes & les autres ,
J'aurai moins de plaisir , comme on peut bien penser ,
Si j'employe mes mains pour me récompenser ,
Que si vous employiez les vôtres.

Je vous supplie très-humblement de faire bien valoir toutes ces considérations dans l'Assemblée que vous ferez pour élire l'Aumônier & le Directeur qui vous manque , & d'assurer que j'ai , grace à Dieu , un tempérament assez fort pour les fatigues de ces emplois , dont je m'acquitterai le mieux qu'il me sera possible , quatre mois dans l'un & quatre mois dans l'autre des Chapitres ; offrant même de faire un noviciat dans l'un & dans l'autre , afin que l'on juge si je suis digne des charges auxquelles j'aspire , & dont la possession me rendra glorieux comme un Coq de Chapitre.



Un ton aimable & de l'esprit formoient le

caractere de sa poésie & de sa conversation. Il étoit fêté dans le monde, & avoit un talent décidé pour les impromptus. Il y a des plaisanteries agréables dans son Poëme du *Pain-Béni*; c'est un ouvrage qu'il fit contre les Marguilliers de sa paroisse, qui vouloient le forcer de rendre le pain-béni. Marigny étoit un gros homme, plein de bonne humeur & de franchise. Il mourut d'apoplexie à Paris.

HONORAT DE BEUIL, *Marquis de RACAN*, né à la Roche-Racan en Touraine, en 1589, mort à Paris en 1670.

Si l'on en croit Costar, Racan avoit tant d'incapacité pour la langue latine, qu'il n'a jamais pu dire son *Confiteor*, & qu'il étoit obligé de le lire étant à confesse.

Malherbe disoit que Maynard étoit, de tous ses disciples, celui qui faisoit les meilleurs vers, mais qu'il n'avoit point de force; que Racan avoit de la force, mais qu'il ne travailloit point assez

allez ses vers, & que de tous deux on feroit un grand Poëte.

X Deux amis de M. Racan furent qu'il avoit rendez-vous pour voir Mademoiselle de Gournay. Elle étoit de Gascogne, fort vive, & un peu emportée de son naturel; au reste, bel-esprit: & comme tel, elle avoit témoigné, en arrivant à Paris, une grande impatience de voir M. de Racan, qu'elle ne connoissoit point encore de vue. Un de ces Messieurs prévint d'une heure ou deux celle du rendez-vous, & fit dire que c'étoit M. de Racan qui demandoit à voir Mademoiselle de Gournay. Dieu fait comme il fut reçu! Il parla beaucoup à Mademoiselle de Gournay des ouvrages qu'elle avoit fait imprimer, & qu'il avoit étudiés exprès. Enfin, après une demi-heure de conversation, il sortit, & laissa Mademoiselle de Gournay fort satisfaite d'avoir vu M. de Racan. A peine étoit-il à trois pas de chez elle, que l'on vint annoncer M. de Racan: elle crut d'abord que c'étoit celui qu'elle avoit vu, & qui avoit oublié de lui dire quelque chose; elle se préparoit à lui faire un compliment là-dessus, lorsque l'autre entra, & fit le

sien. Mademoiselle de Gournay ne put s'empêcher de lui demander plusieurs fois s'il étoit véritablement M. de Racan , & lui raconta ce qui venoit de se passer. Le prétendu Racan fit fort le fâché de la piece qu'on venoit de lui jouer , & jura qu'il s'en vengeroit. Mademoiselle de Gournay fut encore plus contente de celui-ci, qu'elle ne l'avoit été du premier , parce qu'il la loua davantage. Enfin , il passa chez elle pour le véritable Racan , & l'autre pour un Racan de contrebande. Il ne faisoit que de sortir , lorsque M. de Racan demanda à parler à Mademoiselle de Gournay. Si-tôt qu'elle le fut , elle perdit patience. Quoi ! encore des Racan , dit-elle ? Néanmoins on le fit entrer. Mademoiselle de Gournay le prit sur un ton fort haut , & lui demanda s'il venoit pour l'insulter. Racan , qui n'étoit pas ferré parleur , & qui s'attendoit à une autre réception , en fut si étonné , qu'il ne put répondre qu'en balbutiant. Mademoiselle de Gournay qui étoit violente , & qui croyoit que c'étoit un homme envoyé pour la jouer , défaisant sa pantoufle , le chargea à grands coups , & l'obligea de se sauver. J'ai vu jouer cette scene par Bois-Robert , en présence du

Marquis de Racan, dit Ménage ; & quand on lui demandoit si cela étoit vrai : Oui-dà, disoit-il, il en est quelque chose.



Racan disoit à Malherbe, que Théophile, qui étoit en prison, accusé de plusieurs crimes, ne lui paroïsoit coupable que d'un seul ; c'étoit de faire fort mal le métier de Poëte, dont il se mêloit. *S'il meurt pour cela*, repartit Malherbe, *vous ne devez pas avoir peur ; car on ne vous prendra pas assurément pour un de ses complices.*



† On traduisit une fois pour Racan, qui n'entendoit pas le grec, quelques épigrammes de l'Anthologie. Il les trouva si fades & d'un goût si plat, que, dînant le lendemain à la table d'un Prince, où on servit devant lui un potage qui ne sentoît que l'eau, il se tourna vers un de ses amis qui avoit vu ces épigrammes : *Voilà*, lui dit-il, *un vrai potage à la greque.*



† Madame Desloges, célèbre par son esprit & par son zele pour le Calvinisme, avoit prêté à

Racan le livre du Ministre Dumoulin, intitulé *le Bouclier de la Foi*, & l'avoit obligé de le lire. Racan, après l'avoir lu, fit sur ce livre l'épigramme suivante :

Bien que Dumoulin, en son livre,
 Semble n'avoir rien ignoré,
 Le meilleur est toujours de suivre
 Le Prône de notre Curé.
 Toutes les doctrines nouvelles
 Ne plaisent qu'aux folles cervelles.
 Pour moi, comme une humble brebis,
 Je vais où mon Pasteur me range,
 Et n'ai jamais aimé le change,
 Que des femmes & des habits.



Malherbe ayant trouvé cette épigramme plaisante, l'écrivit lui-même sur le livre, & l'envoya à Madame Desloges, de la part de Racan. La Dame fit réponse à Malherbe, qu'elle crut Auteur de ces vers, par le ministère de Gombauld, aussi zélé qu'elle pour la Religion prétendue réformée :

C'est vous, dont l'audace nouvelle
 A rejeté l'antiquité ;
 Et Dumoulin ne vous rappelle
 Qu'à ce que vous avez quitté.

Vous aimez mieux croire à la mode ;
 C'est bien la foi la plus commode
 Pour ceux que le monde a charmés :
 Les femmes y sont vos idoles ;
 Mais , à grand tort , vous les aimez ,
 Vous qui n'avez que des paroles.

Racan traduisit ainsi la fameuse strophe d'Horace , *Pallida mors* , &c.

Les loix de la mort sont fatales ,
 Aussi bien aux maisons royales ,
 Qu'aux taudis couverts de roseaux.
 Tous nos jours sont sujets aux Parques ;
 Ceux des Bergers & des Monarques
 Sont coupés des mêmes ciseaux.

Racan , invité d'aller à un bal masqué , se déguisa en diable. Sa figure ayant épouvanté quelques Dames , il s'approcha d'elles en leur chantant ce couplet :

Bien que ma forme épouvantable
 Me rende à chacun redoutable ,
 Belles , n'en ayez point d'effroi :
 Ce Dieu que vos yeux ont fait naître ;
 A mes dépens a fait connoître
 Qu'il est bien plus diable que moi.

M. Racan le pere consacra l'építaphe suivante à son fils :

Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux ;
 Il y voit à ses pieds ces flambeaux orgueilleux ,
 Qui tournent , à leur gré , la fortune & sa roue ;
 Et voit , comme fournis , marcher nos légions
 Dans ce petit amas de poussiere & de boue ,
 Dont notre vanité fait tant de régions.

Boileau admiroit les trois derniers vers de cette építaphe , & disoit qu'il donneroit les trois meilleurs des siens à choisir pour ceux-là.

PIERRE LEMOINE , *Jésuite , né à Chaumont en Bassigni , l'an 1602 , mort à Paris en 1672.*

Le Pere Lemoine est , sans contredit , une des têtes les plus poétiques que la France ait produites. Son style est souvent noble , pittoresque & énergique ; il annonce de la verve & une imagination vive & féconde. Si ce Poète étoit né cinquante ans plus tard , il eût épuré

& perfectionné le riche talent qu'il avoit reçu de la nature.

Le Pere Sirmond & le Pere Lemoine, tous deux Jésuites, ont écrit sur des matieres bien différentes. L'un n'a fait que des livres d'érudition; & l'autre n'a fait que des ouvrages françois à l'usage des Dames; comme la *Galerie des Femmes fortes, ses Peintures morales, sa Dévotion aisée*, & autres de cette nature. Un jour le Frere Portier des Jésuites alla dire au Pere Sirmond que des Dames le demandoient. « Mon Frere, dit le Pere Sirmond, songez-vous bien à ce que vous dites? Des femmes » me demander! Sans doute vous vous mé- » prenez; il faut que ce soit le Pere Lemoine » que ces Dames demandent ».

Le Pere Lemoine dit, à la tête de ses ouvrages, que l'eau de la riviere au bord de laquelle il a composé ses vers, est si propre à faire des Poètes, que quand on en feroit de l'eau-bénite, elle ne chasseroit pas le démon de la poésie.

Quelques Écrivains se sont efforcés d'imiter Balzac. Le pere Lemoine qui avoit de l'esprit & de l'imagination, a passé le but. Le Pere Senaut de l'Oratoire disoit pour cette raison, que c'étoit Balzac en pantalon.

Quelqu'un demandant à Despréaux pourquoi il n'avoit pas parlé du Pere Lemoine dans ses écrits, il répondit :

Il s'est trop élevé pour en dire du mal ;
Il s'est trop égaré pour en dire du bien.

C'est dans une Épître du Pere Lemoine, qu'on trouve ces quatre vers, faussement attribués à Voltaire.

Et ces vastes pays d'azur & de lumiere,
Tirés du sein du vide & formés sans matiere,
Arrondis sans compas, suspendus sans pivot,
Ont à peine coûté la dépense d'un mot.

On fera sans doute étonné que l'épithaphe suivante, où l'on trouve une image aussi galante

que touchante, soit sortie de la plume du Pere Lemoine ; la voici :

Ci gît * qui , sous les mains d'un infâme bourreau ,
Laiſſa tout ce qu'alors le monde avoit de beau.
En vain , pour la ſauver , les Grâces conſpirent ,
Leurs voiles ſur ſon ſein en vain elles jeterent :
Les yeux de l'inhumain n'en furent point touchés.
Leurs voiles & ſon col du même coup tranchés ,
Dans le ſang qui jaillit , leurs couleurs confondirent ;
Et les Grâces , ſur elle , en pleurs s'évanouirent.

FRANÇOIS DE LA MOTHE LE VAYER,
*né à Paris en 1588, mort dans la même ville
en 1672.*

—•••—

Quand il fut queſtion de donner un Précepteur à Louis XIV, on jeta d'abord les yeux ſur M. le Vayer, comme ſur celui que le Cardinal de Richelieu avoit deſtiné à cette fonction. Mais la Reine ayant pris la réſolution de ne donner cet emploi à aucun homme marié, il fallut le donner à un autre. M. le Vayer fut chargé de l'éducation de Monsieur, frere du Roi.

—•••—

* Marie Stuart,

La Mothe ayant fait un livre qui n'eut point de vogue, son Libraire lui en fit des plaintes. « Ne vous mettez pas en peine, lui dit-il, je » fais un secret pour le faire acheter ». Il employa ses amis pour le faire défendre. Dès qu'il fut défendu, tout le monde voulut l'avoir, & on fut bientôt obligé d'en faire une seconde édition.

Le Pere Merfenne, Minime, favoit employer ingénieusement les pensées des autres. Cela fit qu'un jour la Mothe appella ce Philosophe, le bon Larron.

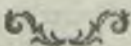
La Mothe le Vayer, passant un jour dans la galerie du Louvre, entendit quelqu'un qui disoit tout haut, en parlant de lui : Voilà un homme sans religion. Le Vayer, au lieu de le faire punir, comme il lui étoit aisé, se retourna vers cet homme, & lui dit : *Mon ami, j'ai tant de religion, que je te pardonne ton insolence.*

Les relations des pays éloignés étoient les délices de Monsieur le Vayer ; il conserva

ce goût jusqu'à ses derniers momens. Il étoit sur le point de rendre le dernier soupir, lorsque Bernier, son ami, l'alla voir. L'agonisant ne l'eut pas plutôt reconnu, qu'il dit : Eh bien ! quelles nouvelles avez-vous du Grand Mogol ? Ce furent presque ses dernières paroles : il expira peu de tems après.



L'Académie Française considéroit la Mothe comme un de ses premiers sujets ; mais le monde le regardoit comme un bourru, qui vivoit en Philosophe sceptique. Sa physionomie & sa maniere de s'habiller faisoient juger à quiconque le voyoit, que c'étoit un homme extraordinaire ; il marchoit toujours la tête levée & les yeux attachés aux enseignes des rues par où il passoit. Deux insignes folies couronnerent la fin de ses jours : il composa un méchant livre, sous le titre d'*Hexameron Rustique*, & épousa une jeune femme, à l'âge de soixante-dix-huit ans.



PIERRE PATRIS, né à Caen en 1585,
mort à Paris en 1672.

Patris fit, par son esprit, les délices de la Cour de Gaston d'Orléans, auquel il fut constamment attaché. L'esprit de plaisanterie l'accompagna jusqu'au tombeau. Il dit à ses amis, qui le félicitoient d'être revenu d'une grande maladie à quatre-vingts ans, & qui lui conseillèrent de se lever : « Hélas ! Messieurs, est-ce » bien la peine que je m'habille ? »

Patris prétendoit être le premier Auteur du style enjoué dont Voiture a fait usage : il citoit pour preuve cette chanson :

Soupirs, regards, petits soins,
En amour tout est langage ;
Et souvent qui parle moins,
En témoigne davantage.

Servir & persévérer,
C'est assez se déclarer.

Et cette autre, sur une Dame pour laquelle

L'Abbé de la Riviere, favori de Monsieur, avoit de l'inclination :

Oh ! reprenez, Ramecour,
Dès ce jour,
Votre amitié fans amour.

Fuffiez-vous cent fois plus belle,
Sans lui, je ne veux point d'elle.



Patris avoit suivi Monsieur en Flandres, où, logé dans le château d'Egmont, l'heure du dîner étant venue, & étant sorti de sa chambre pour se rendre au lieu où l'on mangeoit, il s'arrêta en passant à la porte d'un Officier de Monsieur, pour le prendre avec lui. Voyant que cet Officier ne venoit point, il frappa une seconde fois, & l'appella, en lui demandant s'il ne vouloit pas venir dîner ? L'Officier ne répondant point, & Patris ne doutant point qu'il ne fût dans sa chambre, parce que la clef étoit à la porte, il ouvre, & en entrant il le voit assis près de sa table comme hors de lui-même, & lui demande ce qu'il avoit ; sur quoi l'Officier, revenant à lui, dit : « Vous ne seriez pas moins » surpris que je le suis, si vous aviez vu, comme

» moi, le livre que vous voyez en cet endroit-
 » là, y passer seul, & les feuillets se tourner
 » d'eux-mêmes, fans que je viffe autre chose! »
 (C'étoit le livre de Cardan, sur la subtilité).
 Bon! lui dit Patris, vous vous moquez fans
 doute; ou, ayant l'imagination remplie de ce
 que vous venez de lire, vous vous êtes levé
 de votre place, & avez mis le livre vous-même
 où il est. Ce que je vous dis est très-vrai,
 répliqua l'Officier; &, pour preuve que ce n'est
 pas une vision, c'est que la porte que voilà s'est
 ouverte & refermée: & c'est par-là probable-
 ment que l'esprit s'est retiré.

Patris alla ouvrir cette porte, qui étoit celle
 d'une galerie assez longue, au bout de laquelle
 il y avoit une grande chaise de bois très-pesante,
 tant que deux hommes auroient pu porter, &
 rien autre chose. Il vit pourtant, avec étonne-
 ment, cette chaise s'ébranler, sortir de sa place,
 & venir à lui comme soutenue en l'air; sur
 quoi Patris très-effrayé, se jeta à genoux,
 s'écria: « Monsieur le Diable! les intérêts de
 » Dieu à part, je suis bien votre serviteur! mais
 » cessez, je vous prie, de m'effrayer davantage ».
 Et la chaise retourna d'où elle étoit partie.

Cela fit , dit-on , une si forte impression sur l'esprit de Patris , qu'il ne tarda guere à devenir dévot.

Je n'ai rien vu de ces sortes de choses (dit Segrais ;) mais voilà ce que j'ai appris de positif ; & je ne crois pas que Patris , qui étoit un homme sincere , & qui me l'a racontée très-sincèrement , ait voulu inventer une fable , pour m'en faire le récit comme d'une vérité.

Cet esprit du château d'Egmont (dit ailleurs M. Segrais) faisoit quantité de gentilleses , mais sans jamais faire mal à personne.

M. de Segrais a-t-il bien osé entretenir son lecteur de contes si puérils ? a-t-il pensé en trouver d'assez simples pour ajouter foi à des événemens qui auroient pu amuser les lecteurs du douzieme siecle ? Ce récit pourroit figurer parmi les Contes de M. Galland.



Tout le monde connoît cette petite piece de M. Patris :

Je révois cette nuit que de mal consumé , &c.



Épitaphe de Patris.

Passant , arrête un peu ! . . . Sous ces vers que tu lis ,
 Gissent de leur Auteur les os ensevelis ,
 Qu'au bord de cette tombe , & tout prêt d'y descendre ,
 Lui-même composa pour en couvrir sa cendre.
 Devoir triste & funebre à ses mânes rendu ,
 Qu'il n'a , comme tu vois , de nul autre attendu !

Des amis survivans l'oubliance ordinaire
 Envers leurs amis morts l'obligea de la faire ;
 Sachant bien qu'une fois étant parti d'ici ,
 Les siens , probablement , en useroient ainsi.

N'attends pas néanmoins , passant , qu'il te convie
 D'apprendre ses vertus , ni son nom , ni sa vie ;
 Ce qu'il fut dans le monde , ou ce qu'il ne fut pas ;
 La perte que son siècle a faite à son trépas ;
 Ni bref , comme en laissant la terre désolée ,
 Son ame glorieuse au ciel s'en est allée ,
 Nouvel astre , augmenter les feux du firmament ;
 Ridicules discours , jargon de monument ,
 Dont il ne prétend point orner sa sépulture ,
 Pour le faire passer à la race future.
 Il en fait trop l'erreur , & qu'en sincérité ,
 Il n'a , pauvre pécheur , nul honneur mérité ;
 Au contraire , sans cesse endurci dans le crime ;
 De cent folles amours l'éternelle victime ,
 Et le foible jouet de mille vanités ,
 Furent , de son vivant , toutes ses qualités.

Oh ! qu'heureux mille fois le ciel l'auroit fait naître ,
 S'il s'en fût corrigé comme il les fut connoître !

Passé ,

Passé, va ton chemin, & t'assure aujourd'hui,
Que c'est prier pour toi, que de prier pour lui.

Par lui-même.

TANNEGUI LE FEVRE, né à Caen en
1615, mort en 1672.

✠

Tannegui le Fevre, pere de la savante Madame Dacier, apprit le grec sans aucun secours. On lui a souvent entendu dire que quand on a un peu d'esprit & de jugement, on n'a pas besoin de Maîtres pour les langues, & que la plus grande difficulté est d'apprendre à les lire.

✠

Le Fevre eut de grands démêlés avec l'Académie & le Consistoire de Saumur, où il étoit Régent, pour avoir écrit dans un de ses ouvrages qu'il pardonnoit à Sapho d'avoir aimé les femmes, puisque cette fureur lui avoit inspiré une belle Ode à ce sujet. Ce n'étoit qu'une plaisanterie, que l'on prit sérieusement.

✠


Le Fevre fit un voyage à Paris, où M. Colbert
Tome I. Y

chercha à l'arrêter par des propositions très-avantageuses. Il fut ébranlé ; mais tout-à-coup, & lorsque ses amis s'y attendoient le moins, il partit, & retourna à Saumur. On veut que ce soit le souvenir de Mademoiselle Liger & l'impatience de la revoir qui le déterminèrent à partir si brusquement. Il pensa périr sur la Loire dans ce voyage, le bateau sur lequel il étoit prenant eau de toutes parts. Quand il fut hors de danger, il fit le distique suivant :


*Quid juvat haud periisse tuis, Ligerine, sub undis,
Si pereo flammis, o Ligerina, tuis?*

Le Fevre dédia son Commentaire sur Lucrèce à Pélisson, qui étoit à la Bastille. Pélisson lui faisoit une pension de 300 livres, qui lui étoit payée par Ménage, parce que Pélisson ne vouloit pas que l'on sût qu'elle venoit de lui. Elle fut payée jusqu'à l'emprisonnement de Pélisson. Ménage fit alors savoir à le Fevre le nom de son bienfaiteur, qui n'étoit plus en état de lui faire du bien.


ANTOINE GODEAU, *Évêque de Vence & de Grasse, né à Dreux en 1605, mort à Vence en 1672.*



M. Godeau étoit un peu parent de M. Conrard, & logeoit chez lui lorsqu'il venoit à Paris. Les poésies qu'il y apportoit de Dreux, donnerent lieu à M. Conrard d'assembler dans sa maison quelques gens de Lettres, pour en entendre la lecture; & ces assemblées-là furent l'origine de l'Académie Françoisé.



M. Godeau fut fort goûté à l'Hôtel de Rambouillet; & c'étoit de lui que Mademoiselle de Rambouillet, Julie d'Angennes, disoit, dans une de ses lettres à Voiture: " Il y a ici un homme
" plus petit que vous d'une coudée, &, je vous
" jure, mille fois plus galant. " Sa taille & l'affection que cette Demoiselle lui témoignoit, lui firent alors donner le nom de Nain de Julie. Despréaux disoit aussi de Godeau, que c'étoit un Poëte toujours à jeun.



Lorsque l'Abbé Godeau présenta au Cardinal de Richelieu la paraphrase qu'il avoit faite en vers, du cantique, *Benedicite opera omnia Domini Domino* ; le Ministre lui dit d'un ton gracieux : M. l'Abbé, vous me donnez le *Benedicite*, & moi je vous donnerai *Grasse*. L'Évêché de Grasse lui fut en effet conféré quelques jours après.

M

M. Godeau étant Évêque de Grasse, fut député, de la part des États de Provence, pour remontrer à la Reine Anne d'Autriche, Régente du Royaume, que cette Province ne pouvoit pas payer une somme considérable qu'elle avoit fait demander. Il dit entre autres choses, dans sa harangue, que la Provence étoit fort pauvre; & que comme elle ne portoit que des jasmins & des oranges, on la pouvoit appeller une gueuse parfumée.

M. Godeau disoit des Provençaux, qu'ils étoient riches de peu de bien, glorieux de peu d'honneur, savans de peu de science.

Lorsque l'Histoire Ecclésiastique de M. Godeau, déjà Evêque, commença à paroître, le Pere le Cointe se trouva chez un Libraire avec quelques Savans. M. Godeau y étoit aussi. Il avoit eu soin de cacher toutes les marques de sa dignité, qui auroient pu le faire connoître. La conversation roula sur cette nouvelle Histoire; &, suivant la coutume assez ordinaire aux Savans, on en parla avec beaucoup de liberté. Le Pere le Cointe convint qu'il y avoit des choses excellentes dans cet ouvrage; qu'on ne pouvoit lire rien de plus judicieux que les réflexions: mais il ajouta, qu'il auroit souhaité plus d'exactitude dans les faits, & plus de critique. Il fit ensuite remarquer quelques endroits qui l'avoient le plus frappé. M. Godeau écou-toit sans rien dire. Après le départ de ce Pere, il eut grand soin de s'informer de son nom & de sa demeure. Le même jour il se rendit à l'Oratoire, & se fit annoncer. On peut imaginer quelle fut la surprise du Pere le Cointe, lorsqu'il le vit. Il lui fit des excuses de son indis-crétion. Le Prélat le remercia au contraire de sa sincérité, le pria de continuer ce qu'il avoit commencé le matin, & lui fit cette priere

avec tant d'instances, qu'il ne put s'y refuser. Ils lurent ensemble cette Histoire, sur laquelle le Pere le Cointe fit d'amples remarques. Le Prélat, après l'en avoir remercié, en profita dans une nouvelle édition. Depuis ce tems, il honora le Pere le Cointe de son amitié.



Lorsque M. Godeau eut fait imprimer la Vie de Saint Paul, en vers, il la porta au Ministre Daillé, son intime ami. Cette vie étant contenue dans un Poëme assez court, M. Daillé le lut sur le champ, & en sa présence. Lorsqu'il vint à l'endroit dont il est parlé au Chapitre 23 des Actes des Apôtres, il se mit à sourire en voyant la maniere avec laquelle M. Godeau décrivait Saint Paul, attendant dans l'antichambre du Souverain Pontife, & s'amusant à regarder les tableaux qui y étoient. M. Godeau s'étant apperçu que M. Daillé sourioit, lui en demanda la raison. Celui-ci lui répondit : *Vous, Monsieur, qui avez si bien fait l'Histoire de l'Eglise, & qui la possédez si bien, y avez-vous vu que les Juifs, depuis le retour de la captivité, aient eu des tableaux chez eux ?*

M. Godeau reconnut son erreur, & se corrigea.

X M. Godeau disoit que le paradis d'un Auteur étoit de composer ; que son purgatoire étoit de relire & retoucher ses compositions ; mais que son enfer étoit de corriger les épreuves de l'Imprimeur.

On prétend que M. Godeau s'étoit d'abord destiné au siecle ; mais qu'une Demoiselle qu'il recherchoit , ayant refusé de l'épouser , parce qu'il étoit petit & laid , fut cause de son dévouement à l'État Ecclésiastique.

M. Godeau avoit la conversation aisée ; & , comme il favoit relever les petites choses par le tour fin qu'il leur donnoit , il favoit aussi , par ses manieres naturelles , amener les plus grandes à un point de justesse , qui contentoit également les esprits rares & les médiocres.

Le Clergé de France a regardé M. Godeau comme le modele des Évêques savans & pieux ;

son peuple l'a chéri comme son Pasteur & son pere; Rome l'a estimé; la Cour l'a considéré; les Théologiens l'ont écouté; tout le monde lit ses ouvrages; les Protestans même ne lui ont pas refusé des louanges; & si un Grammairien a attaqué sa poésie, il en a assez rougi pour n'en rien dire davantage.

JEAN - BAPTISTE POCQUELIN DE
MOLIERE, né à Paris en 1620, mort
dans la même ville en 1673. 53

X Moliere avoit un grand - pere qui l'aimoit éperdument; & comme le bon-homme avoit de la passion pour la Comédie, il l'y menoit souvent. Le pere, qui craignoit que ce plaisir ne dissipât son fils, & ne lui ôtât l'attention qu'il devoit à son métier de Tapissier, demanda un jour au bon-homme pourquoi il menoit si souvent cet enfant au Théâtre: Avez-vous envie, lui dit-il avec colere, d'en faire un Comédien? Plût à Dieu, lui répondit le grand-pere, qu'il fût aussi bon Comédien que Belle-Rose! Cette

réponse frappa l'enfant , le dégoûta de la profession de Tapissier , & lui donna du goût pour la Comédie.

On prétend que le Prince de Conti voulut prendre le jeune Moliere pour son Secrétaire , & qu'heureusement pour la gloire du Théâtre François , Moliere eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. *Je suis*, dit-il, *un Acteur passable , & je serois peut-être un fort mauvais Secrétaire.* Si ce fait est vrai , il fait également honneur au Prince & au Comédien.

Les Mousquetaires , les Gardes-du-Corps , les Gendarmes , les Chevaux-Légers , entroient à la Comédie sans payer , & le Parterre en étoit toujours rempli ; de sorte que Moliere , pressé par les Comédiens , obtint un ordre du Roi pour qu'aucune personne de sa maison n'entrât à la Comédie sans payer. Ces Messieurs indignés forcerent la porte de la Comédie , tuerent les Portiers , & chercherent la Troupe entiere pour lui faire éprouver le même traitement : mais Béjart , qui étoit habillé en vieillard pour

la Piece qu'on alloit jouer , se présenta sur le théâtre : *Eh , Messieurs !* leur dit-il , *épargnez du moins un pauvre vieillard de soixante-quinze ans , qui n'a plus que quelques jours à vivre.* Les paroles de ce jeune Comédien , qui avoit profité de son habillement pour parler à ces mutins , calmerent leur fureur. Moliere tint ferme , & l'ordre du Roi fut depuis respecté.



/ Moliere avoit un cœur excellent. Baron lui annonca un jour , à Auteuil , un homme que l'extrême misere empêchoit de paroître : il se nomme Mondorge , ajouta-t-il. Je le connois , dit Moliere ; il a été mon camarade en Languedoc ; c'est un honnête homme. Que jugez-vous qu'il faille lui donner ? Quatre pistoles , dit Baron , après avoir hésité quelque tems. Eh bien ! repliqua Moliere , je vais les lui donner pour moi ; donnez lui pour vous ces vingt autres que voilà. Mondorge parut : Moliere l'embrassa , le consola , & joignit au présent qu'il lui faisoit , un magnifique habit de théâtre , pour jouer les rôles tragiques.



X Moliere revenoit d'Auteuil avec le fameux Musicien Charpentier : il donna l'aumône à un pauvre , qui , un instant après , fit arrêter le carrosse , & lui dit : Monsieur , vous n'avez pas eu dessein de me donner une piece d'or. « Où la vertu va-t-elle se nicher , s'écria Moliere , après un moment de réflexion ? Tiens , mon ami , en voilà une autre. »

Moliere disoit que « le mépris est une pilule qu'on pouvoit bien avaler ; mais qu'on ne pouvoit guere la mâcher , sans faire la grimace. »

Moliere étoit désigné pour remplir la premiere place vacante à l'Académie Française. La Compagnie s'étoit arrangée au sujet de sa profession. Moliere n'auroit plus joué que dans les rôles du haut-comique : mais sa mort inattendue le priva d'une place bien méritée , & l'Académie d'un sujet si propre à la bien remplir.

X Moliere se présenta un jour pour faire le lit du Roi. Un autre valet-de-chambre , qui le

devoit faire avec lui, se retira brusquement, en disant qu'il ne le feroit point avec un Comédien. Belcoq, autre valet-de-chambre, homme de beaucoup d'esprit, & qui faisoit de très-jolis vers, s'approcha dans le moment, & dit: « Monsieur de Moliere, voulez-vous bien que j'aie l'honneur de faire le lit du Roi avec vous? » Cette aventure vint aux oreilles du Roi, qui fut très-mécontent qu'on eût témoigné du mépris à Moliere.



Moliere avoit commencé à traduire Lucrèce dans sa jeunesse, & il auroit achevé cet ouvrage sans un malheur qui lui arriva. Un de ses domestiques prit un cahier de cette traduction pour faire des papillotes: Moliere qui étoit facile à irriter, fut si fâché de ce contre-tems, que dans sa colere il jeta le reste au feu. Pour mettre plus d'agrément dans cette traduction, il avoit rendu en prose tous les raisonnemens philosophiques, & avoit mis en vers les belles descriptions qui se trouvent dans le Poëme de Lucrèce.



Moliere lisoit ses Comédies à une vieille

servante nommée Laforest ; & lorsque les endroits plaisans ne l'avoient point frappée , il les corrigeoit , parce qu'il avoit éprouvé plusieurs fois que ces endroits ne réussissoient point. Un jour , Moliere , pour éprouver le goût de cette servante , lui lut quelques scenes d'une Comédie de Brécour , Comédien , qu'il disoit être de lui. La servante ne prit point le change , & après avoir entendu quelques pages , elle sourint que son maître n'avoit pas fait cette Pièce.



X Perrault dit dans ses Hommes illustres , que le pere de Moliere , fâché du parti que son fils avoit pris d'aller dans les provinces jouer la Comédie , le fit solliciter inutilement par tout ce qu'il avoit d'amis , de quitter cette pensée. Enfin , il lui envoya le Maître chez qui il l'avoit mis en pension pendant les premieres années de ses études , espérant que , par l'autorité que ce Maître avoit eu sur lui pendant ce tems-là , il pourroit le ramener à son devoir ; mais bien loin que ce bon-homme lui persuadât de quitter sa profession , le jeune Moliere lui persuada de l'embrasser lui-même , & d'être le Docteur de

leur Comédie ; lui ayant représenté que le peu de latin qu'il favoit le rendroit capable d'en bien faire le personnage , & que la vie qu'ils meneroient seroit bien plus agréable que celle d'un homme qui tient des pensionnaires.



† Racine regarda toujours Moliere comme un homme unique. Le Roi lui demandant un jour quel étoit le premier des grands Écrivains qui avoient honoré la France pendant son regne , il lui nomma Moliere. *Je ne le croyois pas* , répondit le Roi ; *mais vous vous y connoissez mieux que moi.*



X Sur la fin de ses jours , Moliere ne vivoit que de lait. Mais lorsqu'il alloit à sa maison d'Auteuil , il engageoit Chapelle à faire les honneurs de sa table , & lui laissoit le choix des convives. Moliere s'étant couché un jour de bonne heure , laissa ses amis à table. La conversation tomba insensiblement sur la morale , vers les trois heures du matin. Que notre vie est peu de chose , dit Chapelle ! Qu'elle est remplie de traverses ! Nous sommes à l'affût pendant

trente ou quarante ans , pour jouir d'un moment de plaisir que nous ne trouvons jamais. Notre jeunesse est harcelée par de maudits parens , qui veulent que nous nous mettions un fatras de fariboles dans la tête. Je me soucie , morbleu bien que la terre ou le soleil tourne ! que ce fou de Descartes ait raison , ou cet extravagant Aristote ! J'avois pourtant un enragé Précepteur qui me rebattoit toujours de ces fadaïses-là , & qui me faisoit sans cesse retomber sur son Épicure ; encore passe pour ce Philosophe-là , c'étoit lui qui avoit le plus de raison. Nous ne sommes pas débarrassés de ces fous-là , qu'on nous étourdit les oreilles d'un établissement. Toutes ces femmes sont des animaux , ennemis jurés de notre repos. Oui , morbleu ! chagrins , injustices , malheurs de tous côtés dans cette vie-ci. Tu as parbleu raison ! mon cher ami , répondit J. . . en l'embrassant ; la vie est un pauvre partage ; quittons-la , pour ne point séparer d'aussi bons amis que nous le sommes ; allons nous noyer de compagnie : la riviere est à notre portée. Cela est vrai , dit N. . . , nous ne pouvons mieux prendre notre tems pour mourir bons amis & dans la joie :

notre mort fera du bruit. Ainsi ce glorieux dessein fut approuvé tout d'une voix. Ces ivrognes se levent, & vont gaiement à la riviere. Baron courut avertir du monde & éveiller Moliere, qui fut effrayé de cet extravagant projet, parce qu'il connoissoit le vin de ses amis. Pendant qu'il se levoit, la troupe avoit gagné la riviere, & ils s'étoient déjà saisis d'un bateau pour prendre le large, & se noyer en plus grande eau. Des domestiques & des gens du lieu furent promptement à ces débauchés, qui étoient déjà dans l'eau, & les repêcherent. Indignés du secours qu'on venoit de leur donner, ils mettent l'épée à la main, courent sur leurs ennemis, les poursuivent jusques dans Auteuil, & les vouloient tuer. Ces pauvres gens se sauvent la plupart chez Moliere, qui, voyant ce vacarme, dit à ces furieux : Qu'est-ce donc que ces coquins-là vous ont fait, Messieurs ? Comment ! ventrebleu, dit J. . . , qui étoit le plus opiniâtre à se noyer, ces malheureux nous empêchent de nous noyer ! Écoute, mon cher Moliere, tu as de l'esprit ; vois si nous avons tort : fatigués des peines de ce monde-ci, nous avons résolu de passer en l'autre : la riviere

nous

nous a paru le plus court chemin pour nous y rendre, ces marauds nous l'ont fermé. Pouvons-nous faire moins que de les punir ? Comment ! vous avez raison, répondit Moliere. Sortez d'ici, coquins ! que je ne vous assomme, dit-il à ces pauvres gens, paroissant en colere ; je vous trouve bien hardis de vous opposer à de si belles actions. Ils se retirèrent marqués de quelques coups d'épée. Comment, Messieurs, poursuit Moliere, que vous ai-je fait pour former un si beau projet sans m'en faire part ? Je vous croyois plus de mes amis. Il a parbleu raison ! dit Chapelle ; c'est une injustice que nous lui faisons. Viens donc te noyer avec nous. Oh ! doucement, répondit Moliere : ce n'est point ici une affaire à entreprendre mal-à-propos ; c'est la dernière action de la vie, il n'en faut pas manquer le mérite. On seroit assez malin pour lui donner un mauvais jour ; si nous nous noyons à l'heure qu'il est, on diroit, à coup sûr, que nous l'aurions fait la nuit comme des désespérés, ou comme des gens ivres. Saisissons le moment qui nous fasse le plus d'honneur ; sur les huit à neuf heures du matin, bien à jeun, & devant tout le monde,

nous irons nous jeter dans la riviere , la tête la premiere. J'approuve ses raisons , dit N. . . , il n'y a pas le mot à dire. Morbleu ! j'enrage , dit L. . . . Moliere a toujours cent fois plus d'esprit que nous. Voilà qui est fait , remettons la partie à demain , & allons nous coucher , car je m'endors. La présence d'esprit de Moliere prévint quelques malheurs : tous ces Messieurs étoient ivres , & animés contre ceux qui les avoient empêchés de se noyer.



Moliere étoit fort ami du célèbre Avocat Furcroi , homme redoutable par la capacité & par la grande étendue de ses poumons. Ils eurent une dispute à table , en présence de Despréaux. Moliere se tourna du côté du Satyrique , & dit : *Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix , contre une gueule comme celle-là ?*



J'étois à la premiere représentation des *Précieuses ridicules* de Moliere , dit Ménage , & tout l'Hôtel de Rambouillet s'y trouva. La Piece fut jouée avec un applaudissement général. Au sortir de la Comédie , prenant M. Chapelain

par la main : Monsieur , lui dis-je , nous approuvions , vous & moi , toutes les sottises qui viennent d'être jouées si finement , & avec tant de bon sens ; mais , croyez-moi , pour me servir de ce que Saint Remi dit à Clovis : *Il nous faudra brûler ce que nous avons adoré , & adorer ce que nous avons brûlé.*

X Un jour que l'on représentoit cette Piece , un vieillard s'écria du milieu du Parterre : *Courage , courage , Moliere ! voilà la bonne Comédie.*

XX Un bon Bourgeois de Paris , vivant bien noblement , s'imagina que Moliere l'avoit pris pour l'original de son *Cocu imaginaire*. Il crut devoir en être offensé , & en marqua son ressentiment à un de ses amis. Comment , lui dit-il , un petit Comédien aura l'audace de mettre impunément sur le Théâtre un homme de ma sorte ! Je me plaindrai , ajouta-t-il ; en bonne Police , on doit réprimer l'insolence de ces gens-là. Ce sont les pestes d'une ville ; ils observent tout pour le tourner en ridicule. L'ami

qui étoit homme de bon sens , lui dit : Eh ! Monsieur, si Moliere a eu intention sur vous en faisant son *Cocu imaginaire* , de quoi vous plaignez-vous ? Il vous a pris du bon côté , & vous seriez bien heureux d'en être quitte pour l'imagination. Le Bourgeois , quoique peu satisfait de la réponse de son ami , ne laissa pas d'y faire quelques réflexions , & ne retourna plus au *Cocu imaginaire*.

X Le Roi , en sortant de la premiere représentation des *Fâcheux* , dit à Moliere , en voyant passer le Comte de Soyecourt , insupportable chasseur : Voilà un grand original que tu n'as pas encore copié. C'en fut assez : la scene du *Fâcheux Chasseur* fut faite & apprise en moins de vingt-quatre heures ; & , comme Moliere n'entendoit rien au jargon de la chasse , il pria le Comte de Soyecourt lui-même , de lui indiquer les termes dont il devoit se servir.

X L'École des Femmes éprouva , dans sa naissance , de grandes contradictions. *Plapisson* , qui passoit pour un grand Philosophe , étoit sur le

théâtre pendant la représentation ; & à tous les éclats de rire que le Parterre faisoit , il haussait les épaules & regardoit le Parterre en pitié , & disoit quelquefois tout haut : Ris donc , Parterre ! ris donc ! Le Duc de ne fut pas un des moins zélés censeurs de cette Piece. Qu'y trouvez-vous à redire d'essentiel , lui dit un connoisseur ? Ah , parbleu ! ce que j'y trouve à redire est plaisant , s'écria le Duc : Tarte à la crème ; mais tarte à la crème n'est point un défaut , répondit le bel-esprit , pour la décrier comme vous faites. *Tarte à la crème est exécration* , repliqua le Courtisan : *Tarte à la crème !* bon Dieu ! avec du sens commun peut-on soutenir une Piece où l'on ait mis *tarte à la crème* ? Cette expression fut bientôt répétée par tout le monde. Moliere fit jouer quelque tems après la Critique de l'École des Femmes : la tarte à la crème n'y fut pas oubliée ; & quoique ce mot fût déjà devenu proverbe , la raillerie que Moliere en fit dans sa Critique fut partagée entre ceux qui l'avoient employé. Le Seigneur qui en étoit l'original , fut si vivement piqué d'être mis sur le théâtre , qu'il s'avisa d'une vengeance aussi indigne de sa qualité ,

qu'elle étoit imprudente. Un jour qu'il vit Moliere passer par un appartement où il étoit, il l'aborda avec les démonstrations d'un homme qui vouloit lui faire caresse. Moliere s'étant incliné, il lui prit la tête en lui disant : *Tarte à la crème, Moliere! tarte à la crème!* il lui frota le visage contre ses boutons, qui, étant fort durs & tranchans, le mirent en sang. Le Roi qui vit Moliere le même jour, apprit la chose avec indignation, & le marqua au Duc d'une maniere assez vive.

Mademoiselle de Brie jouoit le rôle d'Agnès dans l'*École des Femmes*. Les Comédiens la voyant vieillir, l'engagerent à céder ce rôle à Mademoiselle Ducroisi, qui épousa depuis Poisson second. Dès que la jeune Actrice parut sur le théâtre, tout le Parterre demanda si hautement Mademoiselle de Brie, qu'on fut obligé d'aller la chercher; elle joua en habit de ville, & fut continuellement applaudie: elle garda ce rôle jusqu'à soixante-cinq ans.

Le fameux Comte de Grammont a fourni à

Moliere l'idée de son *Mariage forcé*. Ce Seigneur, pendant son séjour à la Cour d'Angleterre, avoit aimé Mademoiselle Hamilton. Leurs amours avoient même fait du bruit : il repassoit en France, sans avoir rien conclu avec elle. Les deux freres de la Demoiselle le joignirent à Douvres, dans le dessein de faire avec lui le coup de pistolet. Du plus loin qu'ils l'apperçurent, ils lui crièrent : Comte de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres ? Pardonnez-moi, répondit le Comte, qui devinoit leur intention : j'ai oublié d'épouser votre sœur, & j'y retourne avec vous pour finir cette affaire.

X *L'Amour Médecin* est le premier ouvrage où Moliere ait attaqué les Médecins. Il logeoit chez un Médecin, dont la femme, extrêmement avare, dit à Mademoiselle Moliere qu'elle vouloit augmenter le loyer de la portion de maison qu'elle occupoit. Celle-ci ne daigna pas seulement l'écouter, & son appartement fut loué à un autre. Moliere épousa, en cette occasion, la passion de sa femme, & attaqua le Médecin. Depuis ce tems-là il n'a cessé de verser le

ridicule sur la médecine. Il définissoit un Médecin, un homme que l'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à ce que la nature l'ait guéri, ou que les remèdes l'aient tué.

X Tout le monde fait que le Misanthrope fut d'abord mal reçu, & qu'il ne se soutint au théâtre qu'à la faveur du Médecin malgré lui. On rapporte un fait singulier, qui peut avoir contribué à la disgrâce de la meilleure Comédie qui ait jamais été faite. A la première représentation, après la lecture du sonnet d'Oronte, le Parterre applaudit : Alceste démontre, dans la suite de la scène, que les pensées & les vers de ce sonnet étoient,

De ces colifichets dont le bon sens murmure.

Le public, confus d'avoir pris le change, s'indisposa contre la Piece.

X Lorsque Moliere donna son Misanthrope, il étoit brouillé avec Racine. Un flatteur crut faire plaisir au dernier, après la première repré-

sensation , en lui disant : La Piece est tombée ; rien n'est si froid ; vous pouvez m'en croire , j'y étois. Vous y étiez ? reprit Racine , & moi je n'y étois pas ; cependant je n'en croirai rien , parce qu'il est impossible que Moliere ait fait une mauvaise Piece ; retournez-y , & examinez-la mieux.

✕ On fait que les ennemis de Moliere voulurent persuader au Duc de Montausier , fameux par sa vertu sauvage , que c'étoit lui que Moliere jouoit dans le Misanthrope. Le Duc de Montausier alla voir la Piece , & dit en sortant *qu'il voudroit bien ressembler au Misanthrope de Moliere.*

✕ Il y a une anecdote assez plaisante au sujet de la chanson : *Qu'ils sont doux , bouteille , amie , &c.* que chante Sganarelle dans le Médecin malgré lui. M. Rose , de l'Académie Française , & Secrétaire du Cabinet , fit des paroles latines sur cet air , d'abord pour se divertir , & ensuite pour faire une petite piece à Moliere , à qui il reprocha , chez le Duc de Montausier , d'être plagiaire ; ce qui donna lieu

à une vive & plaifante difpute. M. Rose foutint toujours, en chantant, les paroles latines, que Moliere les avoit traduites en françois, d'une épigramme latine, imitée de l'Anthologie. Voici ces paroles :

Quam dulces

Amphora amena!

Quam dulces

Sunt tua voces!

Dum fundis merum in calices,

Utinam esses plena!

Ah! ah! cara mea lagena,

Vacua cur jaces?

X La premiere représentation du *Tartuffe* fit un bruit étonnant dans Paris. Les dévots poufferent les hauts cris, & le Parlement défendit de jouer cette Comédie. On étoit afsemblé pour la seconde représentation, lorsque la défenfe arriva. « Messieurs, dit Moliere, en s'adrefant à l'assemblée, nous comptons aujourd'hui avoir l'honneur de vous donner le *Tartuffe*, mais M. le Premier Préfident ne veut pas qu'on le joue. »

X Ce même mot fut tourné d'une maniere un

peu différente par des Comédiens de Province. Ils étoient dans une ville dont l'Évêque étoit mort depuis peu. Le successeur, moins favorable au spectacle, donna ordre que les Comédiens partissent avant son arrivée. Ils jouèrent encore la veille; & comme s'ils eussent dû jouer le lendemain, celui qui annonça dit : *Messieurs, vous aurez demain le Tartuffe.*

X Huit jours après que le *Tartuffe* eut été défendu, on représenta à la Cour une Piece intitulée *Scaramouche Hermite*. Le Roi, en sortant, dit au Grand Condé : Je voudrois bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la Comédie de Moliere, ne disent rien de celle de Scaramouche? A quoi le Prince répondit : La raison de cela est, que la Comédie de Scaramouche joue le Ciel & la Religion, dont ces Messieurs-là ne se soucient point; mais celle de Moliere les joue eux-mêmes, ce qu'ils ne peuvent souffrir.

X Lorsque Moliere fit jouer son *Tartuffe*, on lui demanda de quoi il s'avisoit de faire des

Sermons. Pourquoi fera-t-il permis, répondit-il au Pere Maimbourg, de faire des Comédies en chaire, & qu'il me sera défendu de faire des Sermons sur le théâtre ?

Un jour qu'on représentoit le *Tartuffe*, Champmélé, qui n'étoit point alors dans la Troupe, fut voir Moliere dans sa loge, qui étoit près du théâtre. Comme ils en étoient aux complimens, Moliere s'écria : Ah, chien ! ah, bourreau ! & se frappoit la tête comme un possédé. Champmélé crut qu'il tomboit de quelque mal, & il étoit fort embarrassé. Mais Moliere, qui s'apperçut de son étonnement, lui dit : Ne soyez pas surpris de mon emportement ; je viens d'entendre un Acteur déclamer fausement & pitoyablement quatre vers de ma Piece ; & je ne saurois voir maltraiter mes enfans de cette force-là, sans souffrir comme un damné.

Madame Dacier, qui a fait honneur à son sexe par son érudition, & qui lui en eût fait davantage, si, avec la science des Commentateurs,

elle n'en eût pas eu l'esprit , fit une dissertation pour prouver que l'Amphitruon de Plaute étoit fort au-dessus du moderne ; mais ayant entendu dire que Moliere vouloit faire une Comédie des *Femmes Savantes* , elle supprima sa dissertation.

Lorsque Moliere se préparoit à donner son *George Dandin* , un de ses amis lui fit entendre qu'il y avoit dans le monde un Dandin qui pourroit se reconnoître dans la Piece , & qui étoit en état, par sa famille , non-seulement de la décrier , mais encore de la desservir dans le monde. Vous avez raison , dit Moliere à son ami ; mais je fais un moyen sûr de me concilier l'homme dont vous me parlez : j'irai lui lire ma Piece. Au spectacle où il étoit assidu , Moliere lui demande une de ses heures perdues pour lui faire une lecture. L'homme en question se trouva si honoré de ce compliment, que, toutes affaires cessantes , il donna parole pour le lendemain ; & il courut tout Paris pour tirer vanité de la lecture de cette Piece. Moliere , disoit-il à tout le monde , me lit ce soir une Comédie ; voulez-vous en être ? Moliere trouva une nombreuse

assemblée, & mon homme qui présidoit. La Piece fut trouvée excellente; & lorsqu'elle fut jouée, personne ne la faisoit mieux valoir que celui qui auroit pu s'en fâcher, une partie des scenes que Moliere avoit traitées dans sa Piece, lui étant arrivées. Ce secret, de faire passer sur le théâtre des traits un peu hardis, a été trouvé si bon, que plusieurs Auteurs l'ont mis en usage depuis avec succès.

✕ Le *Bourgeois Gentilhomme* fut joué la première fois à Chambord. Le Roi n'en dit pas un mot, & tous les Courtisans en parlerent avec le dernier mépris. Le déchaînement étoit si grand, que Moliere n'osoit se montrer. Il envoyoit Baron à la découverte, qui lui rapportoit toujours de mauvaises nouvelles. Au bout de cinq ou six jours, on joua cette Piece pour la seconde fois. Après la représentation, le Roi, qui n'avoit pas encore porté son jugement, dit à Moliere: Je ne vous ai point parlé de votre Piece à la première représentation, parce que j'ai appréhendé d'être séduit par la maniere dont elle a été représentée; mais, en vérité,

Moliere, vous n'avez encore rien fait qui m'ait mieux diverti, & votre Piece est excellente. Aussi-tôt l'Auteur fut accablé de louanges par les Courtisans, qui répétoient, tant bien que mal, ce que le Roi venoit de dire à l'avantage de cette Piece.



La scene cinquieme de l'acte troisieme, est l'endroit des *Femmes Savantes* qui a fait le plus de bruit : Trissotin & Vadius y sont peints d'après nature ; car l'Abbé Cotin étoit véritablement l'Auteur du sonnet à la Princesse Uranie. Il l'avoit fait pour Madame de Nemours, & il étoit allé le montrer à *Mademoiselle*, Princesse qui se plaisoit à ces sortes de petits ouvrages, & qui d'ailleurs confidéroit beaucoup l'Abbé Cotin, jusqu'à l'honorer du nom de son ami. Comme il achevoit de lire ses vers, Ménage entra : *Mademoiselle* les fit voir à Ménage, sans lui en nommer l'Auteur. Ménage les trouva détestables, comme ils l'étoient effectivement. Là-dessus nos deux Poëtes se dirent à-peu-près les douceurs que Moliere a si agréablement

rimées. Peu de tems après la mort du pauvre Cotin, on fit ces quatre vers :

Savez-vous en quoi Cotin

Differe de Trissotin ?

Cotin a fini ses jours,

Trissotin vivra toujours.



X Dans *le Malade imaginaire*, la dernière Piece que Moliere ait mis au Théâtre, il y a un M. Fleurant, Apothicaire, brusque jusqu'à l'insolence, qui vient, une seringue à la main, pour donner un lavement au malade. Un honnête homme, frere de ce prétendu malade, qui se trouve là dans le moment, le détourne de le prendre; ce qui irrite l'Apothicaire, qui lui dit toutes les impertinences dont les gens de cette sorte sont capables. La première fois que cette Piece fut jouée, l'honnête homme répondit à l'Apothicaire : *Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez coutume de parler qu'à des culs.* Tous les spectateurs furent revoltés de cette grossiereté; au lieu qu'à la seconde représentation, on entendit, avec plaisir : *Allez, Monsieur,*

Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.

X Despréaux n'approuvoit pas le jargon que Moliere mettoit dans la bouche de ses payfans & de quelques autres de ses personnages. Vous ne voyez pas, disoit-il, que Plaute, ni ses Confreres, aient estropié la langue en faisant parler des Villageois ; ils leur font tenir des discours proportionnés à leur état, sans qu'il en coûte rien à la pureté du langage. Otez cela à Moliere, continuoit-il, je ne lui connois point de supérieur pour l'esprit & le naturel : ce grand homme l'emporte de beaucoup sur Corneille, sur Racine & sur moi ; car, ajoutoit-il en riant, il faut bien que je me mette de la partie.

X Les Comédiens avoient résolu de faire à Moliere un convoi magnifique ; mais M. de Harlai, Archevêque de Paris, ne voulut pas permettre qu'on l'inhumât. La femme de Moliere alla sur le champ à Versailles, se jeter aux pieds du Roi, pour se plaindre de l'injure que l'on faisoit à la mémoire de son mari, en lui refusant

la sépulture : mais le Roi la renvoya , en lui disant que cette affaire dépendoit du ministere de M. l'Archevêque , & que c'étoit à lui qu'il falloit s'adresser. Cependant Sa Majesté fit dire à ce Prélat, qu'il fit en sorte d'éviter l'éclat & le scandale. M. l'Archevêque révoqua donc sa défense , à condition que l'enterrement seroit fait sans pompe & sans bruit. Il fut fait par deux Prêtres , qui accompagnerent le corps sans chanter , & on l'enterra dans le cimetiere qui est derriere la Chapelle de Saint-Joseph , dans la rue Montmartre. Tous ses amis y assisterent , ayant chacun un flambeau à la main. Mademoiselle de Moliere s'écrioit par-tout : *Quoi ! l'on refuse la sépulture à un homme qui mérite des autels ?*

X Un Abbé crut faire sa cour au Grand Condé , en lui présentant l'építaphe qu'il avoit faite pour Moliere. « Ah ! lui dit ce Prince , que celui dont tu me présentes l'építaphe , n'est-il en état de faire la tienne ! »

X Deux ou trois ans après la mort de Moliere ,

il fit un hiver très-rude. La veuve de ce grand homme fit porter cent voies de bois sur la tombe de son mari, & les fit brûler pour chauffer les pauvres du quartier. La grande chaleur du feu fendit en deux la pierre qui couvroit la tombe.



X Dans une Préface que les Anglois ont mise à la tête d'une traduction de Moliere, ils comparent les ouvrages de ce grand Comique à un gibet. Le vice, dit-on, & le ridicule y ont été exécutés, & y demeurent exposés comme sur le grand chemin, pour servir d'exemple aux Auteurs.



X On voit aujourd'hui des Auteurs qui, parce qu'ils sont jeunes, voudroient nous faire croire que Moliere a vieilli. La chose est risible, dit un bel-esprit; mais il manque des rieurs.



X Moliere a, en quelque sorte, remplacé M. de Voltaire à l'Académie: le fameux buste de ce Comique, fait par Houdon, y a été placé. Quand il a été question d'y mettre une inscription,

quelqu'un avoit proposé d'écrire : *Moliere, de l'Académie Française, après sa mort*; mais on a préféré ce vers de M. Saurin :

Rien ne manque à sa gloire, il manquoit à la nôtre.



X Moliere étoit incommodé lorsqu'on représenta le *Malade imaginaire*. Sa femme & Baron le presserent de prendre du repos, & de ne point jouer. *Eh! que feront, leur répondit-il, tant de pauvres ouvriers? Je me reprocherois d'avoir négligé un seul jour de leur donner du pain.* Les efforts qu'il fit pour achever son rôle, lui causerent une convulsion, suivie d'un vomissement de sang qui le suffoqua quelques heures après, le 17 Février 1673, à 53 ans.



X Racine, après avoir donné son *Alexandre* à la troupe de Moliere pour le jouer, le retira pour le donner aux Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. Il eut chez eux tout le succès possible, ce qui déplut fort à Moliere; outre que Racine lui avoit débauché la *Duparc*, qui étoit la plus fameuse de ses Actrices. De-là vint la

brouillerie de Racine & de Moliere , qui s'étudioient tous deux à soutenir leur Théâtre avec une pareille émulation. Peu de tems après la défection du *Poëte tragique* , Moliere donna son *Avare* , où M. Despréaux fut des plus assidus. *Je vous vis dernièrement* (lui dit Racine) *à la Piece de Moliere , & vous ryiez tout seul sur le théâtre. Je vous estime trop* (lui répondit son ami) *pour croire que vous n'y ayiez pas ri du moins intérieurement.*



X Moliere vouloit détourner Despréaux de l'acharnement qu'il faisoit paroître dans ses satyres contre *Chapelain* ; disant que Chapelain étoit en grande considération dans le monde ; qu'il étoit particulièrement aimé de M. Colbert ; & que ces railleries outrées pourroient lui faire des affaires auprès de ce Ministre , & du Roi même. Ces réflexions trop sérieuses ayant mis notre Poëte de mauvaise humeur : « Ho ! le Roi » & M. Colbert feront ce qu'il leur plaira , » dit-il brusquement : mais à moins que le Roi » ne m'ordonne expressément de trouver bons » les vers de Chapelain , je soutiendrai toujours

» qu'un homme , après avoir fait la Pucelle ,
 » mérite d'être pendu. » Moliere se mit à rire
 de cette saillie , & l'employa ensuite fort à
 propos. (*Misanthrope, acte II, scene dernière.*)

Hors qu'un commandement exprès du Roi ne vienne ,
 De trouver bons les vers dont on se met en peine ;
 Je soutiendrai toujours , morbleu ! qu'ils sont mauvais ,
 Et qu'un homme est pendable après les voir faits.

✻

Portrait de Moliere.

Tantôt Plaute , tantôt Térence ;
 Toujours Moliere cependant.
 Quel homme ! Avouons que la France
 En perdit trois en le perdant.

✻

X Les *Précieuses ridicules* mirent Moliere en
 réputation. La Piece ayant eu l'approbation de
 tout Paris , on l'envoya à la Cour , qui étoit
 alors au voyage des Pyrénées , où elle fut très-
 bien reçue. Cela enfla le courage de l'Auteur.
 « Je n'ai plus que faire (dit-il) d'étudier Plaute
 » & Térence , ni d'éplucher les fragmens de
 » Ménandre ; je n'ai qu'à étudier le monde. »

✻

X Lorsque Moliere fait dire à Chrifalde , dans l'École des Femmes, acte premier, scene premiere :

Je fais un payfan, qu'on appelle gros Pierre,
 Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de
 terre,
 Y fit, tout-à-l'entour, faire un fossé bourbeux,
 Et de Monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

Il a eu en vue Thomas Corneille , qui , après avoir porté long-tems le nom de *Corneille le jeune* , se fit appeller dans la suite *Corneille de l'Isle*.

X Moliere a joué dans les *Femmes Savantes*, l'Hôtel de Rambouillet , qui étoit le rendez-vous de tous les beaux-esprits. Moliere y eut un grand accès , & y étoit fort bien venu ; mais lui ayant été dit quelques railleries piquantes , il joua ses railleurs , Cotin & Ménage : le premier sous le nom de Triffotin ; & le second sous celui de Vadius , qui , à ce que l'on prétend , eurent une querelle à-peu-près semblable à celle que l'on voit si plaisamment dépeinte dans les *Femmes Savantes*. Cotin avoit introduit Ménage chez Madame de Rambouillet. Ce

dernier allant voir cette Dame , après la première représentation des Femmes Savantes , où elle s'étoit trouvée , elle ne put s'empêcher de lui dire : Quoi ! Monsieur , vous souffrirez que cet impertinent de Moliere nous joue de la forte ? Ménage lui répondit : « Madame , j'ai » vu la Piece , elle est parfaitement belle ; on » n'y peut rien trouver à redire ni à critiquer. »



M. Despréaux ne se laissoit point d'admirer Moliere , qu'il appelloit toujours le *Contem-plateur*. Il disoit que la nature sembloit lui avoir révélé tous ses secrets , du moins pour ce qui regarde les mœurs & les caractères des hommes. Il regrettoit fort qu'on eût perdu sa petite Comédie du Docteur amoureux , parce qu'il y a toujours quelque chose de saillant & d'instructif dans ses moindres ouvrages.



Moliere récitoit en Comédien sur le théâtre & hors du théâtre : mais il parloit en honnête homme , rioit en honnête homme , avoit tous les sentimens d'un honnête homme ; en un mot , il n'avoit rien contre lui que sa profession , qu'il

continuoit plus pour le profit de ses camarades,
que pour le sien.

X « J'ai un Médecin (disoit un jour Moliere
» à Louis XIV); j'écoute tous ses conseils, je
» ne les suis pas; je me porte à merveille. »

X Moliere étoit sujet à de fréquentes distractions. On a rapporté ce trait comique : Un jour qu'il étoit pressé par l'heure du spectacle, il prit une brouette pour se rendre promptement à la Comédie; mais cette voiture n'alloit pas assez vite à son gré. Que fait-il? Il en sort, & se met à la pousser par derriere. Il ne s'apperçut de son étourderie, que par les ris inextinguibles du brouetteur, & parce qu'il se vit tout croté en arrivant.

E P I T A P H E.

Ci-gît, sans nulle pompe vaine,
Le singe de la vie humaine,
Qui jamais n'aura son égal.

De la mort, comme de la vie,
Voulant être le singe en une Comédie,
Pour trop bien réussir, il y réussit mal:

Car la mort en étant rayie,
 Trouva si belle la copie,
 Qu'elle en fit un original.

Anonyme.

Le Pere Bouhours fit une épitaphe à Moliere,
 dans laquelle il s'éleve contre les injustices que
 l'Aristophane François essuya pendant sa vie &
 sa mort.

Tu réformas & la Ville & la Cour ;
 Mais quelle en fut ta récompense ?
 Les François rougiront un jour
 De leur peu de reconnoissance.
 Il leur fallut un Comédien,
 Qui mit, à les polir, sa gloire & son étude ;
 Mais, Moliere, à la gloire il ne manqueroit rien,
 Si, parmi les défauts que tu peignis si bien,
 Tu les avois repris de leur ingratitude.

Autre épitaphe de Moliere.

Passant, ici repose un qu'on dit être mort ;
 Je ne fais s'il vit, ou s'il dort.

La maladie imaginaire
 Ne sauroit l'avoit fait mourir :
 C'est un tour qu'il joue à plaisir,
 Car il aimoit à contrefaire.

Quoi qu'il en soit, ci-gît Molière :
 Comme il étoit Comédien ;
 Pour un malade imaginaire ,
 S'il fait le mort, il le fait bien !

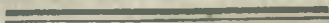
Anonyme.



Autre Épitaphe.

Puisqu'à Paris on dénie
 La terre après le trépas ,
 A ceux qui, durant leur vie ,
 Ont joué la Comédie :
 Pourquoi ne jette-t-on pas
 Les bigots à la voirie ?
 Ils font dans le même cas.

Par Chapelle.



HENRIETTE DE COLIGNY , depuis
 Madame DE LA SUZE , morte à Paris en
 1673.



X La jalousie que M. de la Suze conçut contre elle, lui fit prendre la résolution de la mener à une de ses terres. On prétend que la Comtesse, pour éviter de l'y suivre, abjura la Religion Protestante qu'elle professoit, ainsi que son mari ; ce qui donna occasion à ce bon mot

de la Reine de Suede, que Madame la Suze s'étoit rendue Catholique, pour ne point voir son mari en ce monde ni en l'autre. La défunion augmenta entre eux, ou par le changement de Religion, ou par la jalousie continuelle du Comte; ce qui inspira à la Comtesse le dessein de se faire séparer, en quoi elle réussit, ayant offert à son mari vingt-cinq mille écus pour n'y pas mettre opposition, ce qu'il accepta. Le mariage fut ainsi cassé par Arrêt du Parlement. On dit encore un bon mot à ce sujet : *Que la Comtesse avoit perdu cinquante mille écus dans cette affaire; parce que, si elle avoit attendu encore quelque tems, au lieu de donner vingt-cinq mille écus, elle eût obligé son mari de les lui donner.*

On trouvoit quelquefois Madame de la Suze habillée & parée de grand matin. Quand on lui en demandoit la raison, elle répondoit: *C'est que j'ai écrit*; pour faire connoître qu'elle mettoit ordinairement tous ses atours avant que d'écrire.

Les affaires de Madame de la Suze étoient

très-dérangées. Un Exempt, accompagné de quelques Archers, vint un jour chez elle sur les huit heures du matin, pour saisir ses meubles. Sa femme-de-chambre alla aussi-tôt l'avertir. Elle fit entrer l'Exempt, étant encore dans son lit, & le pria avec instances de vouloir bien la laisser reposer encore deux heures, parce qu'elle n'avoit point dormi de la nuit; ce qui lui fut accordé. Elle se rendormit jusqu'à dix heures, s'habilla pour aller diner en ville, & passa ensuite dans son antichambre, où elle fit de grands complimens à l'Exempt, & le remercia beaucoup de son honnêteté, en lui disant tranquillement : *Je vous laisse le maître*, & sortit ainsi de sa maison.



Madame de Châtillon plaidoit au Parlement de Paris, contre Madame la Comtesse de la Suze. Ces deux Dames, se rencontrant tête-à-tête dans la salle du Palais, M. de la Feuillade, qui donnoit la main à Madame de Châtillon, dit d'un ton gascon, à Madame de la Suze, qui étoit accompagnée de Benferade & de quelques autres Poètes de réputation : *Madame, vous*

avez la rime de votre côté, & nous avons la raison. Madame de la Suze, piquée de cette raillerie, repartit fièrement : *Ce n'est donc pas, Monsieur, sans rime ni raison que nous plaidons.*



X On attribue au Pere Bouhours ces vers ingénieux, sur Madame la Comtesse de la Suze :

*Quæ Dea sublimi vehitur per inania curru ?
An Juno ? an Pallas ? an Venus ipsa venit ?
Si genus inspicias, Juro ; si scripta, Minerva ;
Si spectes oculos, mater Amoris erit.*

On a essayé de les rendre ainsi en notre langue :

Quelle est la Déesse qui, vers ces lieux qu'elle aime,
Descend dans un char radieux ?
C'est Junon, ou Pallas, ou Vénus elle-même ;
A son port noble & fier, c'est la Reine des Dieux ;
Minerve, à ses écrits sages, ingénieux ;
Mais qui verra son œil doux, brillant, plein de feux,
Interdit & confus, dira c'est la troisième.



Ménage se trouvant un jour avec la Comtesse de la Suze, s'étoit donné la liberté de lui prendre

les mains. La Comtesse les retira, en lui disant
ce vers de Scarron :

Les Patineurs sont gens insupportables.

Ménage répondit aussi-tôt par le vers qui suit
dans le même Poëte :

Même aux beautés qui sont très-patinables.

Épitaphe de Madame de la Suze.

Nul d'entre les mortels ne la peut égaler ;
Le maître des neuf Sœurs n'eut point été son maître :
Pour faire des captifs, elle n'eut qu'à paroître ;
Et pour faire des vers, elle n'eut qu'à parler.

Par M. de la Place.

JEAN CHAPELAIN, né à Paris en 1595,
mort dans la même ville en 1674.

La réputation de Chapelain étoit si grande,
que le Cardinal de Richelieu, voulant prôner un
ouvrage, pria le Poëte de lui prêter son nom,
ajoutant qu'en récompense il lui prêteroit sa
bourse.

Chapelain lisoit un jour son Poëme chez M. le Prince. On y applaudissoit, & chacun s'efforçoit de le trouver beau : mais Madame de Longueville, à qui un des admirateurs demanda si elle n'étoit pas touchée de la beauté de cet ouvrage, répondit : *Oui, cela est parfaitement beau ; mais c'est bien ennuyeux.*

Chapelain fit attendre long-tems son Poëme, parce qu'il recevoit une forte pension de M. de Longueville. Les rieurs de ce tems-là disoient que la Pucelle étoit une fille entretenue par un grand Prince. Dès que l'ouvrage parut, Liniere fit l'épigramme suivante :

Nous attendons de Chapelain,
Ce noble & fameux Écrivain,
Une incomparable Pucelle :
La cabale en dit force bien ;
Depuis vingt ans on parle d'elle,
Dans six mois on n'en dira rien.

La prévention, en faveur de Chapelain, étoit si forte, qu'on n'osa pas d'abord voir le ridicule de sa *Pucelle* ; il s'en fit jusqu'à six éditions en moins

moins de dix-huit mois. La Ménardiere & Liniere furent les premiers critiques.



Puimorin, frere de Despréaux, s'avisa un jour, devant Chapelain, de parler mal de la Pucelle. *C'est bien à vous à en juger*, lui dit Chapelain, *vous qui ne savez pas lire? Je ne fais que trop lire depuis que vous imprimez*, lui répondit Puimorin.



Dans la place du Cimetiere Saint-Jean à Paris, il y avoit un Traiteur fameux, chez qui s'assembloit tout ce qu'il y avoit de jeunes Seigneurs des plus spirituels de la Cour, avec Messieurs Despréaux, Racine, Lafontaine, Chappelle, Furetiere, & quelques autres personnes choisies : cette troupe avoit une chambre particuliere qui lui étoit réservée. Il y avoit sur la table un exemplaire de la Pucelle de Chapelain, qu'on y laissoit toujours. Si quelqu'un d'entre eux commettoit une faute, soit contre la pureté du langage, soit contre la justesse du raisonnement, il étoit jugé à la pluralité des voix ; & la peine ordinaire étoit de lire un certain nombre

de vers de ce Poëme. Quand la faute étoit considérable, on condamnoit le délinquant à en lire une vingtaine. Il falloit qu'elle fût énorme, pour être condamné à lire la page entière.

En voyant l'excessive avarice de Chapelain, les rieurs disoient que c'étoit pour marier sa Pucelle; d'autres vouloient que ce fût pour la canoniser.

« Nous étions mal avec Chapelain, Pelisson
 » & moi, dit Ménage; Pelisson, après sa conversation, voulant se réconcilier avec lui, vint me prendre pour l'accompagner, me disant qu'il falloit aussi que je me réconciliasse.
 » Nous allâmes chez lui, & je vis encore à la cheminée de M. Chapelain les mêmes tisons
 » que j'y avois vus il y avoit douze ans. »

Chapelain étoit appelé, par quelques Académiciens, le Chevalier de l'Ordre de l'Araignée, parce qu'il avoit un habit si rapiécé & si recousu, que le fil formoit dessus comme une peinture de cet animal. Étant un jour chez

M. le Prince, où il y avoit grande assemblée, il tomba du lambris une araignée, qui étonna la compagnie par sa grosseur; on crut qu'elle ne pouvoit venir de la maison, parce que tout étoit d'une grande propreté: aussi-tôt toutes les Dames dirent d'une commune voix, qu'elle ne pouvoit sortir que de la perruque de M. Chapelain; ce qui pouvoit bien être, puisqu'il n'avoit jamais eu qu'une seule perruque. Chapelain joignoit l'avarice à la mal-propreté.

Balzac racontoit qu'ayant été dix ans sans le voir, parce qu'ils étoient brouillés, il se raccommoda avec lui; & qu'étant allé le visiter, il le trouva dans sa chambre, où il apperçut une même toile d'araignée qui la traversoit, & qu'il y avoit vue avant d'être brouillé avec lui. Chapelain, pour épargner ses serviettes, avoit un baller de jonc sur lequel il essuyoit ses mains.

Chapelain portoit un manteau au milieu de l'été; quand on lui en demandoit la cause, il répondoit toujours qu'il étoit indisposé. Conrard

lui dit un jour, qu'il croyoit que l'indisposition ne regardoit que son habit.



Chapelain évitoit, autant qu'il le pouvoit, la place de Directeur de l'Académie, de crainte que quelqu'un ne mourût pendant qu'il seroit en charge, & qu'il ne lui en coûtât vingt livres pour les frais du Service. On eut cependant l'adresse de le nommer Directeur, dans le tems de la maladie du Chancelier Séguier, Protecteur de l'Académie. Vers la fin des trois mois, Chapelain sachant qu'on continuoit souvent le Directeur, eut grand soin de demander un successeur. On différa quelques jours, sous différens prétextes. Le Chancelier étant mort dans cet intervalle, Chapelain étoit inconsolable. Me voilà ruiné, disoit-il; mon bien n'y suffira pas. Je me consolerois, si c'étoit un simple Académicien; mais c'est le Protecteur de l'Académie: cette dépense va me ruiner. Enfin, il pressa tant, qu'il obtint que chaque membre de l'Académie contribueroit aux frais du Service; de sorte que les uns donnerent un louis, d'autres moins, chacun à sa fantaisie; ainsi

Chapelain n'y contribua que de ce qu'il voulut; peut-être même y gagna-t-il.

Duperrier, Gentilhomme Provençal, qui se trouvoit quelquefois fans argent, s'étant adressé un jour à Chapelain pour en obtenir quelque secours, il crut lui faire une grande libéralité en lui donnant un écu. Après avoir fait cet effort, il disoit : « Nous devons secourir nos » amis dans leurs nécessités, mais nous ne de- » vons pas contribuer à leur luxe. »

Chapelain s'étoit mis en pension chez son héritier. Quand il dînoit ou soupoit en ville, il déduisoit tant par repas sur sa pension. Il avoit chez lui, quand il mourut, cinquante mille écus comptant. Il s'amusoit de tems en tems à faire ouvrir son coffre fort qui étoit auprès de son lit, & à faire apporter tous ses sacs pour voir son argent. Tous ses sacs étoient rangés autour de lui le jour de sa mort. Un Savant dit à M. de Valois : Vous saurez, Monsieur, que notre ami Monsieur Chapelain

vient de mourir comme un Meûnier , au milieu de ses sacs.



L'avarice de Chapelain fut l'occasion de sa mort. S'étant mis en chemin, un jour d'Académie, pour se rendre à l'assemblée & gagner deux ou trois jetons, il fut surpris par un orage affreux. Ne voulant pas payer un liard pour passer le ruisseau sur une planche que l'on y avoit jetée, il attendoit que l'eau fût écoulée; mais ayant vu qu'il étoit près de trois heures, il passa au travers de l'eau, & en eut jusqu'à mi-jambe. La crainte qu'il eut qu'on ne soupçonnât ce qui étoit arrivé, l'empêcha d'approcher du feu à l'Académie; il se mit à un bureau, & cacha ses jambes dessous. Le froid le saisit, & il en eut une oppression de poitrine dont il mourut.



Chapelain, malgré son avarice, a fait un acte d'une grande générosité. Dès que M. de Montausier eut été nommé Gouverneur de M. le Dauphin, il jeta les yeux sur Chapelain pour la place de Précepteur, obtint même l'agrément du Roi, avant d'en avoir parlé à

Chapelain. Qu'arriva-t-il? Que Chapelain résista à M. de Montausier, & refusa obstinément ce glorieux emploi, alléguant que son grand âge le rendoit trop sérieux & trop infirme pour qu'il pût se flatter d'être agréable à un Prince encore si jeune.

Chapelain n'étoit pas prévenu en faveur du sexe. Il disoit souvent que les femmes les plus spirituelles n'avoient qu'une moitié de raison.

Chapelain, après avoir travaillé pendant vingt ans au Poëme de la Pucelle, le produisit enfin à la lumière; mais il détruisit en un moment la gloire de quarante années: il fut généralement sifflé. Montmaurt-lui adressa ce distique:

*Illa Capellani dudum expectata Puella,
Post tanta in lucem tempora prodit anus.*

Linier le traduisit ainsi en françois:

Nous attendions de Chapelain
Une Pucelle
Jeune & belle:

Vingt ans à la former il perdit son latin;

Et de sa main
 Il sort enfin
 Une vieille sempiternelle.



On connoît les plaisanteries de Despréaux & de Racine sur la perruque de Chapelain. On la métamorphosa en comete. Furetiere, qui avoit part à tous ces badinages, remarqua que la métamorphose manquoit de justesse en un point. *C'est, dit-il, que les cometes ont des cheveux, & que la perruque de Chapelain est si usée, qu'elle n'en a plus.* Un plaisant répondit au nom de Chapelain, qu'il aimoit mieux *conserver sa pension que ses cheveux.*

Épitaphe de Chapelain.

Ci-gît, qui jouiroit d'une gloire immortelle,
 S'il n'eût pas manqué sa Pucelle.



JACQUES VALLÉE DESBARREAUX,
né à Paris en 1602, mort à Châlons-sur-Saône
en 1674.

Desbarreaux, étant Conseiller au Parlement de Paris, se chargea de rapporter une affaire; mais se voyant pressé par les parties, il les fit venir, brûla le procès en leur présence, & paya lui-même ce qui en étoit l'objet. D'autres disent qu'ayant fait perdre injustement un procès dont il étoit Rapporteur, il en eut un si grand regret, malgré son peu de Religion, qu'il fit venir chez lui la partie qu'il avoit fait perdre, & lui paya, de son argent, la valeur de l'objet du procès. Il quitta sa charge de Conseiller, pour goûter plus aisément les délices d'une vie voluptueuse.

Desbarreaux porta le raffinement du plaisir, jusqu'à changer de climats suivant les saisons de l'année. Il passoit l'hiver à Marseille. La maison qu'il appelloit sa favorite, étoit dans le

Languedoc ; c'étoit celle du Comte de Clermont-Lodève, où il disoit que la bonne chere & la liberté étoient sur le trône. Il avoit en Anjou la maison de Lude, où étoit autrefois le rendez-vous des plus beaux esprits & des plus honnêtes gens. Il alloit voir quelquefois Balzac sur les bords de la Charente : mais la maison où il se plaisoit le plus, c'étoit Chenailles, sur la Loire, lieu aujourd'hui agréable, & autrefois séjour de plaisirs & de bonne chere.

Desbarreaux passoit pour un homme sans religion. Un jour de Carême, que ce débauché & M. d'Elbene étoient ensemble, ils voulurent manger de la viande, & ne trouverent que des œufs dont on leur fit une omelette. Dans le tems qu'ils la mangeoient, il survint un orage & un tonnerre si terrible, qu'on crut que la maison où ils étoient alloit écrouler. Desbarreaux, sans se troubler, prit le plat & le jeta par la fenêtre, en disant : *Voilà bien du bruit pour une omelette au lard.* Il est horrible de faire des plaisanteries sur la discipline de l'Église. Ce furent les liaisons de M. Desbarreaux avec le Poète Théophile, qui le rendirent impie. Il

se convertit sur la fin de ses jours, & mourut en bon Chrétien à Châlons-sur-Saône. Quelque médifant, croyant que ce n'étoit pas un pur motif de piété qui l'avoit porté à changer de vie, fit alors cette épigramme :

Desbarreaux, ce vieux débauché,
Affecte une réforme austère ;
Il ne s'est pourtant retranché
Que ce qu'il ne sauroit plus faire.

Desbarreaux demandoit ordinairement à Dieu trois choses ; savoir, oubli d' passé, patience pour le présent, & miséricorde pour l'avenir. Tout le monde connoit le beau sonnet qu'il fit après sa conversion :

Grand Dieu ! tes jugemens sont remplis d'équité ! &c.

Épithaphe de Desbarreaux.

Ci-dessous gît le fameux Desbarreaux,
Patriarche des indévots,
Et qui, mourant pieux comme un Apôtre,
Croyoit en Dieu tout comme un autre.

Par M. de la Place.

*HENRI DE VALOIS, né à Paris en 1603,
mort dans la même ville en 1676.*

Les livres de la Bibliothèque de M. de Valois ne lui suffisant pas, il en empruntoit de toutes parts; il avoit coutume de dire à ce sujet, que les livres prêtés étoient ceux dont il tiroit le plus de profit, parce qu'il les lisoit avec plus de soin, & qu'en faisoit des extraits, dans la crainte de ne pouvoir les relire.

L'application de M. de Valois à la lecture étoit si fort sa vue, d'ailleurs assez foible, qu'il perdit tout-à-fait l'œil droit, & ne voyoit presque point de l'autre. Cet accident le mettoit dans l'obligation de discontinuer ses études, ou de prendre un Lecteur. Il aimoit trop le travail pour pouvoir se résoudre à l'abandonner, & n'étoit pas en état de pouvoir faire la dépense d'un Lecteur. Le Président Henri de Mesmes, averti de tout cela, offrit à M. de Valois une pension de deux mille livres, s'il

vouloit lui faire part de ses collections & de ses remarques. Ce Savant n'aimoit pas à communiquer ses recueils ; mais la situation où il se trouvoit , le détermina à accepter cette proposition.

Le mérite de M. de Valois ne demeura pas sans récompense : il obtint une pension de quinze cents livres du Cardinal Mazarin , & une de six cents livres du Clergé de France. Le Roi lui donna le titre d'Historiographe de France , avec une pension considérable. Tous ces bienfaits le mirent à portée de se procurer un Lecteur , & de continuer ses travaux littéraires , malgré la perte de sa vue.

M. de Valois ne se bornoit pas à faire des recherches dans les livres , il consultoit aussi tous les gens de Lettres ; mais il ne faisoit pas toujours assez de cas des soins qu'ils prenoient pour lui procurer les lumieres qu'il leur demandoit.

M. de Colbert sollicitant un jour M. de



00042636

